

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

LETTRES

DE

M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1746 — 1764.

1789.

LETTRES DE M. DE VOLTAIRE ET DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE. DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 de décembre.

En vous remerciant, Monſieur, de vos bontés et de votre ouvrage ſur la cauſe générale des vents. 1746.
Du temps de *Voiture*, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame *du Châtelet* eſt trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maiſon où vous ſoyez plus eſtimé.

Partem aliquam venti divûm referatis ad aures.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens d'eſtime qui vous ſont dus,

Monſieur,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, *Voltaire.*

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 d'auguste.

1752. J'AI appris, Monsieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéresse, et qui est à Potsdam depuis peu de de temps (*). J'avais prié madame *Denis* de vouloir bien vous écrire en sa faveur, et on ne saurait être plus reconnaissant que je le suis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à présent que vous connaissez la personne dont il s'agit, elle n'aura plus besoin que d'elle-même pour vous intéresser en sa faveur, et pour mériter vos bontés. Je sais par expérience que c'est un ami sûr, un homme d'esprit, un philosophe digne de votre estime et de votre amitié, par ses lumiéres et par ses sentimens. Vous ne sauriez croire à quel point il se loue de vos procédés, et combien il est étonné qu'agissant et pensant comme vous faites, vous puissiez avoir des ennemis. Il est pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre; car il n'a que trop appris combien les hommes sont méchans, injustes et cruels. Mon collégue dans l'*Encyclopédie* se joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés

(*) L'Abbé de *Prades*.

pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable Essai sur le 1752. siècle de *Louis XIV*. Nous connaissons mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe; mais enfin nous commencerons, et on nous en saura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête : j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, & cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant six mois, j'ai crié comme le *Mars* d'*Homère*; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi-soit-il!

J'ai lu trois fois consécutives, avec délices, votre Louis XIV : j'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaisir du monde; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, & la versification admirable. Je ne vous parle pas de *Lisois*, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de passion et de naturel il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et *Lisois*, au troisième acte? En

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 d'auguste.

1752. J'AI appris, Monsieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéresse, et qui est à Potsdam depuis peu de de temps (*). J'avais prié madame *Denis* de vouloir bien vous écrire en sa faveur, et on ne saurait être plus reconnaissant que je le suis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à présent que vous connaissez la personne dont il s'agit, elle n'aura plus besoin que d'elle-même pour vous intéresser en sa faveur, et pour mériter vos bontés. Je sais par expérience que c'est un ami sûr, un homme d'esprit, un philosophe digne de votre estime et de votre amitié, par ses lumiéres et par ses sentimens. Vous ne sauriez croire à quel point il se loue de vos procédés, et combien il est étonné qu'agissant et pensant comme vous faites, vous puissiez avoir des ennemis. Il est pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre; car il n'a que trop appris combien les hommes sont méchans, injustes et cruels. Mon collégue dans l'*Encyclopédie* se joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés

(*) L'Abbé de *Prades*.

pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable Essai sur le 1752.
siècle de *Louis XIV*. Nous connaissons mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe; mais enfin nous commencerons, et on nous en saura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête : j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, & cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant six mois, j'ai crié comme le *Mars* d'*Homère*; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi-soit-il!

J'ai lu trois fois consécutives, avec délices, votre Louis XIV : j'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaisir du monde; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, & la versification admirable. Je ne vous parle pas de *Lisois*, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de passion et de naturel il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et *Lisois*, au troisième acte? En

—— écoutant cette ſcène et bien d'autres de la pièce,
1752. je diſais à M de *Voltaire* comme la prêtreſſe de Delphes à *Alexandre* : *Ah ! mon fils, on ne peut te réſiſter.* On nous flatte de remettre Rome ſauvée après la Saint-Martin : vos amis et le public ſeront charmés de la revoir ; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre perſonne. Je ſuis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre ſiècle, que vous n'ayez pu dire comme *Cicéron* :

Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme ;
Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Il ne me reſte de place que pour vous réitérer mes remercîmens, et vous prier de penſer quelquefois au plus ſincère de vos amis, et au plus zélé de vos admirateurs. D'*Alembert*.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Potſdam, 5 de ſeptembre.

VRAIMENT, Monſieur, c'eſt à vous à dire :

Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Quand je parle de rendre grâce au ciel, ce n'eſt pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie,

mais de celui que vous lui faites. Vous et M. *Diderot*, vous faites un ouvrage qui fera la gloire de 1752.
la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier; mais de philosophes éloquens, je ne connais que vous et lui. Il est vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des sots et des fanatiques, sous les yeux d'un roi aussi philosophe que vous; mais les secours manquent ici totalement. Il y a prodigieusement de baïonnettes, et fort peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a transporté Athènes que dans son cabinet; et il faut avouer que ce n'est qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entreprise. J'ai assez bonne opinion du ministère, pour espérer que vous ne serez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompense d'un travail si utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de *Prades*, et j'espère que le roi, à son retour de la Silésie, lui apportera les provisions d'un bon bénéfice. Il ne s'attendait pas que sa thèse dût le faire vivre du bien de l'Eglise, quand elle lui attirait de si violentes persécutions. Vous voyez que cette Eglise est comme la lance d'*Achille*, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Heureusement les bénéfices ne sont point en Silésie à la nomination de *Boyer* ni de *Couturier*. Je ne sais pas si l'abbé de *Prades* est hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable et gai. Comme je suis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter à mon agonie, il l'égayera et ne

me demandera point de billet de confession. Adieu, Monsieur; s'il y a peu de *Socrates* en France, il y a trop d'*Anitus* et de *Melitus*, et sur-tout trop de sots; mais je veux faire comme DIEU qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq justes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Voltaire.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 9 d'octobre.

1755. NOUS avons été sur le point, mon cher philosophe universel, de savoir, madame de *Fontaine* et moi, ce que devient l'ame quand son confrère est passé. Nous espérons rester encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres complimens. Les ridicules de *Conflans* et l'aventure de *Pirna* feront une assez bonne figure un jour dans l'histoire; mais ce n'est pas là mon affaire, Dieu m'en préserve; je suis assez embarrassé du passé sans me mêler encore du présent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'est pas toujours le maître des ses momens. Je tâcherai de vous servir mieux que je n'ai fait. Je suis bien mécontent de l'article *Histoire*. J'avais

envie de faire voir quel est le style convenable à une histoire générale; celui que demande une histoire particulière; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien *Thoyras* l'emporte sur *Daniel*, et *Clarendon* sur le cardinal de *Retz*. Il eût été utile de montrer qu'il n'est pas permis à un compilateur des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain; que celui qui ne donne les faits que de la seconde main, n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il fait; que c'est un ridicule et non une beauté de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus; enfin il y avait cent choses utiles à dire qu'on n'a point dites encore; mais j'étais pressé et j'étais malade : j'étais accablé de cette maudite Histoire générale que vous connaissez. Je vous demande pardon de vous avoir si mal servi. S'il était temps, je pourrais vous donner quelque chose de mieux, mais ne pouvant répondre d'un jour de santé, je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le dictionnaire. Je n'ai point souscrit. Je courais le monde quand vous avez commencé; je l'achèterai quand il sera fini; Mais je fais réflexion qu'alors je serai mort : ainsi je vous prie de proposer à *Briasson* de m'envoyer les volumes imprimés, je lui donnerai une lettre de change sur mon notaire.

1755.

Ce qu'on ma dit des articles de la théologie et de la métaphysique me serre le cœur. Il est bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on pense.

Je ſuis encore fâché qu'on faſſe des diſſertations ;
1755. qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon, je ſuis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire, et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire, il faudra vous définir le plus aimable des hommes ; c'eſt ainſi que penſe le ſuiſſe *V.*

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

J'AI obéi comme j'ai pu à vos ordres ; je n'ai ni le temps, ni les connaiſſances, ni la ſanté qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais : je ne vous préſente ces eſſais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez, retranchez, je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelque coin de mur. J'oſe croire que tous les ſujets *in medio poſiti*, qui ſont ſi connus, ſi rebattus, ſur leſquels il y a ſi peu de doutes, ſur leſquels on a fait tant de volumes, doivent être, par ces raiſons-là même, traités un peu ſommairement. On pourrait faire un in-folio ſur ce ſeul mot *Littérature.* Si vous voulez que je parle des littérateurs italiens et eſpagnols, il faut donc que je m'étende ſur les français ; il faudrait encore que

j'eusse des livres espagnols et italiens, et je n'en ai pas un. 1755.

Muratori, outre ses immenses collections historiques, a écrit *de la perfection de la poésie italienne*; il a fait des observations sur *Pétrarque*. L'*Histoire de la poésie italienne*, par *Crescembini*, m'a paru un ouvrage assez instructif. J'ai lu le comte *Orsi*, qui a justifié le *Tasse* contre le père *Bouhours*: son livre est plus rempli, à ce qu'il m'a paru, d'érudition que de bon goût. *Gravina* m'a paru écrire sur la tragédie comme *Dacier*, et il a fait en conséquence des tragédies, comme *Dacier*, aidé de sa femme, les aurait faites. Cette espèce de littérature commença, je crois, du temps de *Castelvetro*; ensuite vint *Jules Scaliger*, mais qui n'a écrit qu'en latin. Si vous croyez devoir faire entrer ces rocailles dans votre grand temple, il n'y a point à Paris d'aide à maçon qui n'en sache plus que moi, & qui ne vous serve mieux. D'ailleurs, ne suffit-il pas, dans un dictionnaire, de définir, d'expliquer, de donner quelques exemples? faut-il discuter les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la matière dont on parle?

A l'égard des Espagnols, je ne connais que *Don Quichotte* et *Antonio de Solis*. Je ne sais pas assez l'espagnol pour avoir lu d'autres livres, pas même le *Château de l'ame* de sainte *Thérèse*.

A propos d'ame, j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine personne certain petit mot sur l'ame, non pas pour qu'on en fît usage, mais

1755. seulement pour montrer que je m'étais intéressé à l'*Encyclopédie*.

Il est bien douloureux que des philosophes soient obligés d'être théologiens. Ah! tâchez, quand vous en serez au mot de *Pensée*, de dire au moins que les docteurs ne savent pas plus comment ils font des pensées, qu'ils ne savent comment ils font des enfans: ne manquez pas, au mot de *Résurrection*, de vous souvenir que St. *François-Xavier* ressuscita onze personnes de compte fait; mais à *Clavecin*, vous n'oublierez pas, sans doute, le clavecin oculaire.

Adieu, Monsieur; je crains d'abuser de votre temps; vous devez être accablé de travail. Mille complimens à votre compagnon. Adieu, *Atlas* et *Hercule*, qui portez le monde sur vos épaules.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, près Genève, 9 de décembre.

Le célèbre M. *Tronchin*, qui guérit tout le monde hors moi, m'avait parlé des articles *Goût* et *Génie*; mais si on en a chargé d'autres, ces articles en vaudront mieux. Si personne n'a encore cette besogne, je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées, et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers

de l'article *Histoire*; et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie, sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande si l'article *Facile* (style) doit être restreint à la seule facilité du style, ou si on a entendu seulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute son étendue, on n'oubliât pas le style facile. 1755.

Je demande le même éclaircissement sur *Fausseté* (morale), *Feu*, *Finesse*, *Faiblesse*, *Force* dans les ouvrages. Je demande si, en traitant l'article *Français* sous l'acception de peuple, on ne doit pas aussi parler des autres significations de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je suis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y suis malheureusement très-désintéressé.

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'*Encyclopédie*: je me tiendrai très-honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très-sincères complimens à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé sur la santé de M. *Rousseau*; je voudrais bien en savoir des nouvelles.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *f* qui a son mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère; donnez-moi vos ordres. Je vous suis tendrement dévoué à plus d'un titre.

Le malingre V.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 28 de décembre.

1755. VOILA *Figuré* plus correct, *Force* dont vous prendrez ce qu'il vous plaira, *Faveur* de même, *Franchise* et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Histoire* sont terribles. Je n'ai point de livres dans ma solitude de Monrion; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication* : je ne peux ni faire ni dire beaucoup sur ce mot. J'enverrai incessamment l'histoire des flagellans. Que diable peut-on dire de *Formaliste*, sinon qu'un homme formaliste est un homme insupportable ?

En général, je ne voudrais que définitions et exemples; définitions, je les fais mal; exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire, qui s'en va comme le reste.

Mes maîtres encyclopédiques, est-ce que vous aimez les choses problématiques ? M. *Diderot* avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort est ressuscité, il n'en croirait rien. On vient dire après cela que si tout Paris a vu ressusciter un mort, on doit en avoir

la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi assurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille personnes qui me content une chose improbable, ne m'inspirent pas la même certitude que mille personnes qui me disent une chose probable; et je persiste à penser que cent mille hommes qui ont vu ressusciter un mort, pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue. —— 1755.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ses sottises et son impuissance. Ce malade vous aime de tout son cœur, et madame *Denis* aussi.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 10 de février.

Je vous envoie, mon cher et illustre confrère; deux phénomènes littéraires; l'un des deux vous regarde, et vous verrez quels remercîmens vous devez à M. *Formey*, secrétaire de votre academie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très-sincères au roi de Prusse. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de Mérope: en voici la première scène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en musique ses vers français, ou s'il veut les faire traduire en italien. Il est très- —— 1756.

capable, comme vous savez, de faire la musique
1756. lui-même; sans cela, je prierais quelque grand musicien de Paris de travailler sur ce cavenas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques, et paraissent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un présent plus galant. Dès que je serai de retour à mes petites Délices, je travaillerai à *Français* et à *Histoire*, et je serai à vos ordres, sauf à être réduit par le sieur *Formey*. Mes complimens à tous les encyclopédistes.

LETTRE IX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Lyon, ce 28 de juillet.

PUISQUE la montagne ne veut pas venir à *Mahomet*, il faudra donc, mon cher et illustre confrère, que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui; j'aurai dans quinze jours le plaisir de vous embrasser et de vous renouveller l'assurance de tous les sentimens d'admiration que vous m'inspirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain, et y passer le reste du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir si éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable

dans

dans la ville, et fur-tout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie.* Je me refufe à toute autre fociété, parce que je penfe avec *Montagne*, *que d'aller de maifon en maifon faire montre de fon caquet, eft un métier très-meffeant à un homme d'honneur.* Nous avons ici une comédie déteftable et d'excellente mufique italienne médiocrement exécutée. Le bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoifelle *Clairon* dans la nouvelle falle, et voir jouer ce rôle d'*Idamé* qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinffiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouaffions aux barres; mais on me raffure en m'apprenant que vous reftez à Genève. La nouvelle falle eft très-belle, et digne de *Soufflot* qui l'a fait conftruire. C'eft la première que nous ayons en France, et je ferais d'avis d'y mettre pour infcription, *longo poft tempore venit.* Adieu, mon cher et illuftre confrère; rien n'eft égal au défir que j'ai de vous embraffer, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'affurer Mefdames vos nièces des mêmes fentimens. *Vale, vale.*

1756.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 d'auguste.

1756 Si j'avais quelques vingt ou trente ans de moins, il se pourrait à toute force, mon cher et illustre ami, que je me partageasse entre vous et mademoiselle *Clairon*; mais, en vérité, je suis trop raisonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il est vrai, de venir voir à Lyon l'Orphelin chinois; et comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour-propre, le sacrifice me paraît bien plus aisé. Madame *Denis* devait être de la partie de l'Orphelin: elle pense comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci est du temps de l'ancienne Grèce où l'on préférait, à ce qu'on dit, les philosophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philosophe. Il faudrait que vous le fussiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes qui me restent dans mon petit hermitage; ils ne sont bons tout au plus que pour un sauvage comme *Jean-Jacques*, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de sagesse iroquoise. Si pourtant vous pouviez pousser la vertu jusque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes, en daignant y coucher. Vous me trouverez bien

malade ; ce n'est pas la faute du grand *Tronchin* : — il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres 1756. qu'on ne peut faire. Mon miracle est d'exister, et ma consolation sera de vous embrasser. Ma champêtre famille vous fait les plus sincères complimens.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 de novembre.

Mon cher maître, je serai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand trésor des connaissances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'archimage *Yebor* (*) et ses confrères, de remplir la tâche que vous voulez bien me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant* ; le reste viendra si je suis en vie.

Je suis bien loin de penser qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples ; mais je maintiens qu'il en faut par-tout, et que c'est l'essence de tout dictionnaire utile. J'ai vu par hasard quelques articles de ceux qui se font, comme moi,

(*) *Boyer* le théatin, évêque de Mirepoix.

1756. les garçons de cette grande boutique; ce ſont, pour la plupart, des diſſertations ſans méthode. On vient d'imprimer dans un journal l'article *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez ſouffert un tel article dans un ouvrage ſi ſérieux: *Chloé preſſe du genou un petit maître, et chiffonne les dentelles d'un autre.* Il ſemble que cet article ſoit fait par le laquais de *Gil-blas*.

J'ai vu *Enthouſiaſme* qui eſt meilleur; mais on n'a que faire d'un ſi long diſcours pour ſavoir que l'enthouſiaſme doit être gouverné par la raiſon. Le lecteur veut ſavoir d'où vient ce mot, pourquoi les anciens le conſacrèrent à la divination, à la poéſie, à l'éloquence, au zèle de la ſuperſtition; le lecteur veut des exemples de ce tranſport ſecret de l'ame appelé enthouſiaſme; enſuite il eſt permis de dire que la raiſon, qui préſide à tout, doit auſſi conduire ce tranſport. Enfin je ne voudrais dans votre *Dictionnaire* que vérité et méthode. Je ne me ſoucie pas qu'on me donne ſon avis particulier ſur la *Comédie*, je veux qu'on m'en apprenne la naiſſance et les progrès chez chaque nation: voilà ce qui plaît, voilà ce qui inſtruit. On ne lit point ces petites déclamations dans leſquelles un auteur ne donne que ſes propres idées qui ne ſont qu'un ſujet de diſpute. C'eſt le malheur de preſque tous les littérateurs d'aujourd'hui. Pour moi, je tremble toutes les fois que je vous préſente un article. Il n'y en a point qui ne demande le précis d'une grande érudition. Je ſuis ſans livres,

je suis malade, je vous sers comme je peux. Jetez —— au feu ce qui vous déplaira. 1756.

Pendant la guerre des parlemens et des évêques, les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a vingt ans; quand les pédans se battent, les philosophes triomphent.

S'il est temps encore de souscrire, j'enverrai à *Briasson* l'argent qu'il faut : je ne veux pas de son livre autrement. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens; je vous en accable. Je suis fâché que le philosophe *Duclos* ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre sur lui; j'en étais bien loin, et il s'est bien trompé. Adieu, achevez le plus grand ouvrage du monde.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

J'ENVOIE mon cher maître, au bureau qui instruit le genre-humain, *Gazette*, *Généreux*, *Genres de style*, *Gens de lettres*, *Gloire* et *Glorieux*, *Grandeur* et *Grand*, *Goût*, *Grâce* et *Grave*.

Je m'apperçois toujours combien il est difficile d'être court et plein, de discerner les nuances, de ne rien dire de trop, et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre*

littéraire; j'ai de l'averſion pour la vanité des gé-
1756. néalogies; je n'en crois pas quatre d'avérées avant la fin du treizième ſiècle, et je ne ſuis pas aſſez ſavant pour concilier les deux généalogies abſolument différentes de notre divin Sauveur.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, conſacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côté de l'horreur des véritables guerres. Il conviendroit mieux au mot *Littéraire*, ſous le nom de *Diſputes littéraires*; car en ce cas le mot de guerre eſt impropre, et n'eſt qu'une plaiſanterie.

Je me ſuis preſſé de vous envoyer les autres articles, afin que vous euſſiez le temps de commander *Généalogie* à quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire auſſi les mauvais plaiſans : croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On ſe plaint généralement de la longueur des diſſertations ; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples : on ſouhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. *Diderot*.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale, eſt d'autant plus difficile à faire que tout le monde en eſt juge, & que les matières paroiſſent plus aiſées; c'eſt-là ſur-tout que la prolixité dégoûte le lecteur.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on

ne lirait pas dans une brochure détachée ? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long; mais je 1756.
vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je songe que c'est pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai; c'est-là le point principal.

Je vous prie de me renvoyer l'article *Histoire* dont je ne suis point content, et que je veux refondre, puisque j'en ai le temps. Vous pourriez me faire tenir ce paquet, contresigné *chancelier*.

Vous ou M. *Diderot*, vous ferez sans doute *Idée* et *Imagination*; si vous n'y travaillez pas, et que la place soit vacante, je suis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles, d'ici à six ou sept mois; j'ai une tâche un peu différente à remplir; mais je voudrois employer le reste de ma vie à être votre garçon encyclopédiste. La calomnie vient de Paris, par la poste, me persécuter au pied des Alpes. J'apprends qu'on a fait des vers sanglans contre le roi de Prusse, qu'on a la charité de m'imputer. Je n'ai pas sujet de me louer du roi de Prusse; mais, indépendamment du respect que j'ai pour lui, je me respecte assez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que *la Beaumelle* a fait imprimer une Pucelle de sa façon, où tous ceux qui m'honorent de leur amitié sont outragés; cela est digne du siècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas jusque-là. Je me meurs; je vous aime de tout mon cœur, et autant que je vous estime. Madame *Denis* vous en dit autant.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de décembre.

1756. VOUS avez, mon cher et illustre maître, très-grande raison sur l'article *Femme* et autres; mais ces articles ne sont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je suis chargé; et je dois d'ailleurs à mon collégue la justice de dire qu'il n'est pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui présente. Cependant le cri public nous autorise à nous rendre sévères, & à passer dorénavant par-dessus toute autre considération; & je crois pouvoir vous promettre que le septième volume n'aura pas de pareils reproches à essuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir incessamment l'article *Histoire* contresigné. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adresser dorénavant vos paquets, sous l'enveloppe de M. de *Malesherbes*, afin de leur en épargner le port qui est assez considérable. Quelqu'un s'est chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en s'en acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. *Guillaume*: *Je le prouve par mon drap*.

Le

Le roi tient actuellement son lit de justice pour cette belle affaire du parlement & du clergé, 1756.

Et l'Eglise *triomphe ou fuit en ce moment.*

Tout Paris est dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaison des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux prises pour les sacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont se traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paroît des coqs qui se battent *vis-à-vis* des armées en présence.

Personne ne croit ici que les vers contre le roi de Prusse soient votre ouvrage, excepté les gens qui ont absolument résolu de croire que ces vers sont de vous, quand même ils seraient d'eux. J'ai vu aussi cette petite édition de la Pucelle ; on prétend qu'elle est de l'auteur du *Testament politique d'Alberoni* ; mais comme on sait que cet auteur est votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en sont fort rares ici ; et cela mourra, selon toutes les apparences, en naissant. Je vous exhorte cependant là-dessus au désaveu le plus authentique, & je crois que le meilleur est de donner enfin vous-même une édition de la Pucelle, que vous puissiez avouer. Adieu, mon cher et illustre maître ; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos secours et votre indulgence.

Mon collègue vous fait un million de complimens. Permettez que madame *Denis* trouve ici les

1756. assurances de mon respect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie* : quelques circonstances qui ont obligé à réimprimer une partie du troisième volume, sont cause que vous ne l'avez pas dès à présent. *Iterum vale et nos ama.*

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où l'on vous regrette, 22 de décembre.

Mon cher maître, mon aimable philosophe, vous me rassurez sur l'article *Femme*, vous m'encouragez à vous représenter en général qu'on se plaint de la longueur des dissertations vagues et sans méthode que plusieurs personnes vous fournissent pour se faire valoir; il faut songer à l'ouvrage et non à soi. Pourquoi n'avez-vous pas recommandé une espèce de protocole à ceux qui vous servent, étymologies, définitions, exemples, raisons, clarté et brièveté? Je n'ai vu qu'une douzaines d'articles, mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous seconde mal; il y a de mauvais soldats dans l'armée d'un grand général. Je suis du nombre; mais j'aime le général de tout mon cœur.

Si j'étais à Paris, je passerais ma vie dans la bibliothéque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immmortel édifice. Je m'y inté-

reſſe pour l'honneur de ma patrie, pour le vôtre, pour l'utilité du genre-humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. *Duclos* quand il vous donna l'article *Etiquette*, je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on eſt que *Charles-Quint* établit, dans ſes autres Etats, l'étiquette de la maiſon de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais ſur-tout, ſi je travaillais à Paris, je ferais bien mieux que je ne fais; je n'ai ici aucun livre néceſſaire. 1756.

Les tracaſſeries civiles de France ſont triſtes; mais les guerres civiles d'Allemagne ſont affreuſes. La campagne prochaine ſera probablement bien ſanglante. Continuez à inſtruire ce monde que tant de gens déſolent.

L'édition infame de la Pucelle m'afflige; mais la juſtice que vous me rendez, ainſi que tous les gens d'honneur et de goût, me conſole.

Madame *Denis* et moi, nous vous embraſſons de tout notre cœur.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

1756. JE vous renvoie *Histoire*, mon cher grand-homme; j'ai bien peur que cela ne soit trop long : c'est un sujet sur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez incessamment *Imagination* qui sera plus court, plus philosophique, et par conséquent moins mauvais. Avez-vous *Idole* et *Idolâtre ?* c'est un sujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été institué pour du bois et de la pierre : le peuple les a traitées comme il traite nos saints. Le sujet est délicat, mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

Comment pouvez-vous avoir du temps de reste, avec le dictionnaire de l'univers sur les bras ?

Madame *Denis* et moi, nous vous souhaitons la bonne année tout simplement.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſanne, 3 de janvier.

Le peu que je viens de lire du ſeptième tome, mon cher grand-homme, confirme bien ce que 1757.
j'avais dit quand vous commençâtes : que vous vous tailliez des ailes pour voler à la poſtérité. Comptez que je vous révère, vous et M. *Diderot*.

Il y a encore quelques gens d'un grand mérite qui ont mis de belles pierres à vos pyramides. Pour moi chétif et mes compagnons, nous devons vous demander pardon pour nos petits cailloux ; mais vous les avez exigés. En voici trois pour le commencement de votre huitième volume. Je me ſuis hâté, parce qu'après *Habacuc*, *Habile* doit venir. Je vous demande en grâce de ne pas retrancher un mot de la fin ; il me ſemble que ce que j'ai dit doit être dit.

L'article *Hémiſtiche* que vous m'avez confié, ſera plus long, quoiqu'il ſemble devoir être plus court. Je voudrois y donner en vers de petits préceptes et de petits exemples de la manière dont on peut varier l'uniformité des hémiſtiches ; j'aurais peut-être encore quelques nouveautés à dire, mais je ne ſuis qu'un vieux ſuiſſe. Vous autres Pariſiens,

vous jetterez mes hémiſtiches au feu, s'ils ne vous
1757. plaiſent pas.

Quand aurai-je le *Père de famille ?* On m'a dit que cela eſt extrêmement touchant. L'auteur prouve que les géomètres et les métaphyſiciens ont un cœur.

Pour les prêtres, ils n'en ont point. J'ignore ſi l'hérétique *de Prades* a conſpiré contre le roi de Pruſſe. Je ne le crois pas; mais les prêtres hérétiques de Genève conſpirent contre nous; il n'y a ſorte d'atrocité que quelques-uns d'eux n'aient faite contre le mot *Atroce*; mais je les attends à l'article *Servet.* En attendant, ils doivent vous écrire. Je vous prie très-inſtamment de leur mander, pour toute réponſe, que vous avez reçu leur lettre, que vous leur rendrez ſervice autant que vous le pourrez, et que vous me chargez de leur ſignifier vos intentions et de finir cette affaire. Je vous aſſure que, mes amis et moi, nous les mènerons beau train; ils boiront le calice juſqu'à la lie. Faites ce que je vous demande, et laiſſez agir nos amis : vous ſerez content. J'attends à Lauſanne *Hiſtoire* contre-ſignée. Je ſuis un peu incommodé des mouches dont mon appartement eſt plein, vis-à-vis des glaces éternelles des Alpes. Il y a toujours dans ce monde quelque mouche qui me pique; mais cela ne m'empêchera pas de vous ſervir.

On dit Breslau repris par le roi de Pruſſe; cela pourrait bien être, car il y a plus d'un mois qu'il ne m'a envoyé de vers. Je le crois très-occupé

et vous aussi. Ainsi je finis en vous embrassant de tout mon cœur: ainsi fait madame *Denis*. 1757.

Le suisse V.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausanne, 8 de janvier.

On se vante à Genève que vous êtes obligé de quitter l'*Encyclopédie*, non-seulement à cause de l'article *Genève*, mais pour d'autres raisons que les prêtres n'expliquent pas à votre avantage. Si vous avez quelque dégoût, mon cher philosophe, mon cher ami, je vous conjure de le vaincre; ne vous découragez pas dans une si belle carrière. Je voudrais que vous et M. *Diderot*, et tous vos associés, protestassent qu'en effet ils abandonneront l'ouvrage s'ils ne sont libres, s'ils ne sont à l'abri de la calomnie, si on n'impose pas silence, par exemple, aux nouveaux *Garasses* qui vous appellent des *cacouacs* : mais que vous seul renonciez à ce grand ouvrage, tandis que les autres le continueront, que vous fournissiez ce malheureux triomphe à vos indignes ennemis, que vous laissiez penser que vous avez été forcé de quitter, c'est ce que je ne souffrirai jamais; et je vous conjure instamment d'avoir toujours du courage. Il eût fallu, je le sais, que ce grand ouvrage eût été fait

1757. et imprimé dans un pays libre, ou fous les yeux d'un prince philofophe ; mais, tel qu'il eft, il aura toujours des traits dont les gens qui penfent vous auront une éternelle obligation.

Que veulent dire ceux qui vous reprochent d'avoir trahi le fecret de Genève? eft-ce en fecret que *Vernet*, qui vient d'établir une commiffion de prêtres contre vous, a imprimé que la révélation *eft utile?* eft-ce en fecret que le mot de *Trinité* ne fe trouve pas une fois dans fon catéchifme ? eft-ce en fecret que les autres impertinens prêtres d'Hollande ont voulu le condamner ? Vous n'avez dit que ce que favent toutes les communions proteftantes ; votre livre eft un regiftre public des opinions publiques. Ne vous rétractez jamais, et ne paraiffez pas céder à ces miférables en renonçant à l'*Encyclopédie*. Vous ne pourriez faire une plus mauvaife démarche, et furement vous ne la ferez pas. On vous écrira une lettre emmiellée ; ne vous y laiffez pas attrapper, de quelque part qu'elle vienne : on écrira à M. de *Malesherbes* ; c'eft à lui de vous foutenir, et vous n'avez befoin d'être foutenu de perfonne.

Enfin, au nom des lettres et de votre gloire, foyez ferme, et travaillez à l'*Encyclopédie*.

Voici *Hémiftiche* et *Heureux*. J'ai tâché de rendre ces articles inftructifs ; je détefte la déclamation. Bonfoir ; expliquez-moi, je vous en prie, toutes vos intentions, et comptez que vous n'avez ni de plus grand admirateur ni d'ami plus attaché que le vieux fuiffe *V*.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 16 de janvier.

JE vous envoie, mon cher maître, l'article *Imagination*, comme un boiteux qui a perdu sa jambe la sent encore un peu. Je vous demande en grâce de me dire ce que c'est qu'un livre contre ces pauvres déistes, intitulé *La Religion vengée*, et dédié à monseigneur le dauphin, dont le premier tome paraît déjà, et dont les autres suivront de mois en mois, pour mieux frapper le public. 1757.

Savez-vous quel est ce mauvais citoyen qui veut faire accroire à monsieur le dauphin que le royaume est plein d'ennemis de la religion? Il ne dira pas au moins que *Pierre Damiens*, *François Ravaillac* et ses prédécesseurs étaient des déistes, des philosophes. *Pierre Damiens* avait dans sa poche un très-joli petit testament de Mons. Je crois l'auteur parent de *Pierre Damiens*.

Mandez-moi le nom du coquin, je vous prie, et le succès de son pieux libelle. Votre France est pleine de monstres de toute espèce. Pourquoi faut-il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres, et que les philosophes soient désunis et dispersés? Réunissez le petit troupeau; courage.

1757. J'ai bien peur que *Pierre Damiens* ne nuise beaucoup à la philosophie.

Madame *Denis* et le solitaire *Voltaire* vous embrassent tendrement.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausanne, 19 de janvier.

Je reçois, mon cher philosophe, votre lettre du 11. Je vous dirai que je viens de lire votre article *Géométrie*. Quoique je sois un peu rouillé sur ces matières, j'ai eu un plaisir très-vif, et j'ai admiré les vues fines et profondes que vous répandez par-tout.

Je vous ai envoyé *Hémistiche* et *Heureux* que vous m'avez demandés. *Hémistiche* n'est pas une commission bien brillante. Cependant, en ornant un peu la matière, j'en aurai peut-être fait un article utile pour les gens de lettres et pour les amateurs. Rien n'est à dédaigner, et je ferai le mot *Virgule* quand vous voudrez. Je vous répète que je mettrai toujours, avec grand plaisir, des grains de sable à votre pyramide; mais ne l'abandonnez donc pas, ne faites donc pas ce que vos ridicules ennemis voulaient; ne leur donnez donc pas cet impertinent triomphe.

Il y a quarante ans et plus que je fais le mal-

heureux métier d'homme de lettres, et il y a quarante ans que je suis accablé d'ennemis. 1757.

Je ferais une bibliothéque des injures qu'on a vomies contre moi, et des calomnies qu'on a prodiguées. J'étais seul, sans aucun partisan, sans aucun appui, et livré aux bêtes comme un premier chrétien. C'est ainsi que j'ai passé ma vie à Paris. Vous n'êtes pas assurément dans cettte situation cruelle et avilissante, qui a été l'unique récompense de mes travaux. Vous êtes des deux académies, pensionné du roi. Ce grand ouvrage de l'*Encyclopédie*, auquel la nation doit s'intéresser, vous est commun avec une douzaine d'hommes supérieurs qui doivent s'unir à vous. Que ne vous adressez-vous en corps à M. de *Maleskerbes?* que ne prescrivez-vous les conditions? On a besoin de votre ouvrage; il est devenu nécessaire : il faudra bien qu'on vous facilite les moyens de le continuer avec honneur et sans dégoût. La gloire de M. de *Malesherbes* y est intéressée. On doit vous supplier d'achever un ouvrage qui doit toujours se perfectionner, et qui devient meilleur à mesure qu'il avance.

Je ne conçois pas comment tous ceux qui travaillent ne s'assemblent pas, et ne déclarent pas qu'ils renonceront à tout, si on ne les soutient; mais après la promesse d'être soutenus, il faut qu'ils travaillent. Faites un corps, Messieurs; un corps est toujours respectable. Je sais bien que ni *Cicéron* ni *Locke* n'ont été obligés de soumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des pen-

sées ; je sais qu'il est honteux qu'une société d'es-
1757. prits supérieurs, qui travaille pour le bien du genre-humain, soit assujettie à des censeurs indignes de vous lire ; mais ne pouvez-vous pas choisir quelques réviseurs raisonnables ? M. de *Malesherbes* ne peut-il pas vous aider dans ce choix ? Ameutez-vous, et vous serez les maîtres. Je vous parle en républicain ; mais aussi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république !

Venons à l'article *Genève*. Un ministre me mande *qu'on vous doit des remercîmens* : je crois vous l'avoir déjà dit ; d'autres se fâchent, d'autres font semblant de se fâcher ; quelques-uns excitent le peuple, quelques autres veulent exciter les magistrats. Le théologien *Vernet*, qui a imprimé que la *révélation est utile*, est à la tête de la commission établie *pour voir ce qu'on doit faire* ; le grand médecin *Tronchin* est secrétaire de cette commission, et vous savez combien il est prudent. Vous n'ignorez pas combien on a crié sur *l'ame atroce* de *Calvin*, mot qui n'était pas dans ma lettre à *Thiriot*, imprimée dans le *Mercure galant*, et très-fautivement imprimée. J'ai une maison dans le voisinage qui me coûte plus de cent mille francs aujourd'hui : on n'a point démoli ma maison. Je me suis contenté de dire à mes amis que l'*ame atroce* avait été en effet dans *Calvin*, et n'était point dans ma lettre. Les magistrats et les prêtres sont venus dîner chez moi comme à l'ordinaire. Continuez à me laisser, avec *Tronchin*, le soin de la plaisante affaire des *sociniens* de Genève ; vous

les reconnaissez pour chrétiens, comme M. *Chicaneau* rèconnaît madame de *Pimbêche pour femme très-sensée et de bon jugement.* Il suffit. Je suis seulement très-fâché que deux ou trois lignes vous empêchent de revenir chez nous. Je vous embrasse tendrement. 1757.

P. S. Permettez-moi seulement les politesses avec ces sociniens honteux ; ce n'est pas le tout de se moquer d'eux, il faut encore être poli. Moquez-vous de tout, et soyez gai.

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 23 de janvier.

LA *Religion vengée*, mon cher et illustre philosophe, est l'ouvrage des anciens maîtres de *François Damiens*, des précepteurs de *Châtel* et de *Ravaillac*, des confrères du martyr *Guignard*, du martyr *Oldecorn*, du martyr *Campian*, etc. Je ne connais comme vous cette rapsodie que par le titre ; elle ne fait ici aucune sensation, quoiqu'il en ait déjà paru plusieurs cahiers. Le jésuite *Berthier*, grand et célèbre directeur du *Journal de Trévoux*, est à la tête de cette belle entreprise, qui tend à décrier, auprès du dauphin, les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là font le contraire d'*Ajax* ; ils ne cher-

1757. chent que la nuit pour se battre; mais laissons-les dire et faire; la Raison finira par avoir raison: malheureusement vous et moi nous n'y serons plus, quand ce bonheur arrivera au genre-humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends justice à tous ces libelles périodiques en ne les lisant jamais) me dit hier que dans le dernier *Journal* vous étiez nommément et indécemment attaqué : *ce poëte*, dit-on, qui *s'appelle l'ami des hommes*, *et qui est l'ennemi du Dieu que nous adorons*. Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de *Malesherbes*, le protecteur déclaré de toute le canaille littéraire, laisse imprimer avec approbation et privilége.

Le malheureux assassin (*) n'a point encore parlé; il persifle ses juges et ses gardes; il demande la question, et je crois qu'il ne sollicitera pas long-temps. C'est un mystère d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne saura jamais les vrais auteurs.

Votre Histoire fait beau et grand bruit comme elle le mérite; le chapitre d'*Henri* IV sur-tout a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illustre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous, sur l'attentat commis en la personne du roi. En attendant, je vous recommande, à vos momens perdus, les auteurs de *la Religion vengée*. *Vale et nos ama*.

(*) *Damiens*.

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 28 de janvier.

Je suis infiniment flatté, mon très-cher et illustre philosophe, du suffrage que vous accordez à l'article *Géométrie*. J'en ai fait beaucoup d'autres pour ce septième volume, dont je désirerais fort que vous fussiez content, et où j'ai tâché de mettre de l'instruction sans verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravitation*, *Gravité*, *Forme substantielle*, *Fortuit*, *Fornication*, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères de la charité*, *Fortune*, etc. Vous trouverez aussi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions sur l'application de l'esprit philosophique aux matières de goût, où j'ai tâché de mettre de la vérité sans déclamation; car je déteste la déclamation à votre exemple : mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire, et ne nous lisez point.

1757.

Oui, sans doute, mon cher maître, l'*Encyclopédie* est devenue un ouvrage nécessaire, et se perfectionne à mesure qu'elle avance; mais il est devenu impossible de l'achever dans le maudit pays où nous sommes. Les brochures, les libelles, tout cela n'est rien; mais croiriez-vous que tel

de ces libelles a été imprimé par des ordres ſupé-
1757. rieurs, dont M. de *Malesherbes* n'a pu empêcher l'exécution ? croiriez-vous qu'une ſatire atroce contre nous, qui ſe trouve dans une feuille périodique qu'on appelle les *Affiches de province*, à été envoyée de Verſailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer ; et qu'après avoir réſiſté autant qu'il a pu, juſqu'à s'expoſer à perdre ſon gagne-pain, il a enfin imprimé cette ſatire, en l'adouciſſant de ſon mieux. Ce qui en reſte, après cet *adouciſſement*, fait par *la diſcrétion du prêteur*, c'eſt que nous formons une ſecte qui a juré la ruine de toute ſociété, de tout gouvernement et de toute morale. Cela eſt gaillard ; mais vous ſentez, mon cher philoſophe, que ſi on imprime aujourd'hui de pareilles choſes par *ordre exprès* de ceux qui ont l'autorité en main, ce n'eſt pas pour en reſter là ; cela s'appelle *amaſſer les fagots* au ſeptième volume, pour nous jeter dans le feu au huitième. Nous n'avons plus de cenſeurs raiſonnables à eſpérer, tels que nous en avions eu juſqu'à préſent ; M. de *Malesherbes* a reçu là-deſſus les ordres les plus précis, et en a donné de pareils aux cenſeurs qu'il a nommés. D'ailleurs, quand nous obtiendrions qu'ils fuſſent changés, nous n'y gagnerions rien ; nous conſerverions alors le ton que nous avons pris, et l'orage recommencerait au huitième volume. Il faudrait donc quitter de nouveau, et cette comédie-là n'eſt pas bonne à jouer tous les ſix mois. Mon avis eſt donc, et je perſiſte qu'il faut laiſſer là l'*Encyclopédie*, et attendre un
temp

temps plus favorable (qui ne reviendra peut-être jamais) pour la continuer. S'il était possible qu'elle s'imprimât dans le pays étranger, en continuant, comme de raison, à se faire à Paris, je reprendrais demain mon travail; mais le gouvernement n'y consentira jamais; et quand il le voudrait bien, est-il possible que cet ouvrage s'imprime à cent ou deux cents lieues des auteurs? *Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse.* 1737.

Parlons un peu de Genève et de vos ministres. Je n'ai garde, monsieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politesses* avec ces sociniens honteux; mais sur-tout ne passez pas les *politesses* et vos pouvoirs; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur secret, que je n'ai rien dit qui ne soit connu de toute l'Europe, et sur quoi ils se justifieraient vainement; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les représentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Proposez-leur à signer cette petite profession de foi de deux lignes: *Je soussigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer sont éternelles, et que* JESUS-CHRIST *est* Dieu, *égal en tout à son père.* Vous verrez les pharisiens aux prises avec les saducéens, et nous aurons les rieurs pour nous.

La commission établie, *pour savoir ce qu'il faut faire*, ressemble au grand conseil qui se tint à Dresde, le lendemain du jour que *Charles XII* y passa; et je crois qu'elle aura la même issue.

Je reviens à l'*Encyclopédie* ; je doute fort que
1757. votre article *Hiſtoire* puiſſe paſſer avec les nouveaux cenſeurs, et je vous renverrai cet article quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue : mais rien ne preſſe ; je doute que le huitième volume ſe faſſe jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il eſt impoſſible de faire : *Héréſie*, *Hiérarchie*, *Indulgence*, *Infaillibilité*, *Immortalité*, *Immatériel*, *Hébreux*, *Hobbiſme*, *Jéſus-Chriſt*, *Jéſuites*, *Inquiſition*, *Janſéniſtes*, *Intolérance*, etc. et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, ſur *Figure de la terre*, au ſixième volume.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſanne, de mon lit d'où je vois dix lieues de lac, 29 de janvier.

N'APPELEZ point vos lettres du bavardage ; mon digne et courageux philoſophe ; il faut, s'il vous plaît, s'entendre et parler de ſes affaires.

On fait une grande profeſſion de foi à Genève ; vous aurez le plaiſir d'avoir réduit les hérétiques à publier un catéchiſme. On ſe plaint de l'article des *Comédiens* inſéré dans celui de *Genève* ; mais vous avez joint ce petit mot de la comédie à la

requête des citoyens qui vous en ont prié. Ainſi d'un côté vous n'avez fait que céder à l'empreſſement des bourgeois, et de l'autre, vous n'avez fait que répéter le ſentiment des prêtres, ſentiment publié dans le catéchiſme d'un de leurs théologiens, et débité publiquement devant vous dans toutes les converſations. 1757.

Quand je vous ai ſupplié de reprendre l'*Encyclopédie*, j'ignorais à quel excès de brutalité on avait pouſſé les libelles, et j'étais bien loin de ſoupçonner qu'ils fuſſent autoriſés. Je vous ai écrit une grande lettre par madame de *Fontaine* ; elle eſt votre voiſine, ne pourriez-vous pas paſſer chez elle ?

Il ſerait triſte qu'on crût que vous quittez l'*Encyclopédie* à cauſe de l'article *Genève*, comme on affecte d'en faire courir le bruit ; mais il ſerait encore plus triſte de continuer en étant expoſé à des dégoûts qui doivent vous révolter autant qu'ils dèshonorent la nation. Etes-vous bien uni avec M. *Diderot* et les autres aſſociés ? *Funiculus triplex difficillimè rumpitur.* Quand vous ſignifierez tous enſemble que vous ne travaillerez qu'avec l'aſſurance de la liberté honnête qu'il vous faut, et de la protection qu'on vous doit, il faudra bien qu'on en vienne à vous prier de ne pas priver la France d'un monument devenu néceſſaire. Les criailleries paſſeront, et l'ouvrage reſtera.

Il eſt beau de quitter tous enſemble et de donner des lois ; il ſerait déſagréable pour vous de quitter ſeul : il ne faut point que la tête ſe ſépare du corps.

1757. Quand vous donnerez le premier volume, faites rougir, dans une préface, les lâches qui ont permis qu'on insultât à ceux qui seuls aujourd'hui travaillent pour la gloire de la nation; et, pour Dieu, ne souffrez plus les insipides déclamations qu'on insère dans votre *Encyclopédie*. Ne donnez pas à nos ennemis le droit de se plaindre. Bannissez la morale triviale dont on enfle certains articles. Le lecteur veut savoir les différentes acceptions d'un mot, et déteste un fade lieu-commun sur ce mot. Qui vous force à déshonorer l'*Encyclopédie* par cet entassement de fadeurs et de fadaises, qui donne un si beau champ aux critiques? et pourquoi joindre du velours de gueux à vos étoffes d'or? Rendez-vous les maîtres absolus, ou abandonnez tout. Malheureux enfans de Paris, il fallait faire cet ouvrage dans un pays libre. Vous avez travaillé pour des libraires, ils ont recueilli le profit, et vous recueillez les persécutions. Tout cela me fait trouver ma retraite charmante. Je vous y regrette de tout mon cœur. Plût à Dieu que vous n'eussiez point vu de prêtres quand vous vîntes chez nous! Mettez-moi au fait de tout, je vous en prie.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 4 de février.

Je vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître; vous pourriez, vous ou votre illustre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop ou de trop peu. 1757.

Un prêtre hérétique de mes amis, savant et philosophe, vous destine *Liturgie*. Si vous agréez sa bonne volonté, mandez-le-moi, et il vous servira bien.

Il s'élève, à ce que je vois, bien des partis fanatiques contre la raison; mais elle triomphera, comme vous le dites, au moins chez les honnêtes gens; la canaille n'est pas faite pour elle.

Je ne sais quel prêtre de *Calvin* s'est avisé d'écrire depuis peu un livre contre le déisme, c'est-à-dire, contre l'adoration pure d'un Etre suprême, dégagée de toute superstition. Il avoue franchement que, depuis soixante ans, cette religion a fait plus de progrès que le christianisme n'en fit en deux cents années; mais il devait aussi avouer que ce progrès ne s'étend pas encore chez le peuple et chez les excrémens de collége. Je pense comme vous, mon cher et grand philosophe, qu'il ne serait pas mal de détruire les calomnies que

——— *Garasse Berthier* ose dédier à monseigneur le dau-
1757. phin, contre la partie la plus sage de la nation.

Ce n'est pas aux précepteurs de *Jean Châtel*, ce n'est pas à des conspirateurs et à des assassins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes, contre les seuls qui travaillent au bonheur du genre-humain.

Je vous dois des remercîmens, mon cher maître, sur l'inattention que vous m'avez fait appercevoir touchant l'expérience de *Molineux* et de *Bradley*. Ils appelaient leur instrument parallactique, et ils nommaient parallaxe de la terre la distance où elle se trouve d'un tropique à l'autre, etc. J'ai transporté, de ma grâce, aux étoiles fixes, ce qui appartient à notre coureuse de terre.

Vous me feriez grand plaisir de me mander ce qu'on reprend dans cette Histoire générale. Je voudrais ne point laisser d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement sous les yeux les abominations des *Campians*, des *Oldecorns*, des *Guignards* et consors dans l'espace de dix siècles. Je me flatte que vous favorisez cet ouvrage qui peut faire plus de bien que des controverses. Unissez, tant que vous pourrez, tous les philosophes contre les fanatiques.

LETTRE XXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de février.

VOUS m'écrivez, mon cher et grand philosophe, de votre lit où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou suffirait pourtant à mon bonheur, si la persécution ne venait pas m'y chercher; mais la violence à laquelle elle est montée, et l'autorite de ceux qui l'exercent, me font envier le sort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. J'ai découvert encore de nouvelles atrocités, depuis ma dernière lettre. Il est très-certain que l'on a forcé M. de *Malesherbes* à laisser imprimer *les Cacouacs*; il est très-certain que la satire plus que violente insérée contre nous dans les *Affiches de province*, vient des bureaux d'un ministre aussi cacouac pour le moins que nous, mais qui a cru pouvoir faire sa cour au redoutable protecteur des cacouacs, par un sacrifice *in anima vili.* Jugez à présent, mon cher et illustre maître, s'il est possible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avions commencé d'élever à la gloire des lettres. *Diderot* se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière instance, mais

1757.

je sais que s'il continue, il se prépare des chagrins
1757. de toute espèce; Dieu veuille l'en préserver! mais c'est son affaire. Il me paraît d'ailleurs impossible, d'un côté, que cet ouvrage se continue sur le même pied qu'auparavant; de l'autre, qu'il puisse se continuer sur un autre pied; et il vaut mieux le laisser imparfait que d'en faire une espèce de satyre à tête d'homme et à pieds de bête. Je suis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a insérées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître; comme je n'ai proprement de juridiction que sur la partie mathématique, la voie de représentation est la seule dont je puisse user sur le reste : d'ailleurs M. *Diderot* a été souvent dans l'impossibilité de faire autrement. Tel auteur qui nous est utile par un grand nombre de bons articles, exige souvent, pour prix de ce qu'il nous donne de bon, qu'on admette aussi ce qu'il fournit de mauvais; nous nous serions trouvés tout seuls, si nous avions voulu tyranniser nos collègues. C'est un petit ou un grand mal, si vous voulez, que l'on a été forcé d'endurer pour un plus grand bien. Vous ne me parlez plus de votre disciple; en avez-vous des nouvelles? le voilà plus couvert de gloire que jamais. J'oubliais de vous dire que *les Cocouacs* sont de l'auteur d'une mauvaise brochure intitulée: *L'Observateur hollandais*, qui, n'osant plus tourner le roi de Prusse en ridicule depuis ses victoires, s'est jeté sur l'*Encyclopédie*. Envoyez-moi, je vous prie, par M. de *Malesherbes* ou autrement, la

professior

profeſſion de foi de vos miniſtres. J'ai propoſé à M. de *Cubières* de leur en faire ſigner une fort courte: *Je reconnais que* JESUS-CRIST *eſt Dieu, égal et conſubſtantiel à ſon père. Ils ne ſigneront pas cela*, me dit M. de *Cubières*. *Si cela eſt*, lui répondis-je, *j'ai eu raiſon* car vous ſavez que le *conſubſtantiel* eſt le grand mot, l'*homoouſios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient l'*homoiouſios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miſeras hominum mentes!* Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. 1757.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de février.

VOICI une paperaſſe qu'un ſavant ſuiſſe me donne pour l'article *Iſis*. Si l'article n'eſt pas fait à Paris, ſi celui-ci eſt paſſable, faites-en uſage, ſinon au rebut. Voici encore le mot *Liturgie* qu'un ſavant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche à vous, illuſtre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir preſque tout: et enfin, quand l'ouvrage a été tranſcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et ſublime philoſophe, quel progrès a fait la raiſon. C'eſt

1757. moi qui ſuis forcé de modérer la noble liberté d'un théologièn qui, étant prêtre par état, eſt incrédule par ſens commun.

On dit, mon très-cher philoſophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une ſecte de *margouilliſtes*: ce devrait être le nom de toutes les ſectes.

Ces margouilliſtes, dérivés des janſéniſtes, leſquels ſont engendrés des auguſtiniſtes, ont-ils produit *Pierre Damiens*? Portez-vous bien, éclairez et mépriſez le genre-humain. N'oubliez pas de faire mes complimens à votre immortel confrère. Sans vous deux et quelques-uns de vos amis, que reſterait-il en France? *V.*

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, avril.

J'ai reçu et lu, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un mot dans les pſeaumes, et dire, *ex ore* ſacerdotum *perfeciſti laudem, Domine*. Nous aurons pourtant bien de la peine à faire paſſer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort* à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion; mais avec quelques adouciſſemens tout ira bien, perſonne ne ſera pendu, et la vérité ſera dite. J'ai fait vos complimens à mon camarade, qui vous remercie de

tout son cœur, et qui compte vous faire lui-même les siens, en vous écrivant incessamment. Je suis 1757. charmé que vous ayez quelque satisfaction de notre ouvrage; vous y trouverez, je crois, presque en tout genre d'excellens articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contens que vous ne le serez; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à *Briasson* sa *Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous; car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garasse Berthier* qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau réglement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous que l'évêque de Soissons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots: *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens, etc.; que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit.* Je vous laisse à penser si ce mandement a réussi à Paris. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 24 de mai.

1757. VOICI, mon cher et illustre philosophe, l'article *Mages* de mon prêtre. Ce premier pasteur de Lausanne pourrait bien être condamné par la Sorbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me semble que son article est entièrement tiré des prolégomènes de dom *Calmet*, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je suis fâché de voir que le chevalier de *Jaucourt*, à l'article *Enfer*, prétende que l'Enfer était un point de la doctrine de *Moïse*; cela n'est pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer est une fort bonne chose; mais il est bien évident que *Moïse* ne l'avait pas connu. C'est ce monde-ci qui est l'enfer; Prague en est actuellement la capitale, la Saxe en est le faubourg; les Délices seront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choses utiles, qu'en général le livre sera un service rendu au genre-humain.

Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de juillet.

VOICI encore ce que mon prêtre de Laufanne m'envoie. Un laïque de Paris qui écrirait ainfi, 1757.
rifquerait le fagot ; mais fi, par apoftille, on certifie que les articles font du premier prêtre de Laufanne, qui prêche trois fois par femaine, je crois que les articles pourront paffer pour la rareté. Je vous les envoie écrits de fa main, je n'y change rien : je ne mets pas la main à l'encenfoir.

Je vous confeille, mon illuftre ami, de faire tranfporter, fur le tréfor royal de Paris, votre penfion de Berlin. Si les chofes continuent du même train, je compte faire penfion au roi de Pruffe ; mais il me femble qu'on chante trop tôt victoire.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de juillet.

1757. VOILA encore de l'érudition orientale de mon prêtre; il est infatigable. Vous avez sans doute quelque correcteur hébraïque? Si tous les articles étaient dans ce goût, les libraires n'y trouveraient par leur compte.

Il faut que je vous dise, mon cher et illustre philosophe, que j'ai fait la recrue d'un jésuite : il est venu à Genève pour se faire guérir son estomac par *Tronchin*; il ferait tout aussi bien de se faire guérir de la rage de son fanatisme. Ne vous ai-je pas déjà parlé de ce vieux fou? Il s'appelle *Maire*; il était théologien de l'évêque de Marseille, *Belzunce*. Je crois vous avoir déjà mandé tout cela, Dieu me pardonne. Vous ai-je dit que ce capelan m'a donné un mandement contre les déistes, composé par lui *Maire*, sous le nom de son évêque? Vous ai-je dit avec quelle fureur il déclame contre tous ceux qui croient un Dieu? Il attaque en cent endroits M. *Diderot*, il lui reproche de croire en DIEU, avec une amertume, avec un fiel si étrange! il exhorte tous les Marseillois à n'y point croire. Je ne sais encore si l'absurdité de ces gens-là doit me faire pouffer de rire ou

d'indignation. Rire vaut mieux; mais il y a encore tant de sots que cela met en colère! 1757.

On prétend les affaires du roi de Prusse pires que jamais. On dit qu'il lève, en Silésie, ce qu'ils appellent le quatrième homme, et que ce quart des habitans ne veut pas se faire tuer pour lui; que les officiers désertent; qu'il en a fait arquebuser quarante. Quel diable de *Salomon*! mais peut-être que tout cela n'est pas vrai. *Interim vale.*

LETTRE XXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

J'AI reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illustre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages*, de votre prêtre de Lausanne; j'ai en même temps envoyé votre lettre à *Briasson*, qui m'a fait dire que vos commissions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe sont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philosophie dans ce siècle. Laissez-la faire, et dans vingt ans la Sorbonne, toute sorbonne qu'elle est, enchérira sur Lausanne. Nous recevrons, avec reconnaissance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons seulement permission à votre

hérétique de faire *patte de velours* dans les endroits
1757. où il aura un peu trop montré la griffe : c'eſt le cas de reculer pour mieux ſauter. A propos, vous faites injure au chevalier de *Jaucourt* de mettre ſur ſon compte l'article *Enfer*; il eſt de notre théologien, docteur et profeſſeur de Navarre, qui eſt mort depuis à la peine, et qui ſait actuellement ſi l'enfer de la nouvelle loi eſt plus réel que celui de l'ancienne. Au reſte, cet article *Enfer* n'eſt pas ſans mérite; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raiſon : cela eſt fort pour un ſorboniſte.

Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphyſique; mais, avec des cenſeurs théologiens et un privilége, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour, où tout eſt réparé. Le temps fera diſtinguer ce que nous avons penſé d'avec ce que nous avons dit. Vous ſerez, je crois, content de notre ſeptième volume, qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà, je crois, ma penſion à tous les diables; mais j'en ſuis d'avance tout conſolé. Si la guerre dure, je ne réponds pas que celles du tréſor royal ſoient mieux payées.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 23 de juillet.

VOICI encore de la besogne de mon prêtre. Je ne me soucie guère de *Mosaïm*, pas plus que de *Chérubim*. Si mon prêtre vous ennuie, brûlez ses guenilles, mon illustre ami. 1757.

Le maréchal de *Richelieu* a l'air d'aller couper le poing du payeur de la pension berlinoise. Prenez vos mesures, tout ceci va mal. Il n'y a que quelque énorme sottise autrichienne ou française qui puisse sauver mon ancien disciple. Je lui ai écrit sur la mort de sa mère. J'ai peur qu'il ne soit dans le cas de recevoir plus d'un compliment de condoléance. Pour vous, mon cher philosophe, il ne faudra jamais vous en faire; vous serez heureux par vous-même; et voilà ce que les philosophes ont au-dessus des rois. Mes complimens à l'autre consul, M. *Diderot*.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

1757. Et toujours mon prêtre! et moi je ne donne rien, mais c'eſt que je ſuis devenu ruſſe : on m'a chargé de *Pierre le grand ;* c'eſt un lourd fardeau.

Je prie l'honnête homme, qui fera *Matière*, de bien prouver que le je ne ſais quoi qu'on nomme *Matière* peut auſſi bien penſer que le je ne ſais quoi qu'on appelle *Eſprit.*

Bonſoir, grand et aimable philoſophe; le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſe.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Chênes, 29 d'auguſte.

Me voici, mon cher et illuſtre philoſophe, à Lauſanne; j'y arrange une maiſon où le roi de Pruſſe pourra venir loger quand il viendra à Neuchâtel, s'il va dans ce beau pays, et s'il eſt toujours philoſophe. Il m'a écrit, en dernier lieu, une lettre héroïque et douloureuſe. J'aurais été attendri, ſi je n'avais ſongé à l'aventure de ma nièce et à ſes quatre baïonnettes.

Je recommande à mon prêtre moins d'hébraïsme et plus de philosophie ; mais il est plus aisé de copier le *Targum* que de penser. Je lui ai donné *Messie* à faire; nous verrons comme il s'en tirera. 1757.

Je n'ai point vu votre théologal de l'*Encyclopédie* ; ce prêtre est allé à Elian en Savoie. Il déménage ; Dieu le conduise. Il est impossible que dans la ville de *Calvin*, peuplée de vingt-quatre mille raisonneurs, il n'y ait pas encore quelques calvinistes ; mais ils sont en très-petit nombre et assez bafoués. Tous les honnêtes gens sont des déistes par *Christ*. Il y a des sots, il y a des fanatiques et des fripons ; mais je n'ai aucun commerce avec ces animaux, et je laisse braire les ânes sans me mêler de leur musique.

On dit que vous viendrez leur donner une petite leçon ; n'oubliez pas alors les Délices, et venez faire un petit tour aux Chênes, c'est le nom de mon hermitage lausannais. Les uns ont leurs Chênes, les autres ont leurs Ormes (*) ; mais il faut être dans les lieux qu'on a choisis, et non pas dans ceux où l'on vous envoie. J'aimerais mieux être à Tobolsk de mon gré, qu'au Vatican par le gré d'un autre. J'ai encore de la peine à concevoir qu'on ne prenne pas de l'aconit quand on n'est pas libre. Si vous avez un moment de loisir, mandez-moi comment vont les organes pensans de *Rousseau*, et s'il a toujours mal à la glande pinéale. S'il y a une preuve contre l'immatérialité de l'ame, c'est

(*) Les Ormes, terre de M. d'*Argenson*.

cette maladie du cerveau; on a une fluxion fur
1757. l'ame comme fur les dents. Nous fommes de pauvres machines. Adieu, vous et M. *Diderot*, vous êtes de belles montres à répétition, et je ne fuis plus qu'un vieux tournebroche; mais ce tournebroche eft monté pour vous eftimer et vous aimer plus que perfonne au monde : ainfi penfe la machine de ma nièce.

Je rouvre ma lettre ; je me fuis à grand'peine fouvenu de ma face; j'en ai fi peu! Si vous voulez me fourrer à côté de *Campiftron* et de *Crébillon*, ma face eft à vos ordres. Madame de *Fontaine* fera tout ce que vous ordonnerez. J'aimerais mieux avoir la vôtre aux Délices.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de décembre.

Du Marfais n'a commencé à vivre, mon cher philofophe, que depuis qu'il eft mort; vous lui donnez l'exiftence et l'immortalité. Vous faites à jamais votre éloge par les éloges que vous faites. On m'apprend que celui de Genève fe trouve dans le nouveau tome de l'*Encyclopédie*; mais on prétend que vous y louez la modération de certaines gens. Hélas! vous ne les connaiffez point; les Génevois ne difent point leur fecret aux étran-

gers. Les agneaux que vous croyez tolérans, seroient des loups, si on les laissait faire. Ils ont, en dernier lieu, joué saintement un tour abominable à un citoyen, philosophe, qu'ils ont empêché d'entrer dans la magistrature, par une calomnie trop tard reconnue et trop peu punie. *Tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* 1757.

Je suis persuadé que vous êtes toujours exactement payé de votre pension brandebourgeoise. J'ai consolé, pendant deux mois, le roi de Prusse; à présent il faut le féliciter. Il est vrai que ses Etats ne sont pas encore en sureté, mais il y a mis sa gloire, et il est encore en état de payer douze cents francs. Courage; continuez, vous et vos confrères, à renverser le fantôme hideux, ennemi de la philosophie et persécuteur des philosophes. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 6 de décembre.

Je reçois, mon très-cher et très-utile philosophe, votre lettre du premier de décembre. Je ne sais si je vous ai assez remercié de l'excellent ouvrage dont vous avez honoré la mémoire de *du Marsais*, qui sans vous n'aurait point laissé de mémoire; mais je sais que je ne pourrai jamais vous remer-

cier assez de m'avoir appuyé de votre éloquence et de
1757. vos raisons, comme on dit que vous l'avez fait, à propos du meurtre infame de *Servet*, et de la vertu de la tolérance, dans l'article *Genève*. J'attends ce volume avec impatience. Des misérables ont été assez du sixième siècle, pour oser dans celui-ci justifier l'assassinat de *Servet* : ces misérables sont des prêtres. Je vous jure que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont écrit ; je me suis contenté de savoir qu'ils étaient l'opprobre de tous les honnêtes gens. L'un de ces coquins a demandé, au conseil des vingt-cinq de Genève, communication de ce procès qui rendra *Calvin* à jamais exécrable. Le conseil a regardé cette demande comme un outrage. Des magistrats détestent le crime auquel le fanatisme entraîna leurs pères, et des prêtres veulent canoniser ce crime ! Vous pouvez compter que ce dernier trait les rend aussi odieux qu'ils doivent l'être. J'en ai reçu des complimens de tous les honnêtes gens du pays.

Quel est donc cet autre jeune prêtre qui veut vous faire passer pour usurier ? Est-ce que vous auriez emprunté à usure à la bataille de Kollin, lorsque votre prussien paraissait devoir mal payer les pensions ? Mais vous m'avouerez qu'à la bataille du 5, tout le monde dut vous avancer de l'argent. Voici un nouveau rabat-joie pour les pensions, arrivé le 22 devant Breslau.

Les Autrichiens nous vengent et nous humilient terriblement. Ils ont fait à la fois treize attaques aux retranchemens prussiens, et ces attaques ont

duré six heures : jamais victoire n'a été plus sanglante et plus horriblement belle. Nous autres drôles 1757.
de Français, nous sommes plus expéditifs; notre affaire est faite en cinq minutes.

Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers, tantôt en désespéré, tantôt en héros; et moi, je tâche d'être philosophe dans mon hermitage. Il a obtenu ce qu'il a toujours désiré, de battre les Français, de leur plaire et de se moquer d'eux; mais les Autrichiens se moquent sérieusement de lui. Notre honte du 5 lui a donné de la gloire; mais il faudra qu'il se contente de cette gloire passagère trop aisément achetée. Il perdra ses Etats avec ceux qu'il a pris, à moins que les Français ne trouvent encore le secret de perdre toutes leurs armées, comme ils firent dans la guerre de 1741.

Vous me parlez d'écrire son histoire; c'est un soin dont il ne chargera personne; il prend ce soin lui-même. Oui, vous avez raison, c'est un homme rare. Je reviens à vous, homme aussi célèbre dans votre espèce que lui dans la sienne; j'ignorais absolument la sottise dont vous me parlez; je vais m'en informer, et vous me ferez lire le *Mercure*.

Je fais comme *Caton*, je finis toujours ma harangue en disant : *Deleatur Carthago*. Comptez qu'il y a des traits dans l'éloge de *du Marsais* qui font un grand bien. Il ne faut que cinq ou six philosophes qui s'entendent, pour renverser le colosse. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la messe ou au prêche; il s'agit d'arracher les pères de

1757. famille à la tyrannie des imposteurs, et d'inspirer l'esprit de tolérance. Cette grande mission a déjà d'heureux succès. La vigne de la vérité est bien cultivée par des d'*Alembert*, des *Diderot*, des *Bolingbroke*, des *Hume*, etc. Si votre roi de Prusse avait voulu se borner à ce saint œuvre, il eût vécu heureux, et toutes les académies de l'Europe l'auraient béni. La vérité gagne, au point que j'ai vu, dans ma retraite, des espagnols et des portugais détester l'inquisition comme des Français.

Macte animo, generose puer; sic itur ad astra.

Autrefois on aurait dit : *Sic itur ad ignem.*

Je suis fâché des simagrées de *du Marsais* à sa mort. On a imprimé que ce provincial *Deslandes*, qui a écrit d'un style si provincial l'*Histoire de la philosophie*, avait recommandé, en mourant, qu'on brûlât son livre *Des grands-hommes morts en plaisantant*. Et qui diable savait qu'il eût fait ce livre? Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le bavard vous embrasse de tout son cœur. Voyez-vous quelquefois l'aveugle clair-voyante (*)? Si vous la voyez, dites-lui que je lui suis toujours très-attaché.

(*) Madame *du Deffant*.

LETTRE

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de décembre.

VOUS ſavez, mon cher philoſophe, tous les murmures de la ſynagogue. M. de *Cubières* a dû vous en parler. Ces drôles oſent ſe plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner, de croire un Dieu, et d'avoir plus de raiſon que de foi. 1757.

Quelques-uns m'accuſent d'une confédération impie avec vous. Vous ſavez mon innocence. Ils diſent qu'ils proteſteront contre votre article. Laiſſez-les proteſter, et moquez-vous d'eux. Ils auront beau jurer qu'ils croient la Trinité : leurs camarades de Hollande, de Suiſſe et d'Allemagne, ſavent bien qu'il n'en eſt rien ; ils n'auront que la honte d'avoir renié inutilement leur créance ; mais vous à qui quelques-uns ſe ſont ouverts, vous qui êtes inſtruit de leur foi par leur bouche, ne vous rétractez pas ; il y va de votre ſalut : votre conſcience y eſt engagée. Ces gens-là vont ſe couvrir de ridicule ; chaque démarche qu'ils font depuis le tombeau du diacre *Pâris*, la place où ils ont aſſaſſiné *Servet*, juſqu'à celle où ils ont aſſaſſiné *Jean Hus*, les rend tous également l'opprobre du genre-humain. Fanatiques papiſtes, fanatiques calviniſtes, tous ſont pétris de la même boue détrempée de ſang corrompu. Vous n'avez pas beſoin de mes ſaintes exhortations

1757. pour ſoutenir la galle que vous avez donnée au troupeau de Genève. Vous ſerez ferme, je n'en ſuis pas en peine; mais je ne peux m'empêcher de vous parler de leurs criailleries.

A l'égard de *Luc*, (*), tantôt mordant, tantôt mordu, c'eſt un bien malheureux mortel; et ceux qui ſe font tuër pour ces meſſieurs-là, ſont de terribles imbécilles. Gardez-moi le ſecret avec les rois et avec les prêtres, et croyez que je vous ſuis attaché avec l'eſtime infinie et la reconnaiſſance que je vous dois.

Le vieux ſuiſſe V.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Lauſanne, 29 de décembre.

Tibi ſoli.

MON cher et courageux philoſophe, je viens de lire et de relire votre excellent article *Genève*. Je penſe que le conſeil et le peuple vous doivent des remercîmens ſolennels: vous en méritez des prêtres mêmes; mais ils ſont aſſez lâches pour déſavouer leurs ſentimens que vous avez manifeſtés, et aſſez inſolens pour ſe plaindre de l'éloge que vous leur avez donné d'approcher un peu de la raiſon. Ils ſe remuent, ils aboïent, ils voudroient

(*) Le roi de Pruſſe.

engager les magiſtrats à ſolliciter à la cour un déſa-
veu de votre part; mais aſſurément la cour ne ſe 1757.
mêlera pas de ces huguenots, et vous ſoutiendrez noblement ce que vous avez avancé en connaiſſance de cauſe. *Vernet*, ce *Vernet* convaincu d'avoir volé des manuſcrits, convaincu d'avoir ſuppoſé une lettre de feu *Giannone*, *Vernet* qui fit imprimer à Genève les deux déteſtables premiers volumes de cette prétendue *Hiſtoire univerſelle*, *Vernet* qui reçut trois livres par feuille du libraire, *Vernet*, le profeſſeur de théologie, n'a-t-il pas imprimé, dans je ne ſais quel catéchiſme qu'il m'a donné et que j'ai jeté au feu, n'a-t-il pas imprimé, dis-je, que *la révélation peut être de quelque utilité*? n'avez-vous pas vingt fois entendu dire à tous les miniſtres qu'ils ne regardent pas JESUS-CHRIST comme DIEU? Vous avez donc déclaré la vérité, et nous verrons s'ils auront l'audace et la baſſeſſe de la trahir.

Quelque choſe qu'il arrive, il demeurera conſigné dans un livre immortel qu'il y a eu des prêtres, ou ſoi-diſant tels, qui ont oſé ne croire qu'un Dieu, et encore un Dieu qui pardonne, un Dieu *pardonneur*, comme diſent les Turcs.

Vous me donnez l'article *Hiſtoriographe* à traiter, mes chers maîtres. Je n'ai point ici la minute de l'article *Hiſtoire*. Il me ſemble que je le fis bien vîte, et que je le corrigeai encore plus vîte et plus mal. Il ſerait néceſſaire que je le reviſſe, afin que je ne plaçaſſe point au mot *Hiſtoriographe* ce que j'aurais mis au mot *Hiſtoire*, et que je puſſe mieux meſurer ces deux articles.

Si donc vous avez quinze jours devant vous,
1757. renvoyez-moi *Histoire*. Cela est ridicule ; je le sais bien ; mais je serais plus ridicule de donner un mauvais article. Je vous renverrai le manuscrit, trois jours après l'avoir reçu. Ayez la bonté de l'envoyer contresigné à Lausanne.

Je cherche, dans les articles dont vous me chargez, à ne rien dire que de nécessaire, et je crains de n'en pas dire assez ; d'un autre côté, je crains de tomber dans la déclamation.

Il me paraît qu'on vous a donné plusieurs articles remplis de ce défaut; il me revient toujours qu'on s'en plaint beaucoup. Le lecteur ne veut qu'être instruit, et il ne l'est point du tout par ces dissertations vagues et puériles, qui pour la plupart renferment des paradoxes, des idées hasardées, dont le contraire est souvent vrai, des phrases ampoulées, des exclamations qu'on sifflerait dans une académie de province, qui sont bien indignes de figurer avec tant d'articles admirables.

M. le ministre *Vernes* vous a, je crois, donné l'article *Humeur*; mais si vous ne l'aviez pas de sa main, je me serais proposé. Il me semble, par exemple, qu'on doit d'abord définir ce qu'on entend par ce mot, ensuite rechercher la cause de l'humeur, faire voir qu'elle ne vient que d'un mécontentement secret, d'une tristesse dans les hommes les plus heureux, en montrer les inconvéniens ; cela ne demande, à mon avis, qu'une demi-page; mais chacun veut étendre ses articles. On oublie, comme dit *Pascal*, qu'on est ligne, et on se fait

centre. On veut occuper une grande niche dans votre panthéon : on oſe dire *je* et *moi* dans votre *Dictionnaire*. Ah, que je ſuis fâché de voir tant de ſtras avec vos beaux diamans ! mais vous répandez votre éclat ſur les ſtras. J'attends, avec impatience, *le Père de Famille*. Je ſalue et j'embraſſe l'illuſtre auteur.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 11 de janvier.

Je reçois, preſque en même temps, vos deux dernières lettres, mon très-cher et très-illuſtre phi- 17
loſophe, et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du docteur *Tronchin*, qui m'écrit au nom de vos miniſtres, pour me porter leurs plaintes ; mais la manière dont ils ſe plaignent ſuffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit, et l'embarras où ils ſont. Ils prétendent que je les ai accuſés de *n'être pas chrétiens*, et ſe taiſent ſur le reſte. Ma réponſe a été bien ſimple ; ſi M. *Tronchin* veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raiſonnable et meſurée. Je réponds donc à l'ambaſſadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puiſſe faire croire que les miniſtres de Genève ne *ſont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire,

1758. qu'ils respectaient JESUS-CHRIST et les écritures; ce qui suffit, *selon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien : du reste, comme monsieur *Tronchin* ne m'a dit mot ni sur le socinianisme, ni sur l'Enfer, ni sur la divinité du verbe, je ne lui réponds rien non plus sus tous ces objets, & je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponse à M. *Tronchin* ne m'attire une seconde lettre, je ferai ce que vous me conseillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur signifier 1° que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aye recueilli de leurs conversations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, sur la manière actuelle de penser du clergé; 2° que ce n'est point par conséquent un secret que j'ai violé, puisque c'est une chose avouée de tout le monde; et que d'ailleurs ce n'est point tête-à-tête, mais en présence de témoins, que j'ai eu des conversations avec eux; 3° que, bien loin d'avoir eu dessein de les offenser par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur faire honneur, persuadé comme je suis que, de toutes les sociétés séparées de l'Eglise romaine, les sociniens sont les plus conséquens; et que quand on ne reconnaîtra, comme font les protestans, ni tradition ni autorité de l'Eglise, la religion chrétienne doit se réduire à l'adoration d'un seul Dieu, par la médiation de JESUS-CHRIST.

On m'assure que ces messieurs vont envoyer une députation à la cour de France, pour m'obli-

ger de me rétracter. Je ne sais si la cour leur fera l'honneur de les écouter, ni ce qu'elle exigera de moi; mais je sais bien que je ne répondrai jamais autre chose que ce que vous venez de lire. Savez-vous, pour comble de sottise, que cet article *Genève* a pensé être dénoncé au parlement, à ce parlement plus intolérant et plus ridicule encore que le clergé qu'il persécute? On prétend que je loue les ministres de Genève d'une maniere injurieuse à l'Eglise catholique. Ce qui doit pourtant me rassurer, c'est que j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroisse qui regardent ce même article comme fort avantageux à l'Eglise romaine, parce que j'y prouve, disent-ils, par les faits, ce que *Bossuet* a démontré par le raisonnement, que le protestantisme mène au socinianisme. Tout cela n'est-il pas bien plaisant?

1758.

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés; je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous enverrai au premier jour, sous enveloppe, l'article *Histoire*; mais vous pouvez ne vous pas presser sur le reste. J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée: ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne le sera pas par moi. Je viens de signifier à M. de *Malesherbes* et aux libraires qu'ils pouvoient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire. Les

1755. satires odieuses et même infames qu'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main; les sermons, ou plutôt les tocsins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi, *nemine reclamante*; l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa; toutes ces raisons, jointes à plusieurs autres, m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail.

Rien n'est plus vrai ni plus juste que ce que vous me mandez sur l'*Encyclopédie*. Il est certain que plusieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choses inutiles, et quelquefois de la déclamation; mais il est encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que plusieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage, qui vraisemblablement demeurera à la posterité, comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire.

Oui, vraiment, votre disciple a repris Breslau, avec une armée toute entière qui était dedans, et des magasins de toute espèce: on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'est rendu le 30. Ainsi voilà les Autrichiens hors de Silésie, et sans armée. J'ai bien peur que, nous autres Français, nous ne soyons aussi bientôt sans armée et sur

le Rhin. Que je suis fâché que le plus grand prince de notre siècle ait contristé celui qui était si digne d'écrire son histoire ! Pour moi, comme français et comme philosophe, je ne puis que m'affliger de ses succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue ; et voilà les gens dont on ambitionne le suffrage ! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique, de *Prades* ; mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi son bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philosophe ; mais je cesse de vous ennuyer en vous embrassant de tout mon cœur.

1758.

LETTRE XXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 20 de janvier.

C'EST à tort, mon cher et illustre philosophe, que vous vous plaignez de mon silence ; vous avez dû recevoir, il y a plusieurs jours, une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura sans doute ennuyé. Je vous y fesais part de mes dispositions par rapport à l'article *Genève* ; ces dispositions sont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces messieurs se borneront à se plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur *Tronchin* m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article *Genève*,

de n'être pas chrétiens, ma réponſe ſera bien ſimple;
1758. elle ſe bornera à leur repréſenter, comme j'ai fait dans ma réponſe, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accuſent; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils diſent que j'ai trahi leur ſecret, et que je les ai repréſentés comme ſociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre, s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la diſant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi; et ſoyez sûr, quelque choſe qu'ils faſſent, qu'homme, dieu, ange ni diable ne m'en feront pas dire davantage.

A l'egard de l'*Encyclopédie*, quand vous me preſſez de la reprendre, vous ignorez la poſition où nous ſommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne ſont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autoriſés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, ſont quelque choſe, ſur-tout quand ces libelles vomiſſent contre nous les perſonnalités les plus odieuſes et les plus infames. Obſervez d'ailleurs que ſi nous avons dit juſqu'à préſent, dans l'*Encyclopédie*, quelques vérités hardies et utiles, c'eſt que nous avons eu affaire à des cenſeurs raiſonnables, et que les docteurs n'ont cenſuré que la théologie qui eſt faite pour être abſurde, et qui cependant l'eſt moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établiſſe aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviſeurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne pas

ces moyens des entraves intolérables, c'est à quoi je ne me soumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'existe pas, que d'être un répertoire de capucinades. Je ne sais quel parti *Diderot* prendra; je doute qu'il continue sans moi; mais je sais que, s'il continue, il se prépare des tracasseries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on dise de nous: 1758.

> *Non sibi, sed patriæ scripserunt;*
> *Nec plus scripserunt quàm illa voluit.*

C'est une parodie de l'épitaphe du maréchal de *Catinat*, où il y a *vicit* au lieu de *scripserunt.*

Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous embrasse de tout mon cœur. Voilà votre *Alcibiade* qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre disciple qui traite le Mecklenbourg comme il a fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne est détruite par l'affaire du 5 et la prise de Breslau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges*; il faut que je les réimprime. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver; mon exemplaire est trop raturé pour que je vous l'envoye.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

A la réception de votre lettre du 28, j'ai lu vîte les articles dont vous parlez, homme selon mon

cœur. Mon vrai, mon courageux philosophe, ces
1758. articles augmentent mes regrets. Non, il n'eſt pas poſſible que la ſaine partie du public ne vous redemande à grands cris, mais il faut abſolument que tous ceux qui ont travaillé avec vous quittent avec vous. Seront-ils aſſez indignes du nom de philoſophes, aſſez lâches pour vous abandonner? J'écrivis d'abord à M. *Diderot*, et je lui dis ce que je penſe; je lui ai écrit encore. J'ai redemandé mes articles, et je n'ai point eu de réponſe: ce procédé eſt rare.

La profeſſion de foi des ſociniens honteux eſt ſous preſſe et preſque finie. Les prêtres qui la font, ont voulu parler au nom des magiſtrats comme au leur, et les magiſtrats ne l'ont pas ſouffert. Ils ont conſumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui eſt bien long, diſait-on; il faut un peu de temps, répondit *Hubert*, quand il s'agit de donner un état à JESUS-CHRIST. La ſeule politeſſe que je faſſe, conſiſte à dire que vous avez fait beaucoup d'honneur à la ville, que votre article eſt l'éloge de la liberté, et que le gouvernement doit être très-flatté; que d'ailleurs vous n'avez certainement voulu bleſſer perſonne.

Qui donc a eu la baſſeſſe d'envoyer un libelle en province? eſt-ce quelque confeſſeur de quelque dame du palais.

Madame de *Pompadour* ſemblait faite pour protéger l'*Encyclopédie*. L'abbé de *Bernis* doit chérir cet ouvrage, s'il a le temps de le lire. Ne ſe feront-ils pas tous deux honneur d'en être le ſoutien? je

n'en sais rien; je vois tout de trop loin. Mettez-moi au fait, je vous en prie; point tant de cachets quand vous m'écrirez; quatre donnent du soupçon; un n'en donne pas. 1758.

Je ne me console point que les fanatiques vous rendent Paris désagréable, et vous empêchent de revoir les Délices. Mais pourquoi n'y pas revenir? Quand la profession de foi est faite, la paix l'est aussi.

Que Paris est encore bête! *Cicéron* et *Lucrèce* passèrent-ils par les mains des censeurs de livres? pourquoi cette rage contre la philosophie? je ne m'accoutume point à voir les sages écrasés par les sots. J'ai le cœur navré.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausanne, 13 de février.

Je vous demande en grâce, mon cher et grand philosophe, de me dire pourquoi *Duclos* en a mal usé avec vous. Est-ce-là le temps où les ennemis de la superstition devraient se brouiller? ne devraient-ils pas, au contraire, se réunir tous contre les fanatiques et les fripons? Quoi! on ose dans un sermon, devant le roi, traiter de dangereux et d'impie un livre approuvé, muni d'un privilége du roi, un livre utile au monde entier, et qui fait l'honneur de la nation (je ne parle que d'une bonne

1758. moitié du livre)? Et tous ceux qui ont mis la main à cet ouvrage ne mettent pas la main à l'épée pour le défendre ! ils ne composent pas un bataillon carré ! ils ne demandent pas justice ! M. de *Malesherbes* n'a-t-il pas été attaqué comme vous et vos confrères dans ce discours d'harangère appelé sermon, prononcé par *Garasse-Chapelain*, qui prêche comme *Chapelain* fesait des vers ?

Je vous ai déjà mandé que j'avais écrit à *Diderot*, il y a plus de six semaines ; premièrement, pour le prier de vous encourager sur l'article *Genève*, en cas que l'on eût voulu vous intimider ; secondement, pour lui dire qu'il faut qu'il se joigne à vous, qu'il quitte avec vous, qu'il ne reprenne l'ouvrage qu'avec vous. Je vous le répète, c'est une chose infame de n'être pas tous unis comme des frères dans une occasion pareille. J'ai encore écrit pour que *Diderot* me renvoye mes lettres, mon article *Histoire*, les articles *Hauteur*, *Hautain*, *Hémistiche*, *Heureux*, *Habile*, *Imagination*, *Idolâtrie*, etc. Je ne veux pas dorénavant fournir une ligne à l'*Encyclopédie*. Ceux qui n'agiront pas comme moi sont des lâches, indignes du nom d'hommes de lettres ; et je vous prie de leur signifier cela de ma part : mais je veux absolument que *Diderot* remette mes lettres et mes articles chez M. d'*Argental*, en un paquet bien cacheté.

Je ne sais pas ce qui peut autoriser son impertinence de ne me point répondre ; mais rien ne peut justifier le refus de me restituer mes papiers. Il faut avoir un style net et un procédé net.

Les Russes sont à Kœnigsberg. L'année 1758 vaudra bien la dernière : d'ailleurs on ne fait que mentir. La fessade et le carcan de l'abbé de *Prades* sont des contes ; mais il est triste qu'on les fasse. Quiconque est là, s'expose au moins à faire dire qu'il est fessé. *Feliciter vivit, qui liberè vivit.* 1758.

Que fait *Jean-Jacques* chez les Bataves ? que va-t-il imprimer ? sa rentrée dans le giron de l'Eglise de Genève ?

Ce n'est point *Hubert* qui a dit que les prédicans étaient occupés à donner un état à JESUS-CHRIST, c'est madame *Cramer* ; elle en dit quelquefois de bonnes. La lenteur et l'embarras de ces gens-là vous justifient à jamais.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 de février.

DIDEROT ne vous traite pas mieux, mon cher maître, que ses meilleurs et ses plus anciens amis. Pendant tout le temps que j'ai été à Lyon et à Genève, je n'en ai pas eu signe de vie. Il faut lui pardonner comme à *Crispin*, *à cause de l'habitude.* Je ne sais quel parti il prendra, mais je sais bien celui qu'il aurait dû prendre. Jusqu'à présent il se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi : il me semble qu'il devrait dire plus ; mais ce sont ses affaires. Il ne sait pas tous

1758. les dégoûts et toutes les tracasseries qui l'attendent. Au reste, nous n'en sommes pas moins bons amis, et nous le sommes assez pour que je lui fasse les reproches qu'il mérite de son silence à votre égard. Vos papiers sont entre mes mains, et n'en sont pas sortis; je vous les renverrai, si vous le jugez à propos; mais vous pouvez être sûr que je ne les laisserai sortir de mes mains que par votre ordre exprès.

Vous me demandez si monsieur et madame une telle ne nous protégent pas. Pauvre républicain que vous êtes! si vous saviez de quel bureau partent quelques-unes des satires dont nous nous plaignons! si vous saviez que l'auteur des *Cacouacs* est le même que celui de l'*Observateur hollandais*, cette insipide satire de nos ennemis et du roi de Prusse en particulier; si vous saviez enfin que l'auteur des *Affiches de province*, où nous sommes à peu-près traités de *cartouchiens*, est le même que celui de la *Gazette de France*, et reçoit l'ordre des mêmes ministres, vous sentiriez combien vous avez raison quand vous dites que vous voyez tout de trop loin. Qu'ils s'adressent aux faiseurs de *Cacouacs*, d'*Observateur* très-*hollandais*, de *libelles* et de *gazettes*, pour faire l'*Encyclopédie*, s'ils veulent que cet ouvrage se continue.

Il faut que je vous divertisse un moment au sujet de l'article *Fornication*. Quatre évêques se trouvèrent, il y a peu de jours, chez un prince de l'Eglise romaine, mon double confrère; l'article fut mis sur le bureau, lu et pesé avec attention;

on n'y trouva à redire que ces paroles : *En fesant abstraction de la religion, de la probité même*, etc. 1758.
qui furent vivement défendues par un des assistans comme irrépréhensibles ; mais ce même assistant, homme de tête, comme vous allez voir, trouva un venin bien caché dans la fin de cet article, sur ce que j'y dis du peu de pouvoir de la religion pour servir de frein aux crimes. D'autre part, un vieux cacouac de mes amis m'a dit qu'il avait lu cet article sur le bruit qu'on en fesait, et qu'il le trouvait très-édifiant et très-favorable à la religion. Cela est un peu fort, mais à la bonne heure ; tout cela prouve que nos fanatiques sentent les coups, sans savoir de quel côté ils viennent.

J'attends, avec la plus grande impatience, la profession de foi : le mot de votre ami *Hubert* est excellent. Je crois bien que nos sociniens honteux y auront été fort embarrassés ; et j'imagine que cette profession de foi me donnera bien gain de cause ; car on dit qu'il n'y a là-dedans non plus de *consubstantiel* ni d'*homoousios* que dans mon œil, et vous savez que le *consubstantiel* est en cette matière *res prorsùs substantialis*, comme disait *Newton* de quelque chose de mieux. Enfin nous la verrons ; *Cubières* m'a promis de me l'apporter dès qu'il la recevrait. Il ne m'a pas trop caché que cet article de la *Divinité* de qui vous savez, embarrasse un peu les ministres, et qu'ils étaient au fond pour le père. Ce qu'il y a de certain, lui dis-je, c'est qu'*Arius* et *Eusèbe* de Nicomédie auraient signé le catéchisme de *Vernet*, sur cet arti-

1758. cle, ou plutôt l'auraient condamné; car leur hérésie consistait uniquement à dire que le fils était *semblable* au père, mais non le *même*; et voilà pourquoi les pères de Nicée les ont anathématisés. Il est vrai qu'ils ont eu leur revanche à Sirmich et à Rimini; je crois que ces deux conciles auraient retranché *Vernet* de leur communion. *Cubières* finit par me dire qu'assurément on était fort trompé à Genève sur mon compte, qu'on m'y croyait fort en peine, et qu'on ne savait pas combien je me réjouissais à leurs dépens.

Adieu, mon très-cher et très-illustre philosophe. On dit que vous jouez la comédie à Lausanne tant que vous pouvez : celle que nous jouons ici n'est pas si bonne que la vôtre. L'année 1758 sera remarquable par deux époques un peu différentes, la déroute de l'*Encyclopédie* et de la Sorbonne. Cette dernière est aux abois; elle refuse de garder le silence sur la constitution, et ne veut plus se taire sur ce qu'on a eu tant de peine à lui faire dire. Il y a déjà des exilés; la théologie est perdue.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausanne, 19 de février.

On doit avoir envoyé la profession de foi à M. de *Malesherbes* pour M. d'*Alembert* : il doit être content. Les hérétiques se plaignent modestement

qu'on dise qu'ils ont du respect pour JESUS-CHRIST ;
ils prétendent que ce mot de respect est beaucoup 1758.
trop faible ; ils ont de la passion, du goût pour lui. A l'égard des peines éternelles, ils disent qu'on en menace. Cela peut être regardé comme comminatoire ; cela peut aussi avoir son effet. Ainsi tout le monde doit être content. Moi je ne le suis pas, et je redemande tous mes articles & les lettres écrites par moi à M. *Diderot*.

. . Je regarderai comme une lâcheté infame la faiblesse de travailler encore au *Dictionnaire encyclopédique*, à moins qu'on n'obtienne une satisfaction authentique.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausanne, 25 de février.

DIEU merci, mon cher philosophe, *turpiter allucinaris*, *et magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* sur les petites intrigues de ce monde. Soyez très-sûr que madame de *Pompadour* et M. l'abbé de *Bernis* sont très-loin de se déclarer contre l'*Encyclopédie*. L'un et l'autre, je vous en réponds, pensent en philosophes, et agiront hautement dans l'occasion, quand on le pourra, sans se compromettre. Je ne réponds pas de deux commis dont l'un est un fanatique imbécille qui, grâces au ciel, est beaucoup plus vieux que moi, et l'autre un . . . dont je ne veux rien dire.

1758. Il y a quatre ou cinq barbouilleurs de papier, et l'auteur de la gazette en eſt un. C'eſt un miſérable petit bel-eſprit, ennemi de tout mérite. Quelques coquins de cette trempe ſe ſont aſſociés, et les auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'aſſocieraient pas! et ils ne feraient pas animés du même eſprit! et ils auraient la baſſeſſe de travailler en eſclaves à l'*Encyclopédie*, et de ne pas attendre qu'on leur rende juſtice, et qu'on leur promette l'honnête liberté dont ils doivent jouir! N'y a-t-il pas trois mille ſouſcripteurs intéreſſés à crier vengeance avec eux? Dès que je fus informé de l'article *Genève* et du bruit qu'il excitait, j'écrivis à *Diderot*, et je lui mandai qu'il y allait de votre honneur à tout jamais ſi vous vous rétractiez; je lui écrivis auſſi un petit billet au ſujet du malheureux libelle des *Cacouacs*. Je n'ai point eu de réponſe. Ce n'eſt point pareſſe, il a écrit au docteur *Tronchin*, qui tenait la plume du comité des prédicans de Genève. Je ne ſuis pas content de ſa lettre à *Tronchin*; mais je ſuis indigné de ſon impoliteſſe groſſière avec moi. Vous pouvez lui montrer cet article de ma lettre (*).

Je veux abſolument qu'il me rende tout ce que je lui ai écrit ſur l'article *Genève* et ſur les *Cacouacs*, et qu'il remette ces papiers à madame de *Fontaine* ou à M. d'*Argental*, ou à vous que je ſupplie de les rendre à madame de *Fontaine*.

Au reſte, je n'ai point de terme pour vous

(*) Je reçois enfin ce 26 une lettre de *Diderot*. Quel procédé! après un mois! et quelle miſère de mollir! lui, eſclave des libraires! quelle honte!

exprimer combien je ferai affligé et indigné si vos confrères continuent à écrire sous la potence. Attendez seulement un an, et il n'y aura qu'un cri dans le public pour vous engager à continuer en hommes libres et respectés. 1758.

M. de *Malesherbes* vous a, je crois, donné la profession *servetine* qu'on lui a envoyée pour vous. *Servet*, sans doute, aurait signé cetre confession. C'est-là une des belles contradictions de ce monde. Ceux qui ont fait brûler *Servet*, pensent absolument comme lui, et le disent. On vient d'imprimer le socinianisme tout crud à Neuchâtel; il triomphe en Angleterre; la secte est nombreuse à Amsterdam. Dans vingt ans DIEU aura beau jeu.

Tout ce qu'on a écrit sur des officiers généraux prussiens et sur l'abbé de *Prades* est faux; on ne dit que des sottises. L'abbé de *Prades* est aux arrêts, pour avoir mandé des nouvelles assez indifférentes, les seules qu'il pouvait savoir. On traite à Paris les hommes comme des singes, ailleurs comme des ours. *Fortunatus et ille deos qui novit agrestes.* J'attends les beaux jours pour aller voir mes Délices. En attendant, nous jouons la comédie, et mieux qu'à Paris. *Vana absit gloria*, *Vive liber et felix.* Il faut que vous fassiez encore un voyage à Genève.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 26 de février.

1757. *Diderot* doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne fais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles, ils font tous entre mes mains, n'en font pas fortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en fortiront que par votre ordre exprès. Si vous perfiftez à vouloir qu'on vous les renvoye, j'en ferai un paquet que je remettrai à monfieur d'*Argental*. J'y fuis d'autant plus difpofé que je perfifte dans la réfolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie*. Au refte, *Diderot* ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai fu que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, foyez fûr que vous les aurez au premier mot que vous direz; mais foyez fûr en même temps qu'ils ne courent aucun rifque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il eft vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de *Duclos*. Difpenfez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre, dans l'*Enclyclopédie*, des chofes auxquelles je me fuis oppofé. Du refte, on a fait fur notre défunion beaucoup d'hiftoires qui ne font pas vraies. On n'oublie rien pour femer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu,

approuvé et conseillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous ? J'ai soutenu que cela n'était pas vrai, et je le soutiendrai contre tous. 1758.

M. de *Cubières* vient de m'envoyer la profession de foi de Genève. Comme il serait facile d'embarrasser ces gens-là avec quatre lignes de réponse ! mais je veux bien me taire, pourvu que les choses en restent là, et que cette profession de foi ne soit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne sais ce que c'est que le prétendu voyage de *Jean-Jacques* en Hollande. Il est toujours à Montmorenci, haïssant, comme de raison, la nature humaine.

Adieu, mon cher et grand philosophe ; je suis aussi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui sont à Genève, sur-tout quand ils ne sont pas obligés de dire que les ministres croient la divinité de JESUS-CHRIST et les peines éternelles. *Vale*.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Lausanne, 7 de mars.

En réponse à votre lettre du 26 de février; homme au-dessus de votre siècle et de votre pays, renvoyez-moi mes guenilles. M. d'*Argental* me les fera tenir comme il pourra, à moins que vous ne

—— puissiez encore les faire contresigner *Maleshe[rbes]*

1758. Si on reprend la charrue mal attelée de l'*Ency[clo]pédie*, et qu'on veuille de ces articles, je les re[v]errai corrigés. Je ne cesse d'exhorter à tout quitter, à déclarer qu'on ne veut point ramer aux galères. Je suis convaincu que trois mille souscripteurs vous redemanderont à grands cris, et que la voix publique sera votre protection. Si vous êtes unis, si on tient ferme, vous serez maîtres absolus; sinon on sera esclave des libraires, des censeurs et des sots.

Diderot parle de ses engagemens avec les libraires: c'est à eux à recevoir vos ordres et les siens. Il par[le] d'une trentaine de mille livres. Vous en auriez eu deux cents mille, si vous aviez voulu seulement entreprendre l'ouvrage à Lausanne; et peut-être si on s'entendait, si on avait du courage, si on osait prendre une résolution, on pourrait très-bien finir ici l'*Encyclopédie*, l'imprimer ici aussi bien qu'à Paris, envoyer les tomes à *Briasson*, qui enfin donnerait aux souscripteurs les volumes des planches qu'on peut graver à Paris, sans que la Sorbonne et les jésuites s'en mêlent. Si on était assez peu de son siècle et de son pays pour prendre ce parti, j'y mettrais la moitié de mon bien. J'aurai de quoi vous loger tous, et très-bien. Je voudrais venir à bout de cette affaire, et mourir gaiement.

Berne, Zurich et la Batavie crient que la vénérable compagnie qui *s'est fait rendre compte de votre article*, et qui, *ouï le rapport*, a donné *son é[crit]* est plus que socinienne; mais cela ne fait aucune sensation. Nous jouons la comédie à Lausanne, ...

pardie

pardieu mieux qu'à Paris, et on la joue dans tous les cantons, dans tous les villages. Nous avons 1758 établi l'empire des plaisirs, et les prêtres sont oubliés.

Plût à Dieu que les encyclopédistes pussent s'établir parmi nous ! ils seraient reçus à bras ouverts ; mais ils n'en sauront jamais jusque-là ; ils resteront à Paris, persécutés et mal payés.

Quels sont les cuistres, les faquins, les misérables, les théologiens qui osent dire que j'ai approuvé ce qu'on a vomi contre l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire contre moi ? Que tout me fait aimer mon lac ! et que je sens mon bonheur dans toute son étendue ! A propos, vous avez dit, je ne sais où dans l'*Encyclopédie*, ou du moins fait entendre que les lettres de *Leibnitz*, produites par *Kœnig*, n'étaient pas de *Leibnitz*. *Wolf* les avait vues et reconnues, et il me l'a écrit. Comptez qu'on ne vaut pas mieux à Berlin qu'à Paris, et qu'il n'y a de bon que la liberté. Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève qui se dit libre, et qui va se mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau ? *Vale, et me ama. V.*

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de mars.

1758.

Vous m'apprenez que je suis mort,
Je le crois et j'en suis bien aise;
Dans mon tombeau fort à mon aise,
De vos vivans je plains le sort.
Loin du séjour de la folie,
Des rois sagement séquestré,
J'apprends à jouir de la vie,
Du jour que je fus enterré.

Me voilà revenu à mes Délices. Je ne peux p[...] ôter de la tête des prêtres l'idée que j'ai été vo[...] complice. Je me recommande contre eux à DIEU l[e] *père*, car pour le *fils*, vous savez qu'il a aussi pe[u] de crédit que *sa mère* à Genève. Au reste, on pe[ut] fort bien n'être pas l'intime ami de ces messieu[rs] et vivre tout doucement. Je suis très-fâché que vo[us] ne veniez pas voir vos *sociniens* en allant en Itali[e] très-fâché que vous ayez abandonné l'*Encyclopédi[e]* et encore plus fâché que *Diderot* et consors n[e] l'aient pas abandonnée avec vous. Si vous vo[us] étiez tenus unis, vous donneriez des lois. Tous l[es] *cacouacs* devraient composer une meute; mais i[ls] se séparent, et le loup les mange. J'ai reçu dep[uis] peu, une lettre du *cacouac* roi de Prusse; mais j'[...]

renoncé à lui comme à Paris, et je m'en trouve à merveille. Allez voir le pape, et tâchez de repaſſer par les Délices : j'en ai fait un ſéjour qui mérite le nom qu'elles portent. Je ne crois pas qu'il y ait ſur la terre un être plus libre que moi. Voilà comme vous devriez vivre. Vous avez déjà la plus grande réputation que mortel puiſſe avoir; mais le roi de Pruſſe en a auſſi, et n'en eſt pas plus heureux. Je prie DIEU qu'il n'en ſoit pas ainſi de vous. Mon grand philoſophe, ſoyez à jamais libre et heureux; je vous aime autant que je vous eſtime.

1758.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 7 de juin.

PAR ma foi, mon grand et aimable et indépendant philoſophe, vous devriez apporter votre *Dinamique* à Genève. Qui vous empêche de paſſer par le mont Cénis? Quoi, parce que quelques marmottes du pays, en manteau noir, ont ſigné qu'ils ſont d'accord avec vous dans le fond, et ont un peu biaiſé ſur la forme, vous éviteriez de paſſer par une ville où tous les honnêtes gens vous eſtiment et vous conſidèrent comme ils doivent! qui vous empêche de venir coucher chez M. *Necker* à la ville, et chez moi à la campagne? Pour moi, je penſe que rien ne ferait mieux pour vous et pour les Genevois. Vous feriez voir hardiment que, dans

le siècle où nous sommes, les disputes sur la con-
1758. substantiabilité n'altèrent point l'union des gen
sages, et qu'on commence à devenir plus humai
que théologien; en un mot, pour la rareté du fait
pour l'édification publique et pour mon plaisir
je vous prie de passer hardiment par chez nous. Si
y a des sots, il faut les braver; et d'ailleurs u
sujet, un pensionnaire du roi de France, un aca
démicien doit être respecté dans une ville qui e
sous la protection du roi, et qui ne subsiste que pa
l'argent qu'elle gagne avec la France, argent don
elle fait cent fois plus de cas que de l'*omoïousios*.

Vous avez fait en digne philosophe de dédier l
Dinamique à un disgracié. Ce n'est pas qu'il entend
un mot de votre livre; mais il sera plus flatté d
votre attention qu'il ne l'eût été quand il donnai
des audiences.

Je vous remercie de la bonté que vous avez d
me faire parvenir votre ouvrage. J'en entendrai c
que je pourrai, car j'ai bien renoncé à la physique
depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre l
secret de se laver les mains dans du plomb fondu
sans se faire de mal, secret connu de tous les char-
latans; et celui de chasser les mouches d'une maison
comme font les bouchers de Strasbourg. Si vous
savez ces grandes choses, je vous prie de m'en
faire part.

Allez voir faire un pape, vous ne verrez pas
grand'chose; un bel opéra est plus agréable.

Je suis persuadé que vos voyages ne vous feront
pas oublier l'*Encyclopédie*. Vous l'embellirez au

articles *Rome*, et *Pape*, et *Moines*, et vous leur direz tout doucement leurs vérités. 1758.

J'ai changé *Histoire*; j'en ait fait un article outrecuidant. S'il passe, à la bonne heure; sinon je me passerai bien qu'on l'imprime. Mes nièces et l'oncle suisse vous aiment de tout leur cœur.

LETTRE XLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

À Paris, ce 30 de juillet.

CETTE lettre vous sera rendue, mon cher et très-illustre confrère, par M. l'abbé *Morellet*, qui, quoique théologien et presque docteur, fait le voyage de Lyon à Genève tout exprès pour vous voir, et pour aller de-là s'en vanter à Rome où il compte se rendre pour le conclave, qui probablement ne tardera pas à se tenir. Je suis seulement fâché qu'il n'ait pas à vous demander des lettres de recommandation pour votre ami *Benoît XIV*. Vous serez moins étonné de l'empressement qu'un théologien a de vous voir, sans avoir envie de vous convertir, quand vous saurez que ce théologien est celui de l'*Encyclopédie*, mais non pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant scandalisé. M. l'abbé *Morellet* est une nouvelle et excellente acquisition que nous avons faite; il est le quatrième théologien auquel nous avons eu recours, depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le pre-

1758. mier a été excommunié, le second expatrié, e troisième est mort. Nous ne saurions en élever DIEU veuille que cela ne porte point de préju à notre nouveau collègue ! J'ose vous assurer q vous en serez fort content. Vous le trouverez tolérant, et probablement beaucoup plus aima que votre prêtre de Lausanne; et je crois que ministres de Genève, en le voyant, prendr assez bonne opinion de la sorbonne depuis que l'E cyclpoédie se l'est associée. Je me flatte que, p amitié pour moi, et par l'estime que vous pren bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procur dans le pays où vous êtes, tous les agrémens q dépendront de vous. Adieu, mon cher confrère; vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère q vous voudrez bien présenter notre théologien à m dame *Denis*. Celui-là lui permettrait bien de jo la comédie à Genève; il serait même homme à prendre un rôle.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de septembre.

VOUS vouliez, mon cher philosophe, a voir le saint-père, et vous restez à Paris. Je voulais point aller en Allemagne, et j'en revi Je trouve en arrivant votre *Dinamique*. Je lis le d cours préliminaire, je vous admire toujours, et vous remercie de tout mon cœur.

Comment va l'*Encyclopédie* ? eſt-il vrai que *Jean-Jacques* écrit contre vous, et qu'il renouvelle la querelle de l'article de Genève? On dit bien plus, on dit qu'il pouſſe le ſacrilége juſqu'à s'élever contre la comédie, qui devient le troiſième ſacrement de Genève. On eſt fou du ſpectacle dans le pays de *Calvin*.

1758.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

On a donné trois pièces nouvelles faites à Genève même, en trois mois de temps, et de ces pièces je n'en ai fait qu'une.

Voilà l'autel du Dieu inconnu à qui cette nouvelle Athènes ſacrifie. *Rouſſeau* en eſt le *Diogène*; et du fond de ſon tonneau, il s'aviſe d'aboyer contre nous. Il y a en lui double ingratitude.

Il attaque un art qu'il a exercé lui-même, et il écrit contre vous qui l'avez accablé d'éloges. En vérité, *magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes*.

N'êtes-vous pas à Paris dans la conſternation? Le roi de Pruſſe eſt dans l'embarras, *Marie-Thérèſe* eſt aux expédiens, tout le monde eſt ruiné. *Rouſſeau* n'eſt pas le plus grave fou de ce monde. Ah, quel ſiècle! quel pauvre ſiècle! Répondez à mes queſtions, et aimez un ſolitaire qui regrette peu d'hommes et peu de choſes, mais qui vous regrettera toujours, qui vous admire et qui vous aime.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 19 de février.

1759. J'AI besoin de savoir, mon cher et grand philosophe, si frère *Berthier*, de la société de JESUS, continue encore à farcir ses menstrues de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens qui ne pensent point à lui, tandis que douze de ses confrères sont dans les fers à Lisbonne, accusés et convaincus, dit-on, d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom de la vierge *Marie* et de son fils JESUS, consubstantiel au père.

J'ai besoin de savoir ce que c'est qu'un monstre bavard qui a justifié la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi.

Il me faut aussi le nom de l'avocat sans cause qui a griffonné des lettres hollandaises contre le roi de Prusse, jusqu'au moment du silence imposé par la bataille de Rosbac, et qui depuis s'est acharné contre la raison.

Et quel est le malheureux qui a engagé le parlement de Paris à se faire géomètre, mécanicien, métaphysicien, médecin, théologien, etc. pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie*?

Vous qui savez tant de belles et bonnes choses, ne pourriez-vous point savoir aussi quelque chose des

des odieuſes bêtiſes ſur leſquelles je voudrais être inſtruit ? 1759.

J'avoue que j'aimerais bien mieux ſavoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité eſt perſécutée par les fripons et par les ſots. Vous n'avez pas daigné revoir nos *ſociniens* de Genève ; mais ſi vous allez jamais dans le pays du pape, des châtrés et des proceſſions, paſſez par chez nous. Vous verrez que les prédicans de Genève reſpectent les tours de Ferney, les foſſés de Tourney, et même les jardins des Délices. Dites-moi ſi *Jean-Jacques* eſt devenu tout-à-fait fou; dites-moi ſi *Diderot* ne l'eſt pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France ; et moi, j'avouerai que vous êtes très-ſage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu ! que de bavarderies ſur la population, ſur le commerce, etc. Eh, *Jean f.....*, parlez moins de population, et peuplez.

Que dites-vous du roi de Pruſſe qui m'envoie deux cents vers de Breslau, pendant qu'il aſſemble près de deux cents mille hommes ? que dites-vous d'*Helvétius* et de l'honneur qu'on lui a fait ? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime ?

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 24 de février.

1759. Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises menstruelles du *Garasse* de Trévoux; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère *Berthier* et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. Dieu et M. de *Carvallho* nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi est un abbé de *Caveirac*, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, *Pompignan*, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incredulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui, entre les batailles de Rosbac et de Lissa, s'est mis à faire les *Cacouacs*, est un nommé *Moreau*, pensionné de la cour pour ses *Lettres hollandaises*.

Enfin le polisson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse guère que le peuple ait du pain, pourvu

qu'il ait les ſacremens), eſt un décrotteur d'Orléans, appelé *Chaumeix*, qui eſt venu à Paris, il y a ſix mois, avec des ſabots, et qui, pour gagner ſon pain et boire ſon eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*. 1759.

Je n'entends point parler de *Jean-Jacques*, depuis ſa capucinade contre moi. Pour *Diderot*, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie*; mais le chancelier, à ce qu'on aſſure, n'eſt pas de cet avis; il va ſupprimer le privilége de l'ouvrage, et donnera à *Diderot* la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Pruſſe que par ſon argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma penſion de 1758. Vous voyez qu'il n'eſt en reſte avec perſonne.

Je ne ſais pas ſi on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'*Helvétius*; mais je ſais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être auſſi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philoſophe; ne m'oubliez pas auprès de meſdames vos nièces.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mai, au château de Tourney. Venez nous y voir.

Je reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philoſophe. Je dévorai d'abord votre *Laubruſſellerie*; cela eſt excellent. On n'aurait jamais

brûlé un *Laubruſſel*; on vous incendiera quelque
1759. jour. *Macte animo*. Vous ſerez des nôtres. *Luc* (vous connaiſſez *Luc*) me mande, du 11 d'avril, entre autres choſes : *Je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon ſens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous aviſez-vous de dire, dans vos *Elémens de philoſophie* que les ſciences ſont plus redevables aux Français qu'à aucune nation ? eſt-ce que vous êtes devenu flatteur! eſt-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaiſſance de la lumière, l'inoculation, le ſemoir, les condons ou condoms? Parbleu, vous vous moquez; nous n'avons pas ſeulement inventé une brouette. Vous avez donc fait réimprimer votre article *Genève?* Vous avez très-bien fait; mais vous faites trop d'honneur aux prédicans ſociniens; vous ne les connaiſſez pas, vous dis-je ; ils ſont auſſi malins que les autres. Et les ſociniens de Genève, et les calviniſtes de Lauſanne, et les fakirs et les bonzes ſont tous de la même eſpèce. Je laiſſe faire ceux de Paris; mais pour mes Suiſſes et mes Allobroges, je les range, et je n'ai fait la plaiſanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de *Baal* à la première occaſion. J'ai deux curés dont je ſuis aſſez content. Je ruine l'un, je fais l'aumône à l'autre; il prie DIEU pour moi, et tout va bien.

Vous avez fort mal fait, quand vous êtes venu à Genève, de fréquenter la prêtraille. Quand vous

y reviendrez, ne voyez que vos amis; vous serez
fêté et honoré. 1759.

L'aventure de l'*Encyclopédie* est le comble de l'insolence et de la bêtise. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi! vous répondez sérieusement à ce fou de *Rousseau*, à ce bâtard du chien de *Diogène*! Vous m'enhardissez; je réponds moi à frère *Berthier* et à *tutti quanti*, et vous verrez avec quelle impudence. Mais non, vous ne le verrez point, car on ne laissera pas passer ma besogne. Pour vos quatre volumes philosophiques, ils passeront; car tout brûlable que vous êtes, vous êtes plus sage que moi. Madame *Denis* vous fait mille complimens, vous lit et vous regrette; ainsi fais-je.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 13 de mai.

VOUS ne m'avez pas bien lu, mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que *l'astronomie physique* leur est *aujourd'hui* plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de *Newton*, les

Anglais ne font presque plus rien que de nous
1759 prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *Laubrussellerie* aurait mieux valu, si je l'avais faite auprès de vous; mais telle qu'elle est, je crois qu'elle ne sera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela : *exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus;* car ces gens-là sont autant les ennemis de DIEU que ceux de la raison.

J'eus, il y a quelques jours, la visite d'un fort honnête jésuite à qui je donnai de bons avis. Je *lui* dis que sa société avait eu grand tort de se brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur fanatique *Berthier* : mon jésuite, qui apparemment n'aime pas *Berthier*, et qui n'est pas du *Journal*, applaudissait à mes remontrances. *Cela est bien fâcheux*, me disait-il; *oui très-fâcheux*; *mon R. P.* lui répondis-je, *car vous n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis.* Adieu, mon très-cher et très-illustre maître; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jésuitique, et la canaille jansénienne, et la canaille sorbonique, et la canaille intolérante. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 d'auguste.

CONNAISSEZ-VOUS, mon cher philosophe, un *Siméon la Vallette*, ou *Siméon Vallette*, ou *Siméon Valet*, lequel fait des lignes courbes et de petits vers? Il se renomme de vous; mais j'ai perdu sa lettre. Je ne sais où le prendre : où est-il? et quel homme est-ce? — 1759.

Que dites-vous de *Maupertuis*, mort entre deux capucins? Il était malade depuis long-temps d'une réplétion d'orgueil; mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécille. Je ne vous conseille pas d'aller jamais remplir sa place à Berlin; vous vous en repentiriez. Je suis *Astolphe* qui avertit *Roger* de ne pas se fier à l'enchanteresse *Alcine*; mais *Roger* ne le crut pas.

Votre livre est charmant; il fait mes délices au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là assez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jésuites : ils m'ont abandonné frère *Berthier*; je leur fais de petits plaisirs, et ils me disent la messe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicans génevois n'osent me regarder en face. Je brave

1759. M. *Catbrée* autant que je le méprise, et je plains *Diderot* d'être à Paris.

Toutes les lettres de Vienne disent le marquis de Brandebourg écrasé; quelques lettres de Saxe le disent vainqueur, et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous savez qu'il faut peu croire; soyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philosophie sans amitié.

LETTRE LVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de septembre.

CETTE lettre vous sera rendue, mon cher et illustre confrère, par M. l'abbé de *Saint-Non*, neveu de M. de *Boulongne*, qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne musique, et y connaître les bouffons de toute espèce que ce pays renferme. Il passe par Genève pour aller à Rome; et avant d'aller demander la bénédiction du pape, il souhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami *Benoît XIV* vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de *Saint-Non* tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera en attendant de toute

la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos sociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois au reste que notre voyageur est peu curieux de sociniens comme eux; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il auroit dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philosophe; ne m'oubliez pas auprès de madame *Denis*. 1759.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Je trouve, mon cher philosophe, qu'un conseiller du parlement n'a rien de mieux à faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de *Saint-Non* m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, passez hardiment par Genève, et seulement ne donnez plus sur nous la préférence à des prêtres sociniens. Vous êtes bien bon de songer s'ils existent. S'ils osaient, ils reconnaîtraient JESUS-CHRIST pour DIEU, s'il pouvaient à ce prix assister à mes spectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tourney, tout près des Délices. Les Génevois se battent pour avoir des rôles.

Vous avez daigné accabler ce fou de *Jean-Jacques*

1759. par des raiſons ; et moi je fais comme celui qui, pour toute réponſe à des argumens contre le mouvement, ſe mit à marcher. *Jean-Jacques* démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philoſophes que *Jean-Jacques* écrivent ſur la liberté, et moi je me ſuis fait libre. Si quelqu'un eſt en ſouci de ſavoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit : *Que fais-tu là, maraud?* Je lui réponds : *Je règne*, et j'ajoute que je plains les eſclaves. Votre pauvre *Diderot* s'eſt fait eſclave des libraires, et eſt devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en ſervirais pour tout ce qui ſe paſſe à Paris. Vous êtes né, mon cher philoſophe, dans le temps de madame de *la Raubière* ; vous demanderez ce que c'eſt ; madame de *la Raubière* diſait que c'était un f.... temps.

J'ai entendu parler d'un frère *l'Arrivée*, jéſuite, qui confeſſe, dit-on, *Meſdames*, et qui eſt à la cour en grand crédit. On dit que c'eſt le plus pétulant idiot qui ſoit dans l'égliſe de DIEU. Ne trouvez-vous pas que le nom de *l'Arrivée* eſt celui d'un valet de comédie ? On dit que ce marouſle ſe mêle d'être perſécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les janſéniſtes, les moliniſtes ſe réuniſſent, et tous les philoſophes ſont ou diſperſés ou ennemis les uns des autres. Quels chiens de philoſophes ! ils ne valent pas mieux que nos flottes, nos armées et nos généraux.

Dulce mari magno, etc.

'e finirai ma vie en me moquant d'eux tous ;
s je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous 1759.
oraffe en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron*, en
ien, en *Collins*, en *Hume*, en *Shaftesbury*, en
lleton, *Bolingbroke*, etc., etc.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 15 de décembre.

OTRE *Siméon Vallete*, ou *Valet*, ou *la Vallette* chez moi, mon cher philofophe ; il s'eft fait ine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas moines fans favoir d'où ils viennent et qui ils t. Cet homme ne donne aucuns renfeignemens ; aroît affez bon diable, mais je veux au moins oir qui eft ce diable. Où l'avez-vous connu ? répond de lui ? *Quis*, *quid*, *ubi*, *quibus auxiliis*, , *quomodo*, *quando* ? Nous allons donc avoir la t ; votre penfion berlinoife fera bien affurée. vous plaindrai, fi vous reftez à Paris ; je vous ndrai, fi vous allez en Pruffe ; mais par-tout vous ferez, je vous aimerai de tout mon cœur. ; complimens à frère *Berthier* et à *tutti quanti*.

LETTRE LIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de décembre.

1759. LE nouveau moine ou frère lai que vous ve de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a adressé, il y a plusieurs années, par une nièce mademoiselle *Quinault*, qui est mariée à Bourg et qui me le recommanda. Il me parut comme vous assez bon diable, et d'ailleurs je lui trou quelques connaissances mathématiques. Il présen quelque temps après, à l'académie des scien un traité de gnomonique qu'elle approuva, et q m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce te il a été errant de ville en ville, et m'a écrit temps en temps pour m'engager à le placer, s que j'en aye pu trouver les moyens. Je suis qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois vous en pourrez tirer quelque secours; au plus, je ne vous demande vos bontés pour qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que v mais je la désire encore plus que je n'en doute je la désire par mille raisons. Je suis bien à Paris; mais serai-je mieux ailleurs? c'est ce qu fort incertain. Vous avez choisi, comme Ma la meilleure part, mais vous êtes riche et je pauvre. Je n'attends que la paix pour voyage

tâterai de différens pays, *et quamprimùm tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquiescam.* Peut-être, *quod Deus avertat!* finirai-je comme *Scarmentado.* On continue toujours ici à nous persécuter, et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'allemand qu'on fait à *Diderot* et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie :* j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la sorbonne. Adieu, mon cher philosophe, quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de *Virgile :* 1759.

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis ;
Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies ; nullum maris æquor arandum.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 14 d'avril.

QUAND on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux ; car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le sont pas. 1760.

1759. *Quand* on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bienheureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront DIEU et l'auteur.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève (*). Ne sauriez-vous point par hasard qui m'a fait ce présent-là? Ce ne saurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous soyez mort; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour successeur; votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère *Berthier* ou par M. de *Pompignan*.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites et notre saint-père le pape y sont bien traités. Aieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

(*) Les *Quand*, volume de *Facéties*.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la comédie française une pièce intitulée : *Les philosophes modernes. Préville* doit y marcher à quatre pattes pour représenter *Rousseau.* Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable. 1760.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'avril.

Mon cher et digne philosophe, j'avoue que je ne suis pas mort, mais je ne peux pas dire que je sois en vie ; *Berthier* se porte bien, et je suis malade ; *Abraham Chaumeix* digère et je ne digère point : aussi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit ; il vous dit qu'il est sensiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philosophes, tandis que les philosophes divisés se laissent tranquillement égorger les uns après les autres. C'est grand dommage que *Jean-Jacques* se soit mis tout nu dans le tonneau de *Diogène ;* c'est le sûr moyen d'être mangé des mouches. Est-il possible qu'on laisse jouer cette farce impudente dont on nous menace ? C'est ainsi qu'on s'y prit pour perdre *Socrate.* Je ne crois pas que la comédie des nuées approche des opéra comiques de la foire. Je crois *Favart* et *Vadé* fort supérieurs au

Gilles d'Athènes, quoi qu'en dise madame *Dacier*;
1760. mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des sages. La persécution éclate de tous côtés dans Paris; les jansénistes et les jésuites se joignent pour égorger la raison, et se battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je suis aussi en colère contre les philosophes qui se laissent faire, que contre les marauds qui les oppriment. Puisque je suis en train de me fâcher, je passe à *Luc*; il fait le plongeon, il désavoue ses œuvres, il les fait imprimer tronquées; cela est bien plat, quand on a cent mille hommes; mais cet homme-là sera toujours incompréhensible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outre-cuidans, les plus terribles, de vers et de prose; des choses à faire coffrer le receveur, si le receveur était à Paris; et il ne m'envoie point l'épître qu'il vous a adressée, qui est, dit-on, son meilleur ouvrage. Il ne sait pas trop ce qu'il veut, et sait encore moins ce qu'il deviendra; il serait bien à souhaiter qu'il se mît à devenir sage; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philosophie que le pertubateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui savez écrire, et qui osez écrire. Il est très-faux que l'abbé de *Prades* l'ait trahi : il écrivait seulement au ministre de France pour avoir la permission de faire un voyage en France; et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet

effet tramé une trahison contre son bienfaiteur, soyez très-persuadé qu'on ne se serait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg. Vous savez que *Darget* a mieux aimé un petit emploi subalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de secrétaire. *Algarotti* a préféré sa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous savez que *Chazot* a pris le même parti; vous savez que *Maupertuis*, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau de vie, et en est mort; vous savez bien d'autres choses; vous savez sur-tout que vous n'avez une pension de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions sur tout cela. Je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié. Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en est la persécution contre les seuls hommes qui puissent éclairer le genre-humain. N'imitez pas le paresseux *Diderot*; consacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet Diderot mori pro populo.* — 1760.

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il? sera-t-il défiguré et avili par de lâches complaisances pour des fanatiques, ou bien sera-t-on assez hardi pour dire des vérités dangereuses? est-il vrai que de cet ouvrage immense, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à *Diderot*, tandis que ceux qui fournissent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour? voyez-vous *Helvétius*? connaissez-vous *Saurin*? qui est l'auteur de la farce contre les philosophes?

1760. qui sont les faquins de grands seigneurs et les vieilles catins dévotes de la cour qui la protégent? Ecrivez-moi par la poste, et mettez hardiment: *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Ferney, par Genève;* car c'est à Ferney que je vais demeurer dans quelques semaines. Nous avons Tourney pour jouer la comédie, et les Délices sont la troisième corde à notre arc. Il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du ministre des affaires étrangères, qui méprise autant que nous le fanatisme moliniste, le fanatisme jansséniste, et le fanatisme parlementaire. Je m'unis à vous en *Socrate*, en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron*, et en tous les autres apôtres; et j'embrasse vos frères, s'il y en a, et si vous vivez avec eux.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mai.

MON cher et grand philosophe, je satisfais autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai

point) qu'elle n'est pas mal écrite, sur-tout dans le premier acte; que du reste il n'y a ni conduite 1760. ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont *Helvétius*, *Diderot*, *Rousseau*, *Duclos*, madame *Geoffrin* et mademoiselle *Clairon*, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cents cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient, furent révoltés au point qu'à la seconde représentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principes et sans mœurs; et c'est M. *Palissot*, m...... de sa femme, banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames.....; ainsi la pièce a pour elle des *catins* en fonctions et des *catins* honoraires; en hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître *Aliboron* dit *Fréron*, de l'académie d'Angers; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs puissans. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, *Séguier* et *Joli de Fleuri*, auteurs

——— de ce beau réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M.
1760. *Séguier* a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je sais sur ce sujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger ; vous en parlez bien à votre aise ; et que voulez-vous qu'ils fassent ? écriront-ils contre *Palissot* ? en vaut-il la peine ? contre des femmes, contre des gens puissans et inconnus qui protégent la pièce et qui le nient ? C'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne ; c'est à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile ; c'est de retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine.* C'est une satire violente des prêtres. Je ne sais ce qu'il deviendra, et moi aussi ; mais si la phi-

losophie n'a pas en lui un protecteur, ce sera grand dommage. 1757.

Je ne connais que légérement *Helvétius*; mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de *Saurin*, je le vois plus souvent; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaud : sa pièce de Spartacus a, ce me semble, de beaux endroits.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord *Shaftesbury* appellerait bien aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle est malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 26 de mai.

1760. MON cher et grand philosophe, j'ai suivi vo conseils ; j'ai retiré ma pièce ; je n'ai pas voulu qu les comédiens jouassent quelque chose de mo immédiatement après avoir déshonoré la natio Comme je ne donnais mon très-faible drame (* ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandon tout aux comédiens, je ne perds rien à mo sacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philosophe j'en ignore jusqu'au titre. Il pleut des monosyllabe On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Ou* les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si*. Il e très-bon de rire aux dépens des faquins qui fo les importans, et des absurdes feseurs de réqui toires ; je crois que chacun aura son tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête d laquelle on vous appelle par votre nom. (†)

Pourriez-vous me rendre un petit service ? J fait jadis des Elémens de *Newton* : ils se trouve dans l'édition des *Cramer* ; je les ai fait examin avec soin. On trouve que je ne me suis pas mépri pourrai-je les faire approuver par l'académie d sciences ? comment faut-il s'y prendre ?

(*) La tragédie de Tancrède.

(†) L'écossaise.

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes; tâcherai de les peindre; cela m'amuse quand je 1760.
gère mal. Vous devriez venir nous voir; les *Cramer* primeraient tout ce que vous voudriez; et à gard des plats sociniens honteux, vous les receiez dans votre antichambre, comme de raison. Je vous embrasse de tout mon cœur: ainsi fait adame *Denis*.

J'apprends que demoiselle *Clairon* est malade: la concourt à la soustraction de ma pauvreté traque; mais je ne veux pas que cela m'en ôte honneur.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

MON cher philosophe et mon maître, les *Si*, Pourquoi, sont bien vigoureux; les remarques sur *Prière du déiste* fines et justes; cela restera: on urrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce 'ils sont plaisans, et qu'il faut rire. On a oublié cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces périences, et les expériences subsisteront.

La Vision est bien; mais c'est un grand malheur une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette isanterie, madame la princesse de *R***. J'en suis esespéré; ce trait a révolté. Il n'est pas permis nsulter à une mourante, et le duc de *Choiseul* doit

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 26 de mai.

1760. MON cher et grand philosophe, j'ai suivi vos conseils ; j'ai retiré ma pièce ; je n'ai pas voulu que les comédiens jouassent quelque chose de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très-faible drame (*) ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon sacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philosophes ; j'en ignore jusqu'au titre. Il pleut des monosyllabes. On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Oui*, les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si*. Il est très-bon de rire aux dépens des faquins qui font les importans, et des absurdes feseurs de réquisitoires ; je crois que chacun aura son tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom. (†)

Pourriez-vous me rendre un petit service ? J'ai fait jadis des Elémens de *Newton* : ils se trouvent dans l'édition des *Cramer* ; je les ai fait examiner avec soin. On trouve que je ne me suis pas mépris, pourrai-je les faire approuver par l'académie des sciences ? comment faut-il s'y prendre ?

(*) La tragédie de Tancrède.

(†) L'écossaise.

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes ; —— je tâcherai de les peindre ; cela m'amuse quand je 1760. digère mal. Vous devriez venir nous voir ; les *Cramer* imprimeraient tout ce que vous voudriez ; et à l'égard des plats sociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raison.

Je vous embrasse de tout mon cœur : ainsi fait madame *Denis*.

J'apprends que demoiselle *Clairon* est malade : cela concourt à la soustraction de ma pauvreté tragique ; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

Mon cher philosophe et mon maître, les *Si*, les *Pourquoi*, sont bien vigoureux ; les remarques sur la *Prière du déiste* fines et justes ; cela restera : on pourrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce qu'ils sont plaisans, et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences subsisteront.

La Vision est bien ; mais c'est un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette plaisanterie, madame la princesse de *R* * *. J'en suis désespéré ; ce trait a révolté. Il n'est pas permis d'insulter à une mourante, et le duc de *Choiseul* doit

1760. être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuse ; j'en crains les suites pour la bonne cause. On a mis en prison *Robin-mouton* du palais royal (*) ; cela peut aller loin : cette seule pierre d'achoppement peut renverser tout l'édifice des fidelles.

Palissot m'a écrit, en m'envoyant sa pièce. J'ai prié M. d'*Argental* de vouloir bien lui faire passer ma réponse, et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponse que je regarde les encyclopédistes comme mes maîtres, etc. Sa lettre porte qu'il n'a fait sa comédie que pour venger mesdame de *R*..... et de *la M*.... d'un libelle insolent de *Diderot* contre elles, libelle avoué par *Diderot*. Je lui dis que je n'en crois rien ; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie ; et voilà que dans *la Vision* on insulte madame la princesse de *R*..... : cela est désespérant. Je ne peux plus rire ; je suis réellement très-affligé. Dès que la préface ou post-face de la comédie des Philosophes parut, je fus indigné. J'écrivis à *Thiriot* ; je le priai de vous parler, et de chercher le malheureux libelle de la *Vie heureuse*, du malheureux *la Métrie*, qu'on veut imputer à des philosophes. La cour ne sait pas d'où sont tirés ces passages scandaleux, et les attribuera aux frères, et dira : *Palissot est le vengeur des mœurs*, et on coffrera les frères, et on aura les philosophes en horreur.

O frères, soyez donc unis ! *fratrum quoque gratia rara est*.

(*) Le libraire *Robin*.

Mandez-moi,

Mandez-moi, je vous en ſupplie, où l'on en eſt.
On fera, ſans doute, un recueil des pièces du 1760.
procès. Serait-il mal à propos de mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la ſcience, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adverſaires? Mais, ô frères! ſoyez unis.

Quand je vous écrivis, en beau ſtyle académique, je m'en...., et que vous me répondites en beau ſtyle académique que vous vous en..., c'eſt que je riais comme un fou d'un ouvrage de quatre cents vers (*), fait il y a quelque temps, où *Fréron*, et *Pompignan*, et *Chaumeix* jouent un beau rôle. On dit que ce poëme eſt imprimé. Il eſt, je crois, de feu *Vadé*, dédié à maître *Abraham*; et maître *Joli* eſt prié de le faire brûler. La *Paliſſoterie* eſt venue ſur ces entrefaites; et j'ai dit : ah! *Vadé*, pourquoi êtes-vous mort avant la *Paliſſoterie*?

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi* contre moi, et je diſais: je m'en.... en ſtyle académique.

Et dites au diacre *Thiriot* qu'il perſévère dans ſon zèle, et qu'il m'envoye toutes les pièces des fidelles, et toutes celles des fanatiques, et des hypocrites ennemis de la raiſon. Et ſoyez unis en *Epicure*, en *Confucius*, en *Socrate* et en *Epictète*, et venez aux Délices qui ſont devenues l'endroit

(*) Le pauvre Diable.

de la terre qui reſſemble le plus à Eden, et où
1760. l'on ſe. . . . . de maître *Joli* et de maître *Chaumeix*. Cependant mon ancien diſciple-roi eſt un peu follet, et je lui ai écrit, et il n'en eſt pas diſconvenu. DIEU vous comble toujours de ſes grâces! et vivez indépendant, et aimez-moi.

LETTRE LXV,

DE M. D'ALEMBERT.

À Paris, ce 16 de juin.

MON cher et illuſtre maître, 1°. ce n'eſt pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère. Vous ignorez ſans doute avec quelle fureur et quel ſcandale madame de *R*.... a cabalé pour faire jouer la pièce de *Paliſſot*; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie, que les comédiens voulaient repréſenter avant *les Philoſophes*, eſpérant par là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils ſont couverts; vous ignorez qu'elle s'eſt fait porter à la premiere repréſentation, toute *mourante* qu'elle eſt, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de ſortir avant la fin du premier acte. Quand on eſt atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me ſemble, aucune pitié, eût-on.... avec DIEU le père et ſon fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été

ménagée dans *la Vision* : on dit, il eſt vrai, qu'elle eſt bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort; et ſi c'eſt-là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ſes billets d'enterrement; car puiſqu'il n'eſt pas permis de dire qu'elle ſe meurt, il le ſera encore moins de dire qu'elle eſt morte.

1760.

3°. Il eſt très vrai qu'on a arrêté *Robin-mouton* du palais royal:

> Ils m'ont pris ce pauvre Robin,
> Robin-mouton qui par la ville
> *Vendait tout* pour un peu de pain, etc.

Mais ſoyez sûr que madame de *R....* n'en eſt pas la cauſe. Ceux qui perſécutent les philoſophes ne ſe ſoucient guère ni de DIEU ni d'elle; mais ils ſont au déſeſpoir d'être démaſqués; *hinc iræ, hinc lacrymæ.* Ils croyaient qu'on ſeroit la dupe de leurs *cachoteries*, et ils ſe voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage; mais ſouvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma derniere lettre, que vos *amis* l'étaient encore plus de *Paliſſot*, et reliſez la *Viſion* dans cette idée, vous verrez clair.

4°. Il eſt très vrai que la perſécution eſt plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la baſtille un abbé *Morellet*, *Morlet* ou *Mords-les*, qu'on accuſe ou qu'on ſoupçonne d'avoir fait cette *Viſion*, item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi*, item les notes ſur la *Prière du déiſte.* Je ne ſais ce qui en eſt; mais je ſais ſeulement que c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, ci-devant théo-

1760. logien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas : au reste, il est traité à la bastille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne sera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les *Palissots* mâles et femelles, contre les *Palissots* de Nancy et ceux de Versailles.

5°. *Palissot* se vante d'avoir reçu de vous une lettre pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'*Argental* sera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de *R*..... et de *la M*..... C'est un mensonge impudent; car depuis deux ans il est brouillé avec madame de *la M*....., et il en tient les propos les plus insolens et les plus infames. Elle ne l'ignore pas, non plus que M. d'*Ayen*, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que *Diderot* ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand *Diderot* aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de *R*....., attaquer *Helvétius* et tous les encylopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal ?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme

dont vous me parlez. Je ſuis certain que *feu Vadé* a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adreſſer à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais s'il n'y a rien ſur la pièce des *philoſophes*, on ne ſera pas content de *feu Vadé*. 1760.

9°. C'eſt très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reſte à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des poliſſons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cauſe, ſauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs qui au fond regardent leurs protégés comme des poliſſons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de *Pompignan*? Il faut qu'il ſoit bien mécontent de l'académie, car il ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit ſur *ſa naiſſance*, on vient, dit-on, de faire imprimer ſa généalogie qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui juſqu'à ſon pere.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti eſt toujours de finir par la phraſe académique, *je m'en....*; c'eſt auſſi ce que je fais de tout mon cœur. Les ſottiſes des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philoſophe; j'attends votre catéchiſme newtonien, et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de juin.

1760. Ma cousine *Vadé* me mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral depuis trois mois, et que notre cousin *Vadé* étant mort au commencement de 1758, il ne pouvoit parler de ce qui se passe en 1760; mais il en parlera par voie de *prosopopée*.

Je n'ai point vu le mémoire de *Pompignan*. *Thiriot* m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons *Palissot* dit que je l'approuve. Qu'on aille chez M. d'*Argental*, il montrera ma lettre à lui adressée, en réponse de la comédie d'*Aristophane*, reliée en marroquin du Levant. Je ne puis publier cette lettre sans la permission de M. d'*Argental*: elle est naïve. Je pleure sur l'abbé *Morellet* et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philosophe! il faut.... festoyer les dames et les respecter.

N'aurons-nous point l'histoire de la persécution contre les philosophes, un résumé des âneries de maître *Joly*, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le tout avec les preuves? Ce serait-là le coup de foudre, *interim ridendum*. Oui, sans doute, le seigneur, le ministre dont il est question, a protégé *Palissot* et *Fréron*, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'est

pas homme à persécuter personne, et il pense comme il faut, quoique *pædicaverit cum Fretonio* *in collegio Clari-montis*, et quoique *Palissot* soit le fils de son homme d'affaires; mais l'insulte faite à son amie mourante est le tombeau ouvert pour les frères. Ah, pauvres frères! les premiers fidelles se conduisaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point; DIEU nous aidera, si nous sommes unis et gais. *Hérault* disait un jour à un des frères: *Vous ne détruirez pas la religion chrétienne.* — *C'est ce que nous verrons*, dit l'autre.

1760.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de juin.

Je voudrais que *Thiriot* m'envoyât les nouveautés, et sur-tout le mémoire de M. *le Franc de Pompignan*, natif de Montauban; et *Thiriot* m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de *R*..... dans *la Vision*, parce que c'est un coup terrible à la bonne cause, parce que tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parce que le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit *morte morieris*; parce que c'est avancer sa mort; parce qu'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences; parce qu'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe; parce que cette

cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt, est
1760. ce qui a ulcéré M. le duc de *Choiseul*; parce que je le sais, et je le sais, parce qu'il me l'a écrit; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin *Vadé* eût pu parler de la querelle présente; mais, comme il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une vision.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*inf*.... confondue.

Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une seconde réponse que je viens de faire à une seconde lettre de *Palissot*, réponse qui passe par M. d'*Argental*, réponse dans laquelle je lui prouve qu'il a déféré et calomnié le chevalier de *Jaucourt*, ce qu'il me niait; qu'il a confondu *La Métrie* avec les philosophes, qu'il a falsifié les passages de l'*Encyclopédie*, etc. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* fesait à la France; puis vient un *Abraham Chaumeix* qui fournit des mémoires absurdes à maître *Joly de Fleuri*, frère de l'intendant de ma province. *Joly* croit *Chaumeix*, le parlement croit *Joly*: on persécute, et c'est dans ces circonstances que vous venez percer, vous *Palissot*, des gens qu'on a garottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lisent volontiers une feuille, et

quine confronteront point ſept volumes in-folio, etc. Vous faites donc un très-grand mal. Qu'y a-t-il à faire ? votre pièce a réuſſi ; il faut ajouter à ce ſuccès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre : je la crois hardie et ſage ; nous verrons ſi M. d'*Argental* la trouvera telle.

1760.

Je voudrais ſavoir quel eſt l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il eſt admirable ; je le crois ; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et *Diderot* parfois ; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que *Rouſſeau* ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'eſt. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchiſſans.

Je voudrais que vous écraſaſſiez l'*inf*....; c'eſt-là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle eſt en Angleterre, et vous en viendrez à bout, ſi vous voulez : c'eſt le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre au genre-humain. Vous penſez bien que je ne parle que de la ſuperſtition ; car pour la religion, je l'aime et la reſpecte comme vous.

Adieu, mon grand-homme ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

1760. MON cher philosophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que *Diderot* entre à l'académie, vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de *Choiseul* vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas; il se fera un mérite de vous servir, vous et les penseurs. Quoi! vous imaginez qu'il vous en veut, parce qu'il a donné du pain à *Palissot*, fils de son homme d'affaires, et qu'il a souffert, dans son antichambre, son ancien préfet *Fréron*. Il a laissé jouer la *Palissoterie* pour rire, pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, si cette malade était morte le jour de la représentation, jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la bastille: d'ailleurs il abandonne *Palissot* aux coups de bâton, si quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très-grande apparence qu'il protégera *Diderot*. Il ne sera pas difficile d'avoir pour nous madame de *Pompadour*; l'évêque d'Orléans ne parlera pas contre lui, comme eût fait le mage *Yebor* qui signait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*, au lieu de signer *l'anc.*; il croyait mettre l'abréviation d'ancien, et il signait son nom tout au long.

En un mot, il faut mettre *Diderot* à l'académie; c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la pièce contre les philosophes. L'académie est indignée contre *le Franc de Pompignan*; elle lui donnera, avec plaisir, ce soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorsque *Diderot* sera nommé, et je l'allumerai avec le réquisitoire de *Joly de Fleuri*, et le déclamatoire de *le Franc de Pompignan*. Ah, qu'il feroit doux de recevoir à la fois *Diderot* et *Helvétius*! mais notre siècle n'est pas digne d'un si grand coup. Bonsoir, ame ferme que j'aime. 1760.

J'ai depuis six mois une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes sur *Gauchat*, *Moreau*, *Chaumeix*, *Hayer*, *Trublet*, et leurs complices?

LETTRE LXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 18 de juillet.

Vous me paraissez persuadé, mon cher et grand philosophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines personnes; je suis persuadé, moi, que vous vous trompez sur ces mêmes gens; il ne reste plus qu'à savoir qui de nous deux a raison; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choses de près, contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez rendre un grand

1760. service à la philosophie, en intercédant auprès de M. de *Choiseul* pour le pauvre abbé *Morellet*. Il y a quinze jours que madame de *R*..... est morte, et il y a six semaines qu'il est à la bastille : il me semble qu'il est assez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir *Diderot* à l'académie. Je sens tout le bien qui en résulterait pour la cause commune; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez l'imaginer. Les personnes dont vous me parlez le serviraient peut-être, mais très-mollement, et les dévots crieraient, et l'emporteraient. Mon cher philosophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer sur les ruines de Jérusalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les soirs, en se couchant, par la phrase académique : c'est-là le plus sage parti.

Pour moi, j'attends la paix avec impatience; non pour me mettre au service de qui que ce soit (n'ayez pas peur que je fasse cette sottise), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embrasse.

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juillet.

Je vous demande pardon, mon très-cher philosophe; tout grand-homme que vous êtes, c'est vous qui vous trompez, c'est vous qui êtes

éloigné, et c'est moi qui suis réellement sur les lieux. Il y a plus d'un an que la personne dont vous me parlez daigne m'écrire assez souvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite et par quelques petits services que le hasard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je suis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette personne pense très-noblement, la manière dont elle en a usé envers *Marmontel* en est une preuve évidente. C'est peut-être avoir agi en trop grand seigneur que d'avoir protégé *Palissot* et sa pièce, sans considérer qu'en cela il fesait tort à des personnes très-estimables. C'est un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui se mordent dans la rue. 1760.

Il avait donné à *Palissot* de quoi avoir du pain, parce que *Palissot* est le fils de son homme d'affaires; mais ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous supplie pourtant de tenir secrets) : *On peut donner des coups de bâton à Palissot, je le trouverai fort bon.*

Il doit donc vous être moralement démontré (supposé qu'il y ait des démonstrations morales) que ce ministre, véritablement grand seigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'*Argenson.*

Je vous l'ai déjà dit; je vous le répète, six lignes très imprudentes de *la Vision* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à *Marmontel*, d'avoir insulté



1760. M. le duc d'*Aumont*. L'outrage fait à madame la princesse de *R*..... a augmenté son indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes sans frein, qui ne respectent aucune bienséance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la duchesse de *Luxembourg* demande la grâce de l'abbé *Morellet*, lorsque la cendre de sa fille est encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la classe* du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la classe* de Besançon. Cependant, il faut tout tenter; et si *Jean-Jacques* n'a pu disposer madame de *Luxembourg* à parler fortement, j'écrirai fortement, moi chétif; les petits réussissent quelquefois en donnant de bonnes raisons; je saurai du moins précisément ce qu'on peut espérer sur l'abbé *Morellet*; c'est un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le servir.

L'admission de M. *Diderot* à l'académie ne me paraît point du tout impossible; mais si elle est impossible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuse qu'elle peut être, comme un coup essentiel. Je voudrais qu'au temps de l'élection il fît ses visites, non pas comme demandant la place précisément, mais comme espérant la première vacante, quand ses principes et sa conduite seront mieux connus. Je voudrais que dans ces visites il désarmât les dévots et ameutât les sages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce serait

un triomphe préliminaire. Il y a plus; il se peut que madame de *Pompadour* le soutienne, qu'elle s'en fasse un mérite et un honneur, qu'elle désabuse le roi sur son compte, et qu'elle se plaise à confondre une cabale qu'elle méprise. 1760.

Je suis encore assez impudent pour en écrire à madame de *Pompadour*, si vous le jugez à propos; et elle est femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'est donc à vous, mon cher philosophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philosophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens ensemble, prenez la chose à cœur; si vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en assez pour faire voir qu'un philosophe n'est point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des sciences.

Le cousin *Vadé*, le sieur *Aletof*, le père de la doctrine chrétienne, n'ont rien à se reprocher; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raison ridicules; c'est à vous à rendre la raison respectable. Tâchez, je vous en conjure, d'être de mon avis sur la démarche que je vous propose; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien.

Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront, ne réussissent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réussi? Il me semble que le succès de cette

1760. affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande sur-tout la charité aux frères, et l'union la plus grande; je vous estime comme le plus bel esprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMRERT.

Paris, ce 3 d'auguste.

IL y a apparence, mon cher et grand philosophe, que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question, se trompera long-temps; car nous ne paraissons disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit; je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé *Morellet* est enfin sorti de la bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. *Duclos* (avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il est nécessaire pour la bonne cause) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au sujet de l'admission de *Diderot* à l'académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes, et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en désespère.

Je

Je crois bien que madame de *Pompadour*, et même M. de *Choiseul*, seront favorables; mais je doute 1760.
que, tout puissans qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit point réussir.

A quoi vous servirait ce zèle impétueux?
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reste, l'élection ne se sera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai *Diderot*, je reparlerai à *Duclos*, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

L'Ecossaise a un succès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la premiere. On dit que *Fréron* avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue; et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, *si un décrotteur m'avait insulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me presserais pas de mettre la tête à la fenêtre.*

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard; *c'est apparemment*, lui dis-je, que *Fréron étoit monté à l'hôtel de ville.*



1760. Un conseiller de *la classe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, disait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans *Fréron*; on lui répondit qu'il allait voir quelque chose de meilleur, l'extrait de *Fréron* dans la pièce.

Ce n'est ni *Bourgelat* ni personne de ma connaissance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Prusse; c'est apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reste, les endroits outrecuidans ne se trouvent pas dans l'imprimé, et j'en suis fort aise.

Savez-vous que votre ami *Palissot* a eu une prise très-vive dans les foyers avec M. *Séguier*, qui avait pourtant fort protégé *les Philosophes*? Il trouvait (lui *Palissot*) que l'Ecossaise était une chose atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne sont point contens de votre troisième lettre. Il ne faut point plaisanter avec de pareilles gens, sur-tout lorsqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme *Palissot* a fait dans ses dernières réponses. Adieu, mon cher philosophe.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 d'auguste.

Vous êtes assurément, mon divin *Protagoras*, un des plus salés philosophes que je connaisse; vous deviez bien honorer de quelques pincées de votre sel cette troupe de polissons hypocrites, qui veut tantôt être sérieuse et tantôt plaisante, et qui n'est jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de son côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils sont pour nous. 1760.

Sans doute, il faut se réunir avec *Duclos*, et même avec *Mairan*, quoiqu'il se soit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection; il faut qu'on puisse couvrir tous les philosophes d'un manteau; marchez, je vous en conjure, en bataillon ferré. Je suis enivré de l'idée de mettre *Diderot* à l'académie; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à son *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce *Dictionnaire* sans *Diderot*; cela pourra exciter une petite guerre civile; et à votre avis, la guerre civile n'est-elle pas fort amusante? Après avoir fait entrer *Diderot*, je prétends qu'on fasse entrer l'abbé *Mords-les*. Il ne se passait pas de jour de poste que je n'écrivisse pour cet abbé, que je

1760. n'ai pas l'honneur de connaître; mais j'aime passionnément mes frères en *Belzébuth.* Je crois, entre nous, que M. d'*Argental* a fait terminer le temps de sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus servi que *Jean-Jacques* à délivrer notre frère.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* que *Charles Palissot* a fait imprimer. Je ne sais pas si un bon chrétien comme lui, qui se respecte et qui observe toutes les bienséances, est en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le texte en plusieurs endroits; mais il en reste encore assez pour que le public ait quelques reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son procès lui-même : le pis de la chose, c'est qu'il croit sa pièce bonne, parce qu'elle n'est pas absolument mal écrite; il ne sait pas encore qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une lettre au vieux *Stentor-Astruc*, qu'on dit qui fait crever de rire; j'espère que le fidelle *Thiriot* me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philosophe; quoique j'aye dit à *Palissot* que vous m'écrivez quelquefois des lettres de lacédémonien, je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel; je veux finir ma vie par le supplice que demandait *Arlequin;* il voulait mourir de rire. Engagez l'ami *Thiriot* ou le prêtre de *Baal*, *Mords-les*, à me donner les éclaircissemens suivans que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur *Gauchat* et *Chau-*

meix, quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy *Pompignan*, en recommandant à l'ami *Thiriot* de m'envoyer la *Réconciliation de la piété et de l'esprit*, le nom de la m..... nommée par l'archevêque pour directrice de l'hôpital, le nom du magistrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulsionnaires, le nom du révérend père jesuite du collége de Louis-le-grand, qui passe pour aimer le plus tendrement la jeunesse. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade*; cela m'amuse plus que *Pierre le grand*. J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le Conte du tonneau* a fait plus de mal à l'Eglise romaine que *Henri VIII*. 1760.

Je viens de lire le passage d'un jacobin; le voci: » Le prêtre qui célèbre fait beaucoup plus que DIEU » n'a fait; car celui-ci travailla pendant sept jours » à faire des ouvrages de boue; l'autre engendre » DIEU même, la cause des causes, etc.» Ce pas» sage est de frère *Alain de la Roche*, *in Tractatu de dignitate sacerdotum*. L'abbé *Mords-les* devrait bien déférer ce jacobin à nosseigneurs de *la classe* du parlement.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de septembre.

Il y a un siècle, mon cher et grand philosophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ou-

vrage de géométrie, que je viens de mettre sous
1760. presse, en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'académie des voix pour *Diderot*, mais 1°. de lui en trouver assez pour qu'il soit élu; 2°. de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'exclurraient à jamais; 3°. d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles; chacun de nos candidats y a déjà ses protecteurs. Je sais que cela ferait une guerre civile; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a, et dès qu'il sera sédentaire à Paris, il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que, dans vos lettres à *Palissot*, vous appelez *la Vision* une ..... pièce ou autant vaut : c'est pourtant cette ...... pièce qui a mis les rieurs de nôtre côté.

J'ai donné à *Thiriot* le peu d'anecdotes que je savais sur les différens personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que *Chaumeix* a, dit-on, gagné la ...... à l'opéra comique; que l'abbé *Trublet* prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessional, lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'Ecossaise a été bravement et avec affluence

jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le beau jour de Saint-Louis, à l'académie française, un morceau contre les mauvais poëtes et en votre honneur. Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est *d'être français et vivant.* C'est par-là que je finissais, et le public a battu des mains, beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai aussi étrillé les *Wasp* en passant. En un mot, cela a fort bien réussi. Adieu, mon cher et grand philosophe.

1760.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de septembre.

Mon cher et illustre maître, je viens de remettre à l'ami *Thiriot* une copie de ma petite drôlerie que vous me paraissez avoir envie de lire. Je souhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je désire encore plus vos conseils. Personne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troisième fois, à Tancrède. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à se taire. Laissez dire les *Aliborons*, et soyez sûr que cette pièce restera au théâtre. Mademoiselle *Clairon* y est incomparable, et au-dessus de tout ce qu'elle

1760. a jamais été. En vérité, elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance. Vous avez célébré *Gaussin* qui ne la vaut pas ; vous lui devez au moins une épître sur la déclamation, sur l'art du théâtre, sur ce que vous voudrez, en un mot : mais vous lui devez une statue pour la postérité. Vous saurez de plus qu'elle est philosophe ; qu'elle a été la seule, parmi ses camarades, qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de *Palissot ;* qu'elle a pris grande part au succès de l'Ecossaise, quoiqu'elle n'y jouât pas ; qu'enfin elle est digne, à tous égards, d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talens que par sa manière de penser.

L'abbé d'*Olivet*, qui ne lit qu'*Aristophane* et *Sophocle*, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que, depuis défunt *Roscius* pour lequel *Cicéron* plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille ; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé *Trublet*, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant qu'elle finirait par me mettre à mal, et que

> *Si non pertæsum* cunnī penis*que fuisset*,
> *Huic uni forsan potui succumbere culpæ.*

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de *Maudave*. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens ; c'est celle de M. *Turgot*, maître des requêtes, plein de philosophie ;

losophie, de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car, *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe. 1760.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'octobre.

J'AI eu, mon très-cher maître, votre discours et M. de *Maudave*, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les sots. Je vous sais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poésie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie, de ne pas croire que j'aye fait Tancrède comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes, vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle *Clairon* a couvert les sottises dont ces messieurs ont enrichi ma pièce, pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici; et, si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de nos acteurs. Grâce au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de *Jean-Jacques*. Il faut que je vous conte, pour votre

édification, que j'ai fait un ſingulier proſélyte. Un
1758. ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ſes terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit ſans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'inſtruire ſa famille et ſes amis. La vigne du Seigneur n'eſt pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire, et moi auſſi; mais

En riant quelquefois on raſe
D'aſſez près ces extravagans
A manteaux noirs, à manteaux blancs;
Tant les ennemis d'Athanaſe,
Honteux ariens de ce temps,
Que les amis de l'hypoſtaſe
Et ces ſots qui prennent pour baſe
De leurs ennuyeux argumens
De Baïus quelque paraphaſe.
Sur mon bidet, nommé Pégaſe,
J'éclabouſſe un peu ces pédans;
Mais il faut que je les écraſe
En riant.

Laiſſons-là ce rondeau; ce n'eſt pas la peine de le finir; le temps eſt trop cher. M. le chevalier de *Maudave* m'a donné des commentaires ſur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre; c'eſt le *Phallum*. Il m'a l'air d'en porter ſur lui une belle copie.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetaſſer cette

partie du dictionnaire (*). *Signa T ſuprà caput dolentium.* Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler ; il nous faut jouer la comédie deux fois par ſemaine. Nous avons eu, dans notre trou, quarante-neuf perſonnes à ſouper, qui parlaient toutes à la fois comme dans l'Ecoſſaiſe ; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos, vous frondez la perruque de *Boileau* ; vous avez la tête bien près du bonnet. S'il avait fait une épître à ſa perruque, bon ; mais il en parle en un demi-vers, pour exprimer en paſſant une choſe difficile à dire dans une épître morale et utile. 1760.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître à *Clairon*, et je vous promets de n'y point parler de ma perruque. Il n'y a point de *metum Judæorum.* Nous avons ici deux maîtres de requêtes qui m'ont annoncé M. *Turgot.* Nous allons avoir un conſeiller de grand'-chambre : c'eſt dommage qu'*Omer Joly de Fleuri* n'y vienne pas.

Luc eſt remonté ſur ſa bête, et ſa bête eſt *Daun.*

Aimez-moi un peu ; et s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laiſſez pas ignorer.

(*) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionnaire philoſophique. Voyez la lettre *T.*

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 d'octobre.

1760. JE m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'indien que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître *Aliboron*, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu; et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je sais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous met au-dessous de tous les poëtes passés, présens et à venir, depuis *Homère* jusqu'à *Pompignan*. J'ai hésité si je vous annoncerais crûment cette humiliation; mais je veux être l'esclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne sais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à *Tancrède;* mais je sais que, pour un roué, il avait encore très-bonne grâce. Au reste, je suis bien aise de vous apprendre encore, car je veux absolument vous humilier aujourd'hui, que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit réguliè-

rement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'aussi faible;* il est vrai qu'on dit 1760.
cela les yeux gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment, je vous félicite de tout mon cœur de la conquête que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur.* Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois; il est vrai que vous étiez fait plus que personne pour lui persuader que trois ne font qu'un; car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu que M. de *Maudave* vous a apporté des Indes (*). Ces gens-là sont plus sensés que nous; nous avons fait notre dieu d'une gaufre; les Indiens vont, comme *Bartholomée*, *droit au solide.*

Priapum
Maluit esse deum,

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père.*

Je passe à *Boileau* d'avoir parlé en vers de sa perruque, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poésie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent; elle est faite

(*) C'était un *Lingam* ou *Phallus*, très-révéré dans l'Inde. C'est l'instrument qui distinguait le dieu *Priape*, et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération.

pour exprimer de grandes choſes, nobles et vraies.
1760. Si vous ne penſiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. *Jourdain*, de la proſe ſans le ſavoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiſelle *Clairon*, et je ne vous laiſſerai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aiſe, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre perruque; et s'il vous en faut une autre, je vous abandonne celles de *Pompignan*, *Fréron* et *Trublet*, que vous avez déjà ſi bien peignées.

M. *Turgot* m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois; vous en ſerez ſurement très-content. C'eſt un homme d'eſprit, très-inſtruit et très-vertueux, en un mot, un très-honnête cacouac, mais qui a de bonnes raiſons pour ne le pas trop paraître; car je ſuis payé pour ſavoir que la *Cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la ſienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres de requêtes et un conſeiller de grand'chambre, ſans compter le duc de *Villars* et compagnie!

Vous êtes donc comme le père de famille de l'évangile, qui admet à ſon feſtin les clair-voyans et les aveugles, les boiteux et ceux qui marchent droit. Votre maiſon va être comme la bourſe de Londres; le jéſuite et le janſéniſte, le catholique et le ſocinien, le convulſionnaire et l'encyclopédiſte ont bientôt s'y embraſſer de bon cœur, et rire

encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager *Jean-Jacques Rousseau* à venir à quatre pattes, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je crois que pour *Jean-Jacques*, l'heure de la grâce n'est pas encore venue.

1760.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu remonté sur sa bête; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous fesons sur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de *Broglie*,

> Sage en projets, et vif dans les combats,
> Qui va venger les malheurs de la France?

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poésies, que, si on coupait les ailes aux zéphirs et à l'amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela lorsqu'il lisait à l'académie

1760. son poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage *Yebor*, qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de singe, et qui semblait lui dire : *Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous disiez ; on ne m'attrappe pas ainsi.* Que Dieu le bénisse, lui, ses vers et sa prose ! On dit qu'il a permission d'aller se promener dans ses abbayes ; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plutôt. Il ne reste plus qu'à savoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La *guerre* est un opprobre, et la *paix* un devoir.

Quant à nos sottises intestines, elles commencent à foisonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier général de l'*Encyclopédie* et de *la Palissoterie*. La philosophie est entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse respirer !

Adieu, mon cher et illustre maître ; continuez à rire de tout ce qui se passe. J'en ris tout autant que vous, quoique je sois dans la poële : heureux qui, comme vous, a trouvé le moyen de sauter dehors ! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître est une *lettre de lacédémonien* ; pourvu qu'elle ne vous paroisse pas une lettre de *béotien*, je serai consolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je suis raccommodé, vaille que vaille, avec madame *du Deffant* ; elle prétend qu'elle n'a point

protégé *Paliſſot* ni *Fréron*, et j'ai tout mis aux pieds, non du ...., mais de *Socrate*. Ainſi, qu'elle ne ſache jamais ce que je vous avais écrit pour me plaindre d'elle ; cela me ferait de nouvelles tracaſſeries que je veux éviter.

1760.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de novembre.

MON cher maître, mon digne philoſophe, je ſuis encore tout plein de M. *Turgot*. Je ne ſavais pas qu'il eût fait l'article *Exiſtence :* il vaut encore mieux que ſon article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus inſtruit ; et, ce qui eſt aſſez rare chez nos métaphyſiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez pluſieurs ſages de cette eſpèce dans votre ſecte, je tremble pour l'*inf...;* elle eſt perdue dans la bonne compagnie. M. de *Leire* n'eſt pas encore venu chez les fidelles des Délices ; s'il y vient, il ſera reçu comme un initié chez ſes frères. Il me paraît que l'infant parmeſan ſera bien entouré. Il aura un *Condillac* et un *Leire ;* ſi avec cela il eſt bigot, il faudra que la grâce ſoit forte.

Vous n'aurez ni échafaud ni potence à Tancrède, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à la *belle pénitente* (*) ; ainſi conſolez-vous.

(*) Calliſte, tragédie de *Colardeau*

1760. Si vous voyez notre diaconesse madame *du Deffant*, saluez-la pour moi en *Belzébuth*; dites-lui que je ne sais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poste. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite, c'est le loisir. Il faut que je plante, et le czar *Pierre* me lutine; je ne sais comment m'y prendre avec monsieur son fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de son côté quand son père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son père avait la gonorrhée.

Luc me mande qu'il est un peu scandalisé que j'aye fait, dit-il, l'histoire des loups et des ours: cependant ils ont été à Berlin des ours très-bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de Prussiens, fait trois mille prisonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après sa défaite, a donné le lendemain un second combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illustres massacres ne sont pas tirés au clair; mais le résultat presque infaillible de cette guerre sera, que les philosophes perdront un protecteur de la philosophie. Ce protecteur est un peu malin et dangereux, mais enfin c'était un bon appui pour les fidelles. Travaillez, mon cher *Paul*, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent sots ne font de mal. C'est un

grand plaisir de voir croître son petit troupeau. —— Vous ne serez point mordu des loups, vous êtes 1760. aussi sage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la semence que dans le bon terrain. Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres ! Mille respects à madame *du Deffant*. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'esprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout son cœur, et comme je vous aime.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 de janvier.

Mon cher et aimable philosophe, je vous salue, —— vous et les frères. La patience soit avec vous. Mar- 1761. chez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Thimotée-Thiriot* saura que la capilotade est achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne* par voie de prophétie, ou à-peu-près. Dieu m'a fait la grâce de comprendre que, quand on veut rendre les gens ridicules et méprisables à la postérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. Or, le sujet de *Jeanne* étant cher à la nation ; et l'auteur, inspiré de Dieu, ayant retouché et achevé ce saint ouvrage avec un zèle pur, il se flatte que nos derniers neveux siffleront les *Fréron*, les *Hayet*, les *Caveirac*, les *Chaumeix*, les *Gauchat*, et tous les énergumènes et tous les

fripons ennemis des fréres. Vous savez d'ailleurs
1761. que je tâche de rendre service au genre-humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jésuites, mes voisins, à rendre à six gentilshommes, tous frères, tous officiers, tous en guenilles, un domaine considérable que St. *Ignace* avait usurpé sur eux. Sachez encore, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'espère, Dieu aidant, en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite lettre *al signor marchese* (*) *Albergati Capacelli*, *senatore di Bologna la grassa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France, et sur-tout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous; je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie monsieur *Albergati Capacelli* d'instruire le pape que je ne suis ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune *classe* du parlement, mais catholique romain, sujet du roi, attaché au roi, et détestant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse; j'édifie tout le clergé, et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel, mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Eglise de Paris : venons aux faquins de Genève. Les successeurs du picard qui fit brûler *Servet*, les prédicans qui sont aujourd'hui *Servetiens*, se sont avisés de faire une cabale très-forte dans le couvent de Genève appelée ville, contre leurs conci-

(*) Voyez la correspondance générale.

toyens qui déshonoraient la religion de *Calvin*, et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de 1761.
Genève, au point de venir quelquefois jouer Alzire et Mérope dans le château de Tourney en France. *Jean-Jacques Rousseau*, homme fort sage et fort conséquent, avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de l'Eglise de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à *Satan* et à ses pompes. Je vous propose pour problème de me dire si on est plus fou et plus sot à Genève qu'à Paris. Je vous ai déjà mandé que votre ami *Necker* a demandé pardon au consistoire, et a été privé de sa professorerie pour avoir couché avec une femme, et que le cocu qui lui a tiré un coup de pistolet, a été condamné à garder sa chambre un mois. *Nota benè* qu'un cocu assassin est impuni, et que *Servet* a été brûlé à petit feu pour l'hypostase. *Nota benè* que le curé que je poursuis pour avoir assassiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la messe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de vos nouvelles et de celles des fidelles. Je vous embrasse.

Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, 9 de février.

1761. MON cher et grand philosophe, vous devenez plus nécessaire que jamais aux fidelles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Prusse; un général ne doit point quitter son armée. J'ai vu un extrait de votre discours à l'académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux des gens de lettres. Je sais avec quelle bonté vous avez parlé de moi; j'y suis d'autant plus sensible, que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des *Cerbères*; mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le discours entier? Vous savez que je n'ai pas abusé de la première faveur; je serai aussi discret sur la seconde.

Vous n'avez pas probablement toute l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*. Je ne crois pas qu'il faille la publier sitôt; il faut attendre du moins que *Clairon* soit guérie, et *Fréron* châtié.

Ne mettrez-vous point *Diderot* dans l'académie? Personne ne respecte l'abbé *le Blanc* plus que moi; mais je ne crois pas qu'avec tout son mérite, il doive passer devant *Diderot*.

Un grand-homme comme lui devrait au contraire

employer son crédit pour procurer à M. *Diderot* —— cette faible consolation de toutes les injustices qu'il 1761. a essuyées. Nous remettons tout à votre prudence; vous savez agir comme écrire.

Votre *Chaumeix* ne s'appelle-t-il pas *Simon* dans son nom de baptême? n'est-il pas détaché par quelque *Ulysse*? et *Omer* n'est-il pas dans le cheval?

Il y a des gens assez mal-avisés pour dire que le petit singe à face de *Thersite* s'appelle un *Omer* dans le pays des singes; voyez la méchanceté! Je pense que voici le temps de faire sentir aux pédans en rabat, en soutane, en perruque, en cornette, qu'on les brave autant qu'on les méprise.

Pour moi, qui n'ai que deux jours à vivre, je les mettrai à persécuter les persécuteurs, mais surtout je les mettrai à vous aimer.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 21 de février.

J'ENVOIE à mon digne et parfait philosophe ces coïonneries qui me sont venues de Montauban. Nous avons chanté l'hymne avec l'accompagnement. Les philosophes devraient le chanter en goguettes, car il faut que les philosophes se réjouissent.

HYMNE

Chantée au village de Pompignan.

1761.

Nous avons vu ce beau village
De Pompignan,
Et ce marquis brillant et fage,
Modefte et grand;
De fes vertus premier garant;
Et vive le roi, et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi fa chapelle
Et tous fes vers;
Il pourfuit avec un faint zèle
Les gens pervers.
Tout fon clergé s'en va chantant:
Et vive, etc.

En aumuffe un jeune jéfuite
Allait devant;
Gravement marchait à fa fuite
Sir Pompignan
En beau fatin de préfident:
Et vive, etc.

Je fuis marquis, robin, poëte,
Mes chers amis;
Vous voyez que je fuis prophète

En

En mon pays :
A Paris c'est tout autrement : 1761.
Et vive, etc.

J'ai fait un psautier judaïque ;
On n'en sait rien.
J'ai fait un beau panégyrique ;
Et c'est le mien :
De moi je suis assez content :
Et vive, etc.

Je retourne à la cour, en poste,
Charmer les grands ;
Je protége l'abbé la Coste
Et mes parens ;
Je suis sifflé par les méchans :
Et vive, etc.

Bientôt il revient à Versaille
D'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
Serrant la main ;
Récitant ses vers dignement :
Et vive le roi, et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 de février.

1761. VOUS êtes un franc ſavant, dans votre charmante et drôle de lettre ; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la meſſe de minuit, parce que mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philoſophe, comme un *Saumaiſe* ou un *Scaliger* ; mais vous êtes fort plaiſant, ce que les *Scaliger* n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaiſanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de ſe déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous accuſent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque qui eſt un ſot, et qui me regarde comme un perſécuteur de l'Egliſe de DIEU, parce que je pourſuis vivement la condamnation d'un curé grand diſeur de meſſes et aſſaſſin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de *Jeſus-Chriſt*, de ſe joindre à moi pour ôter le ſcandale de la maiſon d'*Iſraël* ; les impies diront que je me moque, mais je ne rougirai point de mon père céleſte devant eux ; quand on a l'honneur de rendre le pain béni à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée.

Je regarde le ſuccès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de DIEU et

des progrès des frères; il eſt clair que le public n'était pas mal diſpoſé contre cet homme qu'on a 1761. voulu rendre ſi odieux; point de cabales, point de murmures; le public a fait taire les *Paliſſot* et les *Frérons*; le public eſt donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philoſophe, que je ſuis de bon cœur pour la langue françaiſe. J'avoue qu'elle eſt bien lâche ſous la plume de nos bavards; mais elle eſt bien ferme et bien énergique ſous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'académie; je conſeille qu'on faſſe l'abbé *le Blanc* portier; je vous réponds qu'alors perſonne ne voudra plus entrer. M. de *M....* avilit la littérature, j'en conviens; il eſt philoſophe, et il fait tort à la philoſophie, d'accord; il aime le chamaillis; il fait payer le *Journal des ſavans* qui ne ſe vend point, par le produit des infamies de *Fréron* qui ſe vendent; c'eſt le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent qui ſe fait en plein parlement le ſecrétaire et l'écolier d'*Abraham Chaumeix*, un lâche délateur public, qui cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du ſens commun, voilà ce qu'il faudrait faire ſiffler dans la cour du palais par les laquais des philoſophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me conſoler, votre roide diſcours ſur l'hiſtoire, prononcé avec tant d'applaudiſſemens dans l'académie. On dit que cette journée fut brillante : j'ai d'autant plus beſoin de votre diſcours, qu'on réimprime actuellement

mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop
1761. ménagé mon monde ; mais,

> Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
> N'a plus rien à dissimuler.

Il faut peindre les choses dans toute leur vérité ; c'est-à-dire dans toute leur horreur.

Je vous embrasse, vous aime, estime, et révère.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

A quelque chose près, je suis de votre avis en tout, mon cher et vrai philosophe. J'ai lu avec transport votre petite drôlerie sur l'histoire, et j'en conclus que vous seul êtes digne d'être historien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défense que vous faites d'écrire l'histoire de son siècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que *Louis XIV* faisait de bien et de mal en 1662 ? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne sais pas encore s'il est bon de prendre les choses à rebours. Je conçois bien qu'on ne court pas grand risque de se tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puissans ; mais si vous voulez qu'on commence par le dix-septième siècle, avant de

connaître le feizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du belier qui difait à fon camarade: *Commence par le commencement.* 1761.

J'aime à favoir comment les jéfuites fe font établis, avant d'apprendre comment ils ont fait affaffiner le roi de Portugal. J'aime à connaître l'Empire romain, avant de le voir détruit par des *Albouins* et des *Odoacres*; ce n'eft pas que je défapprouve votre idée, mais j'aime la mienne quoiqu'elle foit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaifir que m'a fait votre differtation, ou de la reconnaiffance que je vous dois d'avoir fi noblement combattu en ma faveur; cela eft d'une ame fupérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas ofé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raifons pour être lâches et jaloux; il fallait un homme de votre trempe pour ofer dire tout ce que vous dites. Quelques perfonnes vous regardent comme un novateur; vous l'êtes fans doute: vous enfeignez aux gens de lettres à penfer noblement. Si on vous imite, vous ferez fondateur; fi on ne vous imite pas, vous ferez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre difcours au *Journal encyclopédique*? il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit inftruire et plaire; je vous le demande en grâce pour mon pauvre fiècle qui en a befoin.

Adieu, être raifonnable et libre, je vous aime autant que je vous eftime, et c'eft beaucoup dire. *V.*

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 de mars.

1761. MON très-digne et ferme philosophe, vrai savant, vrai bel esprit, homme nécessaire au siècle, voyez, je vous prie, dans mon épître à madame *Denis*, une partie de mes réponses à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux *Trublet* est donc de l'académie ! il compilera un beau discours de phrases de *La Mothe*. Je voudrais que vous lui répondissiez, cela ferait un beau contraste. Je crois que vous accusez à tort *Cicéron-d'Olivet*; il n'est pas homme à donner sa voix à l'aumônier d'*Houdart* et de *Fontenelle*. Imputez tout au surintendant de la reine (*).

Ce qu'il y a de désespérant pour la nature humaine, c'est que ce *Trublet* est athée comme le cardinal de *Tencin*, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philosophes sont désunis; le petit troupeau se mange réciproquement, quand les loups viennent le dévorer; c'est contre votre *Jean-Jacques* que je suis le plus en colère. Cet archifou qui aurait pu être quelque chose, s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part;

(*) Le président *Henault*.

il écrit contre les ſpectacles, après avoir fait une mauvaiſe comédie; il écrit contre la France qui le nourrit; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de *Diogène*, il ſe met dedans pour aboyer; il abandonne ſes amis; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots: *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné;* comme ſi je me ſouciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme ſi j'avais beſoin d'un aſile, comme ſi j'en avais pris un dans cette ville de *prédicans ſociniens*, comme ſi j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponſe à ſa lettre: M. de *Ximenès* a répondu pour moi, et a écraſé ſon miſérable roman. Si *Rouſſeau* avait été un homme raiſonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainſi. Quant aux courtiſans de *Pompignan* et de *Fréron*, il n'eſt pas mal de plonger le muſeau de ces gens-là dans le bourbier de leurs maîtres.

1761.

Mon digne philoſophe, que deviendra la vérité? que deviendra la philoſophie? Si les ſages veulent être fermes, s'ils ſont hardis, s'ils ſont liés, je me dévoue pour eux; mais s'ils ſont diviſés, s'ils abandonnent la cauſe commune, je ne ſonge plus qu'à ma charrue, à mes bœufs et à mes moutons; mais en cultivant la terre, je prierai DIEU que vous l'éclairiez toujours, et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré de *Midas-Omer?* Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 9 d'avril.

1761. Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante épître sur l'agriculture, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'est, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance, qui en ont pensé comme moi, et qui ne sont pas descendus d'*Ismaël*, car *ils servent et Baal et le Dieu d'Israël*, l'ont trouvée si bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers *mal-sonnans* et *offensant les oreilles pieuses*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Ève* au lieu du *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète; et au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaisant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai demandé au sujet des parrains de l'archidiacre.

Je

Je suis sûr, au moins, autant qu'on le peut être, que le surintendant de la reine a nommé *Saurin*; 1761.
mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre; c'est ce que je ne sais pas assez positivement pour pouvoir vous l'assurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir; par malheur *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne sait pas lire, et *Batteux* qui ne sait pas écrire; mais en revanche nous avons un directeur qui sait lire et écrire, qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à *Rémond de Saint-Marc*, *la tête bien ferme.* A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera surement l'ombre de *Fontenelle*, et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses *bonnes fortunes*; car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessional et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'académie, mais ce ne sera pas, je crois, pour *Marmontel*, M. le duc d'*Aumont* fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à la fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause, *auteur des Cacouacs*; car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais

—— bien les prier de nommer *Chaumeix* ou *Omer* à ma
1761. place, fur-tout fi vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère *Berthier.*

Je viens à *Jean-Jacques*, non pas à *Jean-Jacques le Franc de Pompignan* qui *penfe être quelque chofe*, mais à *Jean-Jacques Rouffeau*, qui *penfe être cynique*, et qui n'eft qu'inconféquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites; et je n'aurai fur cela qu'à vous répéter vos propres paroles: *Que deviendra le petit troupeau, s'il eft défuni et difperfé?* Nous ne voyons point que ni *Platon*, ni *Ariftote*, ni *Sophocle*, ni *Euripide* aient écrit contre *Diogène*, quoique *Diogène* leur ait dit à tous des injures. *Jean-Jacques* eft un malade de beaucoup d'efprit, et qui n'a d'efprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander fi vous avez reçu un mémoire que j'ai fait fur l'inoculation; et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation eft mauvaife, mais que fes partifans ont affez mal raifonné jufqu'ici, et ne fe font pas doutés de la queftion. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a fix mois à une affemblée publique de l'académie des fciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impreffion fur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité affez obfcure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé fon fils, le fils eft

mort de l'inoculation, et que le père est mort de chagrin. Ce fait, s'il est vrai, serait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne soit pas décisif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus *de l'académie française*; je crains qu'il ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que *Jacques Roast-beef* dit du nom de *monsieur*: *Il y a trop de faquins qui le portent.* Adieu.

1761.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 d'avril.

Je me hâte de vous répondre, mon grand calculateur de petite-vérole, plein d'esprit et de génie, et antipode des calculateurs..... : *Diligo adhuc Ciceronianum-Olivetum quia optimus grammaticus, quia il* fut mon maître, et qu'il me donnait des claques sur le cu quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la chose qui n'est pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'ose. Certainement votre nom n'y est pas. Il peut avoir quelque finesse, ayant été jésuite. Il a voulu se jouer de votre vivacité parisienne, et vous arracher votre secret. Vous avez peut-être donné dans le panneau. Soyez très-sûr que je ne vous compromettrai jamais, et que vous pouvez donner l'essor avec moi à votre très-plaisante imagination en toute sureté.

Vous me paraissez bien honnête de dire qu'un

homme de trente ans peut en espèrer trente autres.
1761. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans sur la masse totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte; je vais vous relire: à Paris on ne relit point. Vive la campagne où le temps est à nous. En général, je vois que vous en savez plus que notre sourdaud. Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer que la reine est bien *bonne*; et que si elle était la maîtresse, nous aurions un siècle bien éclairé. Je vous donne mon blanc seing pour ma place à l'académie, à la première fantaisie que vous aurez de résigner; cela sera assez plaisant; et c'est une facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remerciment, et je vous réponds de la signer. A l'égard de *Jean-Jacques*, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village avec des pédans *sociniens*, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tourney, ou du moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant dans ses rues basses; c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de *Platon*, s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raison du laquais de *Diogène*. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable. L'auteur de la nouvelle *Aloïsia* n'est qu'un polisson mal-fesant. Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils

ſe ſoutiennent, qu'ils ſoient fidelles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie 1761. ſecrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes, et toutes celles de Paris; mais chacun ne ſonge qu'à ſoi, et on oublie le premier des devoirs qui eſt d'anéantir l'*inf.* ...

Je vous prie, mon grand philoſophe, de dire à madame *du Deffant* combien je lui ſuis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penſer avec elle; je voudrais y ſouper : je l'aime d'autant plus que j'ai les ſots en horreur. Mes complimens à l'abbé *Trublet*; j'attends ſa harangue avec l'impatience du parterre qui a des ſifflets en poche, et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, haïſſez-vous toujours M. de *Chimène* ou *Ximenès ?* il vient d'acheter une maiſon, des prés, des vignes et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de l'épître ſur l'agriculture. Je ſuis devenu un malin vieillard. Il y a longtemps que j'ai fait la capilotade; c'eſt un chant qui entre dans la Pucelle: il y aura toujours place pour les perſonnes que vous me recommanderez. J'ai ſouffert quarante ans les outrages des bigots et des poliſſons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'eſt une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi, confondez l'*inf.* ... le plus que vous pourrez.

1761. *N. B* J'ai lu le mémoire contre les jésuites banqueroutiers. L'avocat a raison; aucun jésuite ne peut traiter sans engager ses supérieurs. — Quand je les ai chassés d'un domaine qu'ils avaient usurpé, il a fallu que le provincial signât le désistement; mais je les ai chassés sans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaisir.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 ou 8 de mai.

MONSIEUR *le Protée*, monsieur le multiforme, je crois que votre discours sur l'étude est celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir, soit parce que c'est le dernier, soit parce que je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes grand penseur et grand metteur en œuvre: mais ce n'est pas assez de montrer qu'on a plus d'esprit que les autres. Allons donc, rendez quelque service au genre-humain; écrasez le fanatisme, sans pourtant risquer de tomber comme *Samson* sous les ruines du temple qu'il démolit; faites sentir à notre siècle toute sa petitesse et tout son ridicule; renversez ses idoles. Quel est ce polisson qui a répondu à mademoiselle *Clairon* par du galimatias? à-t-on jamais rien vu de plus sot que le livre de cet avocat? la séance contre l'*Encyclopédie* et l'absurde réquisitoire d'*Omer*, ne sont-ils pas dignes du quatorzième siècle? faut-il qu'une troupe

de convulsionnaires, tels que des *Chaumeix*, des
Gauchat, etc. soit toute-puissante? et ne doit-on 1761.
pas rougir, quand on est homme, de ne pas sonner le tocsin contre ces ennemis de l'humanité? On se plaignait autrefois des jésuites; mais St. *Médard* devient plus à craindre que St. *Ignace*. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils n'aient plus pour eux que le faubourg Saint Marceau et les halles. Mon cher philosophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raison; mais ces grands protégent dans l'occasion; ils peuvent faire du bien; ils méprisent l'infame superstition; ils ne persécuteront jamais les philosophes, pour peu que les philosophes daignent s'humaniser avec eux.

Notre académie a donné, pour sujet de son prix, les louanges d'un chancelier janséniste, persécuteur de toute vérité, mauvais cartésien, ennemi de *Newton*, et faux savant. Passe pour le maréchal de *Saxe* qui aimait les filles, et qui ne persécutait personne. Je suis indigné de ce qui m'est revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puissiez venger la raison. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra: je veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez bon; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit l'empire des cuistres dans la bonne compagnie. L'oracle des fidelles devrait faire une prodigieuse sensation; mais la nation est trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

1761. A propos, je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine; mais il eſt clair que, nous autres animaux à deux pieds, nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre, l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit eſpérer ſoixante. J'en ai ſoixante et ſept, et je ſuis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon ame aux quatre élémens.

Dites, je vous prie, à madame *du Deffant* combien je lui ſuis attaché. Elle penſe et parle, et il y en a de par le monde qui ne ſavent pas même parler.

LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher philoſophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus, cependant il faut donner ſigne de vie. Dites-moi en conſcience à quelle diſtance vous croyez que nous ſommes éloignés du ſoleil, depuis le paſſage de *Vénus*, et ſi vous penſez que cette *Vénus* ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je ſuis occupé actuellement de mademoiſelle *Corneille*, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand-homme.

M. l'abbé *Grizel* me charge de vous faire ſes complimens. *Omitte res cœleſtes*, et envoyez un petit mot à votre vieil ami *V.* chez M. *Damilaville*.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Pontoife, le 9 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philofophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il eft vrai que je fuis 1761. un peu en retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'efpère être bientôt débarraffé. Je ne fais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le *Grizel*, ce *Grizel* eft un drôle de corps. Si Me *Huerne* avait auffi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni Me *Huerne*, ni Me *le Dain*, ne font faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jéfuites même ne les ont plus depuis qu'ils fe font brouillés avec la philofophie; ils font à préfent aux prifes avec les gens du parlement, qui trouvent que la *fociété de Jéfus* eft contraire à la *fociété* humaine, comme la fociété de *Jéfus* trouve de fon côté que *l'ordre* du parlement n'eft pas de l'ordre de ceux qui ont le fens bien droit; et la philofophie jugerait que la fociété de *Jéfus* et l'ordre du parlement ont tous deux raifon.

Je ne fais ce qui arrivera du *laquais* de *Vénus*; j'ai bien peur que ce ne foit un laquais de louage, qui ne lui reftera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas fuivi fa maîtreffe dans fon paffage fur le foleil. Si *Fontenelle* n'était pas mort, il vous

dirait là-dessus les plus jolies choses du monde; par
1761. exemple, que *Vénus* a trop de satellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où *Vénus* se promenait toute seule dans le ciel, *sans laquais*, *sans ajustement*, *de ses seules grâces ornée* etc. Son chancelier *Trublet* vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai moi, plus sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie, pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'académie française sur l'édition de *Pierre Corneille*; il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques-uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise sera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie et à la nation; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques.

Adieu, mon cher maître; que le ciel vous tienne toujours en joie! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne sais pas s'il en est de même du professeur *Formey*, et s'il prendra cette qualité dans ses

lettres aux journaliftes, et dans fa bibliothéque partiale, toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.* 1761.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 d'augufte.

MESSIEURS de l'académie françoife ou françaife, prenez bien à cœur mon entreprife, je vous en prie; ne manquez pas les jours des affemblées, foyez bien affidus. Y a-t-il rien de plus amufant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de fe faire lire mes obfervations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire fon avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant ? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. *Duclos* s'intéreffe à la chofe. Je me flatte que vous vous en amuferez, et que je verrai quelquefois de vos notes fur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, cas je fuis docile comme un enfant; je ne veux que le bien de la chofe; j'aime mieux *Corneille* que mes opinions; j'écris vite, je corrige de même, fecondez-moi, éclairez-moi et aimez-moi.

LETTRE XC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de septembre.

1760. Je ne sais, mon cher maître, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoise. Je vous y parlais, ce me semble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre disciple et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'académie vos Remarques sur les Horaces, sur Cinna et sur le Cid, la préface du Cid, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées, et *Duclos* nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître, sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de *Corneille*, et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec plus de droit que personne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choses fort utiles aux uns et aux autres, que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos Remarques sur les Horaces; beaucoup moins de celles sur Cinna,

qui nous ont paru faites à la hâte. Les Remarques
sur le Cid sont meilleures, mais ont encore besoin 1761.
d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez *Corneille*, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée; et il est de la plus grande importance pour vous, pour *Corneille*, pour l'académie et pour l'honneur de la littérature française, que vos Remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à *Corneille*, en soit aussi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les persécute en riant, ne soutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *sur la terre et sur l'onde*; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas

1761. prochaine. Cependant le parlement ſe bat *à outrance* avec les jéſuites, et Paris en eſt encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi qui n'aime ni les fanatiques convulſionnaires ni les fanatiques de St. Ignace, tout ce que je leur ſouhaite, c'eſt de ſe détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs ſur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois un parlement plus intolérant que des capucins, aux priſes avec des imbécilles, des ignorans et des intolérans, je ſuis tenté de lui dire ce que diſait *Timon* le miſanthrope à *Alcibiade : Jeune écervelé, que je ſuis content de te voir à la tête des affaires! tu me feras raiſon de ces marauds d'Athéniens.* La philoſophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jéſuites; mais qui la vengera des autres fanatiques? pouvons-nous nous flatter que la deſtruction de la canaille jéſuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille janſénienne, etc.? Prions DIEU, mon cher confrère, que la raiſon obtienne de nos jours ce triomphe ſur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez *Corneille*, et aimez-moi.

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de ſeptembre.

Vos très-plaiſantes lettres, mon cher philoſophe, égayeraient *Socrate* tenant en main ſon gobelet de

ciguë, et *Servet* sur ses fagots verts. Vous demandez qui nous défera des fanatiques; ce sera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots. 1761.

Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle; mais c'est la première nation du monde pour saisir une bonne plaisanterie, et ce qu'assurément vous ne trouverez pas à Berlin, souvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à *Pierre*. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point son édition de 1664, quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout sera très-exact. Je n'oublierai pas sur-tout les petits persécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber sur eux.

J'ai déjà mandé à M. *Duclos* que je n'envoyais que des esquisses; mon unique but est d'avoir le sentiment de l'académie, après quoi je marche à mon aise et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été assez poli, je le sais bien; les complimens ne me coûteront rien : mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raison. Ou mon cœur est un fou, ou j'ai la plus grande raison quand je dis que les remords de *Cinna* viennent trop tard; que son rôle serait attendrissant, admirable, si le discours d'*Auguste*, au second acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir *Cinna* persister avec *Maxime* dans son crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords

—— qu'il a enſuite ne paraiſſent point naturels, ils ne
1761. ſont plus fondés, ils ſont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant *Maxime*; c'eſt un défaut capital que *Metaſtaſio* a ſoigneuſement évité dans ſa Clémence de *Titus*. Il ne s'agit pas ſeulement de louer *Corneille*, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux et l'encenſoir à la main.

Il eſt vrai que, dans l'examen de Polyeucte, je me ſuis armé quelquefois de veſſie de cochon au lieu d'encenſoir. Laiſſez faire, ne ſongez qu'au fond des choſes; la forme ſera toute autre. Ce n'eſt pas une petite beſogne d'examiner trente-deux pièces de théâtre, et de faire un commentaire qui ſoit à la fois une grammaire et une poétique. Ainſi donc, Meſſieurs, quand vous vous amuſerez à parcourir mes eſquiſſes, examinez-les comme s'il n'était pas queſtion de *Corneille*; ſouvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue françaiſe dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas; c'eſt-là l'objet principal. On apprend notre langue à Moſcou, à Copenhague, à Bude et à Liſbonne. On n'y ſera point de tragédies françaiſes; mais il eſt eſſentiel qu'on n'y prenne point des ſolécіſmes pour des beautés; vous inſtruirez l'Europe, en vous amuſant.

Vous ſerez, mon cher ami, colloqué pour deux; mais ſi le roi, les princes et les fermiers généraux qui ont ſouſcrit, payent les *Cramer*, vous nous permettrez de préſenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui ne ſont ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris ſur cela *in mea epiſtola*

epiſtola ad Olivetum - Ciceronianum. Adieu. Je ſuis abſolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie. 1761.

Je ſuis harassé de fatigue ; je bâtis, je commente, je ſuis malade, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 18 d'octobre.

Je ne ſais pas, mon cher et illuſtre maître, ſi mes lettres ſont auſſi plaiſantes que vous le prétendez, mais je ſais que tout ce qui ſe paſſe y fournit bien matière; et s'il eſt vrai, comme vous le dites, qu'il eſt bon de rire un peu pour la ſanté, jamais ſaiſon n'a été ſi favorable pour ſe bien porter. Voici, par exemple, *Paul le Franc de Pompignan* (je ne ſais ſi c'eſt *Paul* l'apôtre ou *Paul* le ſimple) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire par ſon *Eloge hiſtorique du duc de Bourgogne.* J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce : et qu'en la liſant vous aurez dit comme l'hermite de *la Fontaine* :

Voici de quoi, ſi tu ſais quelque tour,
Il te le faut employer, frère Luce.

Je ſais que la matière eſt un peu délicate, et qu'en donnant des croquignoles au vivant, il faut prendre garde d'égratigner le mort; mais *à vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.* On prétend que *Pompignan*

1761. sollicite pour récompense de son bel ouvrage, une place d'*historiographe des enfans de France*; je voudrais qu'on la lui donnât, avec la permission de commencer *dès le ventre de la mère*, et la défense d'*aller au-delà de sept ans*. Je ne sais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi; mais il est sûr que

> ... Si Dieu m'avait fait naître
> Propre à tirer marrons du feu,
> Certes *le Franc* verrait beau jeu.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien *Martin Kahle* qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons-là et *Martin Kahle* et *Pompignan*, et parlons de *Corneille*.

Nous avons relu vos Remarques sur Cinna, et vous avez dû recevoir la réponse de l'académie sur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je *vous parle net* comme le misanthrope, et sur la pièce et sur vos remarques? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et sans intérêt; que c'est une conversation en cinq actes, et en style tantôt sublime, tantôt bourgeois, tantôt suranné; que cette froideur est le grand défaut, selon moi, de presque toutes nos pièces de théâtre, et qu'à l'exception de quelques scènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, et du quatrième d'Héraclius, je ne vois rien (dans

Corneille en particulier) de *cette terreur et de cette pitié* qui fait l'ame de la tragédie. Si je suis si difficile, prenez-vous-en à vos pièces qui m'ont accoutumé à chercher sur le théâtre tragique de l'intérêt, des situations et du mouvement. Si je suivais donc mon penchant, je dirais que presque toutes ces pièces sont meilleures à lire qu'à jouer; et cela est si vrai qu'il n'y a presque personne aux pièces de *Corneille*, et médiocrement à celles de *Racine*; mais ce n'est pas le tout d'avoir raison, il faut être poli; il faut donc de grands ménagemens, pour avertir les gens qu'ils s'ennuyent et qu'ils n'osent le dire. 1761.

A l'égard de vos raisonnemens et des nôtres sur les remords de *Cinna* qui, selon vous, viennent trop tard, et qui selon nous viennent assez tôt, ce sont-là, ce me semble, de ces questions sur lesquelles on peut dire le pour et le contre sans se convaincre réciproquement. Je voudrais donc, sans prétendre que vous ayez tort (car le diable m'emporte si j'en sais rien), je voudrais que vous ne fissiez aucune critique qui fût sujette à contradiction, et que vous vous bornassiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire; vous aurez encore assez de besogne. Croyez-moi, ne donnez point de prise sur vous aux sots et aux mal-intentionnés, et songez qu'un vivant qui critique un mort en possession de l'estime publique, doit avoir raison et demie pour parler, et se taire quand il n'a que raison. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les sottises d'*Ho-*

mère; ils avaient pourtant au moins raiſon et demie, 1761. ces pauvres diables-là; et le grand tort de *la Mothe* n'a pas été de critiquer l'*Iliade*, mais d'en faire une.

Réſervez donc, mon cher maître, *les veſſies de cochon au lieu d'encenſoir* pour les *Pompignans* et conſors; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaiſir de faire rire et d'avoir raiſon. Il eſt vrai que, ſi la guerre continue, je crois que *Pompignan* même ne fera plus rire perſonne. Pour moi, je rirai le plus long-temps que je pourrai, et je vous aimerai plus long-temps encore. Adieu, mon cher philoſophe.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

A quoi penſez-vous, mon très-cher philoſophe, de ne vouloir que rire de l'hiſtoriographe *le Franc de Pompignan?* ne ſavez-vous pas qu'il compte être à la tête de l'éducation de M. le duc de *Berri*, avec ſon fou de frère? que ce ſont tous deux des perſécuteurs? que les gens de lettres n'auront jamais de plus cruels ennemis? Il me paraît qu'il eſt d'une conſéquence extrême de faire ſentir à la famille royale elle-même ce que c'eſt que ce malheureux. Il faut ſe mettre à genoux devant monſieur le dauphin, en feſſant ſon hiſtoriographe.

Voici ce qu'une bonne ame m'envoie de Mon-

tauban. Si vous étiez une bonne ame de Paris, cela vaudrait bien mieux ; mais, meſſire *Bertrand*, vous vous ſervez de la patte de *Raton*. 1761.

Il eſt sûr que ce déteſtable ennemi de la littérature a calomnié tous les gens de lettres, quand il a eu l'honneur de parler à monſieur le dauphin. Son épître dédicatoire eſt pire que ſon diſcours à l'académie ; ce ſont-là de ces coups qu'il faut parer. Il ne faut pas ſeulement le rendre ridicule, il faut qu'il ſoit odieux. Mettons-le hors d'état de nuire, en feſant voir combien il veut nuire.

Vraiment, vous avez mis le doigt deſſus en diſant que *Corneille* eſt froid : du moins Cinna n'eſt pas fort chaud ; mais d'où vient en partie cette glace ? de la note de l'académie. Elle me dit dans ſa note (et c'eſt vous qui l'avez écrite) qu'*on s'intéreſſe à Auguſte*. Eh ! meſſieurs, c'eſt à *Cinna* qu'on s'intéreſſe dans le premier acte ; car vous ſavez qu'on aime tous les conſpirateurs. *Cinna* eſt conjuré, il eſt amant, il fait un tableau terrible des proſcriptions, il rend *Auguſte* exécrable ; et puis, Meſſieurs, on s'intéreſſe, dites-vous, à *Auguſte* ! on change donc d'intérêt ; il n'y en a donc point ; et voilà ce qui fait que votre fille eſt muette. Propoſez ce petit argument quand vous irez là ; mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir la langue, il faut connaître le théâtre. Ah ! mon cher philoſophe, il n'eſt que trop vrai que notre théâtre eſt à la glace. Ah ! ſi j'avais ſu ce que je ſais, ſi on avait plutôt purgé le théâtre de petits maîtres, ſi j'étais jeune ! mais tout vieux que je ſuis, je viens de

1761. faire un tour de force, une espièglerie de jeune homme. J'ai fait une tragédie en six jours; mais il y a tant de spectacle, tant de religion, tant de malheur, tant de *nature*, que j'ai peur que cela ne soit ridicule. L'œuvre des six jours est sujette à rencontrer des railleurs.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de France. Nous avons joué Mérope; mademoiselle *Corneille* a été applaudie; madame *Denis* a fait pleurer des anglaises. Les prêtres de Genève ont une faction horrible contre la comédie; je ferai tirer sur le premier prêtre socinien qui passera sur mon territoire.

Jean-Jacques est un jean.... qui écrit tous les quinze jours à ces prêtres pour les échauffer contre les spectacles. Il faut pendre les déserteurs qui combattent contre leur patrie. Aimez-moi beaucoup, je vous en prie; car je vous aime, car je vous estime prodigieusement; car tous les êtres pensans doivent être tendrement unis contre les êtres non-pensans, contre les fanatiques et les hypocrites également persécuteurs.

LETTRE XCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

À Paris, ce 31 d'octobre.

Je suis, mon cher et illustre maître, un peu inquiet de votre santé; il faut qu'elle ne soit pas si bonne que l'année passée. Il y a un an que vous

voulies, disiez-vous, ne faire que rire de tout pour vous bien porter; aujourd'hui vous voulez vous fâcher, et c'est contre *Moïse de Montauban!* Voilà un plaisant objet pour vous échauffer la bile! eh, pardieu, laissez-le devenir historiographe, instituteur, correcteur, éberneur des enfans de France, et tout ce qu'il voudra; et soyez, vous, mais toujours en riant, l'historiographe de ses sottises, l'instituteur de votre nation, et le correcteur des fanatiques. 1761.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne ame de Montauban*; je l'ai lu avec plaisir, et j'en ferai part aux *bonnes ames de Paris*. Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile, si la bonne ame de Montauban n'avait voulu que rire, et n'avait point voulu se fâcher. Vous voyez, mon cher philosophe, combien j'ai profité de vos leçons; autrefois tout me donnait de l'humeur, depuis la comédie des *Philosophes* jusqu'au mémoire de *Pompignan*; aujourd'hui je verrais *Moïse de Montauban* premier ministre, et *Aaron* grand aumônier, que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui, à la vérité, ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes possibles, mais qui pourtant fait parfois des actes de justice. Qui aurait dit, par exemple, il y a dix ans, aux jésuites, que ces bons pères, qui aiment tant à brûler les autres, verraient bientôt venir leur tour, et que ce serait le Portugal, c'est-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe, qui jeta

terait le premier jéſuite au feu? Ce qu'il y a de
1761. très plaiſant, c'eſt que cette aventure commence à reconcilier les janſéniſtes avec l'inquiſition, qu'ils haïſſaient jusqu'ici mortellement : *En vérité*, diſent-ils, *cet établiſſement a du bon; les affaires y ſont jugées avec beaucoup plus de maturité et de juſtice qu'on ne croit en France, et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que *Malagrida* ſe ſouvenait encore, dans l'oiſiveté de la priſon; de ſon ancien métier de jéſuite; qu'on l'a ſurpris quatre fois s'amuſant tout ſeul, pour donner, diſait-il, du ſoulagement à ſon corps. Notez qu'il a ſoixante et treize ans; cela ſerait en vérité fort beau à cet âge-là; mais je crois que les janſéniſtes n'en parlent que par envie.

Laiſſons brûler *Malagrida*, et venons à *Corneille*, qui, ſelon vous et ſelon moi, n'eſt pas ſi *chaud*. Si c'eſt moi qui ai écrit qu'on *s'intéreſſe à Auguſte*, je n'ai écrit en cela que l'avis de l'académie, et point du tout le mien; je ne crois ni avec elle qu'on s'intéreſſe à *Auguſte*, ni avec vous qu'on s'intéreſſe à *Cinna*; je crois qu'on ne s'intéreſſe à perſonne, qu'on ne ſe ſoucie pas plus d'*Auguſte*, d'*Emilie* et de *Cinna*, que de *Maxime* et d'*Euphorbe*, et que cet ouvrage eſt meilleur à lire qu'à voir jouer. Auſſi n'y va-t-il perſonne.

Oui, en vérité, mon cher maître, notre théâtre eſt à la glace. Il n'y a, dans la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action, ni dialogue. Donnez-nous vîte votre *Oeuvre des ſix jours*,

jours, mais ne faites pas comme DIEU, et ne vous repofez pas le feptième. Ce n'eft point un plat compliment que je prétends vous faire; mais je ne vous dis que ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : Vos pièces feules ont du mouvement et de l'intérêt; et ce qui vaut bien cela, de la philofophie, non pas de la philofophie froide et *parlière*, mais de la philofophie en action. Je ne vous demande plus d'échaffaud; je fais et je refpecte toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis *Malagrida* les échaffauds aient leur mérite; mais je vous demande de nous faire voir ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de tragédies nous ne fommes encore que des enfans bien élevés, et les autres peuples de vieux enfans. Votre réputation vous permet de rifquer tout; vous êtes à cent lieues de l'envie; ofez, et nous pleurerons, et nous frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie, voilà la nature : *Corneille* differte, *Racine* converfe, et vous nous remuerez. 1761.

A propos, vraiment j'oubliais de vous remercier de la mention honorable que vous avez faite de moi dans votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, telle que vous l'avez envoyée au *Journal encyclopédique*; car il eft bon de vous dire que mon nom ni celui de *Duclos* ne fe trouvent point dans l'imprimé de Paris, malgré ce que vous aviez recommandé à ce fujet, comme je le fais de fcience certaine; c'eft votre ancien inftituteur, *Jofephus Olivetus*, qui a fait, en tout bien et tout honneur, cette petite fuppreffion dont j'aurai le plaifir de le

remercier à la premiere occasion favorable, mais
1761. toujours en riant, parce que *cela est bon pour la santé.*

Oui vraiment, les prêtres de Genève sont comme des diables contre la comédie; mais on dit aussi que vous en êtes un peu la cause. Vous vous êtes un peu trop moqué de ces sociniens honteux; vous avez fait rire à leurs dépens, et pour s'en venger, ils voudraient bien que vous ne fissiez pleurer personne. Il faut que les comédiens de l'église et ceux du théâtre se ménagent réciproquement. A l'égard de *Rousseau*, j'avoue que c'est un *déserteur qui combat contre sa patrie*; mais c'est un déserteur qui n'est plus guère en état de servir, ni par conséquent de faire du mal; sa vessie le fait souffrir, et il s'en prend à qui il peut. Prions DIEU qu'il conserve la nôtre.

On dit que les jésuites font courir dans les maisons trois mémoires manuscrits pour leur justification. C'est beaucoup que *trois*, car je crois qu'ils auraient de la peine à en faire lire un seul, tant l'animosité publique est grande. On dit qu'ils prouvent, dans un de ces mémoires, que le parlement a falsifié et tronqué les passages de leurs constitutions. Cela pourrait bien être, puisqu'*Omer-Anitus*, dans son beau réquisitoire, a bien falsifié et tronqué, d'après *Abraham Chaumeix*, les passages de l'*Encyclopédie*. Adieu, mon cher philosophe; faites des tragédies, moquez-vous de tout, et portez-vous bien.

LETTRE XCV.

DE M. D'ALEMRERT.

A Paris, ce 27 janvier.

VOUS avez dû, mon cher et illustre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par M. *Damilaville*, le *Manuel des Inquisiteurs*, que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse et si à plaindre ? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher* d'en frémir *et d'en rire*. L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était si bon de faire connaître, m'a prié de vous présenter son ouvrage de sa part, en vous assurant des sentimens qu'il vous a voués, et qui vous sont dus par tous les amateurs de la raison et des lettres. Cet auteur est le même abbé *Morellet*, ou *Morlet*, ou *Mordsles*, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquisition arragonoise, mais à la petite inquisition de France, pour avoir dit, dans une *Vision* meilleure que celle d'*Ezéchiel*, qu'une méchante femme, qu'il ne nommait pas, était *bien malade*.

1762.

Admirez, mon cher philosophe, combien la raison gagne de terrain; cet ennemi de la persécution, qui travaille si bien à la rendre ridicule, est

—— un prêtre, ci-devant théologien ou théologal de
1762. l'*Encyclopédie*, qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure*, où vous verrez entre autres que St. *Ambroiſe* ou St. *Auguſtin* (je ne ſais plus lequel) compare les dimenſions de l'arche à celles du corps de l'homme, et la petite porte de l'arche au trou du derrière ; c'eſt un beau paſſage qui vous a échappé dans votre chapitre ſur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien, écrivez-moi, je vous prie, un mot d'honnêteté pour cet honnête écclésiaſtique ; il le mérite par ſon zèle pour la bonne cauſe, et par ſon reſpect pour vous.

Je ne ſais ſi je vous ai prié de remercier M. le chevalier de *Molmire* de ſes *Etrennes aux ſots*, et M. le rabbin *Akib* de ſon *ſermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que ſi l'un s'aviſe encore de *prêcher*, et l'autre de donner des *étrennes*, ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos Remarques ſur *Corneille*, et nous venons de finir Héraclius. Je prends la liberté de vous répéter à ce ſujet ce que vous m'avez déjà permis de vous dire ; ne critiquez *Corneille* que lorſque vous aurez deux fois raiſon ; il a un nom très-reſpecté, il eſt mort ; voilà une raiſon bien forte (je ne vous dis pas bien bonne) en ſa faveur. Vous ſavez mieux que moi que, dans un genre tel que celui du théâtre, dont les règles renferment beaucoup d'arbitraire, on peut condamner et juſtifier preſque tout ; et pour peu que *Corneille* ſoit juſtifiable par des raiſons telles

quelles, dans les endroits où vous l'attaquez, vous êtes sûr d'avoir contre vous les pédans et les sots, qui déchireraient *Corneille* s'il n'était pas mort, et qui seront bien aises de vous déchirer parce que vous êtes vivant. Attendez-vous, par exemple, au mal qu'ils diront de Zulime. Je ne ferai pas chorus avec eux, car cette pièce m'a fait beaucoup de plaisir, au moins dans le rôle principal; j'y trouve la passion bien ressentie, bien exprimée et bien différente de cet amour de ruelle qui affadit notre théâtre.

1762.

Si par hasard vous connaissez l'auteur de l'Ecueil du sage, dites-lui aussi, je vous prie, que son ouvrage m'a fait plaisir, qu'il est sur-tout très-moral, et par cette raison digne de rester au théâtre; que le troisième et le quatrième acte sont excellens, qu'il y a dans les autres des scènes fort agréables, et des détails très-intéressans. J'y voudrais un autre cinquième acte; la pièce eût été meilleure en quatre, ou même en trois; mais voilà ce que fait la superstition des règles. Il me semble que les auteurs dramatiques font pour les règles comme les François pour les impôts; ils y obéissent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien disciple? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles; vous écrit-il toujours? Je le crois aux abois, et c'est grand dommage; la philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la superstition et du fanatisme.

1762. On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire général en France ; on ajoute qu'ils en ſont très-mécontens : leur principale raiſon pour ſe plaindre eſt que, ſi on leur donne ce vicaire, *ils ne ſeront plus rien* ; c'eſt préciſément ce qu'il faut qu'ils ſoient.

Je fais mon compliment, non à vous, mais au gouvernement, ſur la penſion qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous, l'Etat donnerait beaucoup moins, et encouragerait beaucoup plus.

Adieu, mon cher philoſophe ; portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois, et ſur-tout moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de ſolide. Le vicaire général des jéſuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement, il va y avoir en France un *vicé-général* de plus : voilà de quoi vivent les Pariſiens.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février

Si j'ai lu la belle juriſprudence de l'inquiſition ! et oui, mordieu, je l'ai lue, et elle a fait ſur moi la même impreſſion que fit le corps ſanglant de *Céſar* ſur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre, puiſqu'il y a encore du bois et du feu, et qu'on ne s'en ſert pas pour brûler ces monſtres dans leurs infames repaires. Mon cher frère, embraſſez en mon nom le digne frère qui

a fait cet ouvrage excellent; puisse-t-il être traduit en portugais et en castillan ! Plus nous sommes 1762.
attachés à la sainte religion de notre Sauveur *Jésus-Christ*, plus nous devons abhorrer l'abominable usage qu'on fait tous les jours de sa divine loi.

Il est bien à souhaiter que vos frères et vous, donniez tous les mois quelque ouvrage édifiant qui achève d'établir le royaume du *Christ*, et de détruire les abus. Le trou du cu est quelque chose; je voudrais qu'on mît en sentinelle un jésuite à cette porte de l'arche.

On a imprimé en Hollande le testament de *Jean Meslier*; ce n'est qu'un très-petit extrait du testament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à DIEU d'avoir enseigné le christianisme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce testament de l'*antechrist*, puisque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle voie vous voulez qu'il vous parvienne; il est écrit avec une simplicité grossière qui, par malheur, ressemble à la candeur. Vraiment, il s'agit bien de Zulime et du Droit du seigneur ou de l'Ecueil du sage, que le philosophe *Crébillon* a mutilé et estropié, croyant qu'il égorgeait un de mes enfans! Jurez bien que cette petite bagatelle est d'un académicien de Dijon, et soyez sûr que vous direz la vérité; mais ces misères ne doivent pas vous occuper; il faut venir au secours de la sainte vérité qu'on attaque de toutes parts. Engagez vos frères

— à prêter continuellement leur plume et leur voix
1762. à la défense du dépôt sacré.

Vous m'avez envoyé un beau livre de musique (*), à moi qui sais à peine solfier; je l'ai vîte mis ès mains de notre nièce la *virtuose*.

Je suis le coq qui trouva une perle dans son fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiselle *Corneille* a une jolie voix; mais elle ne peut comprendre ce que c'est qu'un dièse.

Pour son oncle le rabâcheur et le déclamateur, le cardinal de *Bernis* dit que je suis trop bon et que je l'épargne trop.

J'ai fait très-sérieusement une très-grande perte dans l'impératrice de toutes les Russies.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 de février.

MON cher et universel, vous avez le nez fin, et c'est pour cela que j'ai voulu que vous lussiez Olimpie; mais après avoir mandé à madame de *Fontaine* de vous donner cette corvée, je lui mandai de n'en rien faire, attendu que j'ai le nez fin aussi, et que je m'étais très-bien aperçu que *Cassandre* et *Olimpie* ne remuaient pas comme ils doivent remuer. J'avais, DIEU et le duc de *Villars* m'en sont témoins,

(*) Elémens de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. *Rameau*, par M. d'*Alembert*.

j'avais broché en ſix jours cette beſogne. Il n'appartient qu'au Dieu de *Moïſe* de créer en ſix jours un monde. J'avais fait le chaos ; j'ai débrouillé beaucoup, et voilà pourquoi je ne voulais plus que vous viſſiez mon ours avant que je l'euſſe léché. Toutes vos critiques me paraiſſent aſſez juſtes ; ce n'eſt point peu pour un auteur d'en convenir : il n'y en a qu'une qui me paraît mauvaiſe. Vous voulez qu'un homme qui eſt à la porte d'une égliſe interrompe une cérémonie qu'on fait dans le ſanctuaire, et à laquelle il n'a nul droit, nul prétexte de s'oppoſer. 1762.

On voit bien que vous n'allez jamais à la meſſe. Je ſuppoſe que vous viſſiez *Fréron* et *Chaumeix*, etc. communier à Notre-Dame, iriez-vous leur donner des coups de bâton à l'autel ? n'attendriez-vous pas qu'ils allaſſent de l'égliſe au b.....? Vous ne ſavez pas combien les cérémonies de l'Egliſe ſont reſpectables.

Il y a encore d'autres remarques ſur leſquelles je pourrais diſputer ; mais le grand point eſt d'intéreſſer, tout le reſte vient enſuite. J'ai choiſi ce ſujet, moins pour faire une tragédie, que pour faire un livre de notes à la fin de la pièce, notes ſur les myſtères, ſur la conformité des expiations anciennes et des nôtres, ſur les devoirs des prêtres, ſur l'unité d'un Dieu prêchée dans tous les myſtères, ſur *Alexandre* et ſes conſors, ſur le ſuicide, ſur les bûchers où les femmes ſe jetaient dans la moitié de l'Aſie ; cela m'a paru curieux et ſuſceptible d'une hardieſſe honnête : *Meslier* eſt curieux

aussi. Il part un exemplaire pour vous ; le bon
1762. grain était étouffé dans l'ivraie de son in-folio. Un bon suisse a fait l'extrait très-fidellement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponse aux insolens fanatiques qui traitent les sages de libertins ! quelle réponse, misérables que vous êtes, que le testament d'un prêtre qui demande pardon à DIEU d'avoir été chrétien ! Le livre de *Mordsles* sur l'inquisition, me met toujours en fureur. Si j'étais *Candide*, un inquisiteur ne mourrait que de ma main.

Mademoiselle *Corneille* est bien élevée ; il faut remercier DIEU d'avoir arraché cette ame à l'horreur d'un couvent.

Je fais un peu de bien dans la mission que le ciel m'a confiée. O, mes frères ! travaillez sans relâche, semez le bon grain, profitez du temps pendant que nos ennemis s'égorgent. Madame *Denis* est très-contente de votre musique.

Quoi ! *Meslier* en mourant aura dit ce qu'il pense de *Jésus*, et je ne dirai pas la vérité sur vingt détestables pièces de *Pierre*, et sur les défauts sensibles des bonnes ? Oh, pardieu, je parlerai ; le bon goût est préférable au préjugé. *Salvâ reverentiâ.*

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 29 de mars.

MON cher et grand philoſophe, vous avez donc lu cet impertinent petit libelle d'un impertinent petit prêtre, qui était venu ſouvent aux Délices, et à qui nous avons daigné faire trop bonne chère. Le ſot libelle de ce miſérable était ſi mépriſé, ſi inconnu à Genève, que je ne vous en avais point parlé. Je viens de lire, dans le *Journal encyclopédique*, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever ſon infamie. Vous voyez que les presbytériens ne valent pas mieux que les jéſuites, et que ceux-ci ne ſont pas plus dignes du carcan que les janſéniſtes. 1762.

Vous avez fait à la ville de Genève un honneur qu'elle ne méritait pas; je ne me ſuis vengé qu'en amuſant ſes citoyens. On joua Caſſandre ces jours paſſés ſur mon théâtre de Ferney, non le Caſſandre que vous avez vu croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau ſuivant votre goût. Les miniſtres n'ont oſé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer génevois et génevoiſes pendant cinq actes, et je n'ai jamais vu une pièce ſi bien jouée; et puis un ſouper pour deux cents ſpectateurs, et puis le bal: c'eſt ainſi que je me ſuis vengé.

On venait de pendre un de leurs prédicans à

1762. Toulouſe, cela les rendait plus doux; mais on vient de rouer un de leurs frères, accuſé d'avoir pendu ſon fils, en haine de notre ſainte religion pour laquelle ce bon père ſoupçonnait dans ſon fils un ſecret penchant. La ville de Toulouſe, beaucoup plus ſotte et plus fanatique que Genève, prit ce jeune pendu pour un martyr. On ne s'aviſa pas d'examiner s'il s'était pendu lui-même, comme la choſe eſt très-vraiſemblable. On l'enterra pompeuſement dans la cathédrale; une partie du parlement aſſiſta pieds nuds à la cérémonie; on invoqua le nouveau ſaint; après quoi la chambre criminelle fit rouer le père à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement était d'autant plus chrétien, qu'il n'y avait aucune preuve contre le roué. Ce roué était un bon bourgeois, un bon père de famille, ayant cinq enfans en comptant le pendu; il a pleuré ſon fils en mourant, il a pleuré de ſon innocence ſous les coups de barre, il a cité le parlement au jugement de DIEU. Tous nos cantons hérétiques jettent les hauts cris; tous diſent que nous ſommes une nation auſſi barbare que frivole, qui ſait rouer, et qui ne ſait pas combattre, et qui paſſe de la Saint-Barthelemi à l'opéra comique. Nous devenons l'horreur et le mépris de l'Europe; j'en ſuis fâché, car nous étions faits pour être aimables.

Je vous promets de n'aller ni à Genève ni à Toulouſe; on n'eſt bien que chez ſoi.

Pour l'amour de Dieu, rendez auſſi exécrable que vous le pourrez le fanatiſme qui a fait pendre

un fils par son père, ou qui a fait rouer un innocent
par huit conseillers du roi. 1762.

Mandez-moi, je vous prie, quel est le corps que vous méprisez le plus; je suis empêché à résoudre ce problème.

Interim, vous savez combien je vous aime, estime et révère.

LETTRE XCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mars.

Un mal-entendu a été cause, mon cher philosophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de *Jean Meslier*, que vous m'aviez adressé, il y a près d'un mois; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé: *Ci gît un fort honnête prêtre, curé de village, en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à* DIEU *d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par-là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne sont pas cent bêtes.* Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un suisse qui *entend fort bien le français*, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et serré, et je bénis l'auteur de l'extrait, quel qu'il puisse être.

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un

1762. peu de temps, et je ne ſais ſi tous ces livres ſeront néceſſaires, et ſi le genre-humain n'aura pas aſſez d'eſprit pour comprendre *par lui-même* que trois ne font pas un, et que du pain n'eſt pas DIEU. Les ennemis de la raiſon font dans ce moment aſſez ſotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanſon :

Pour détruire tous ces gens-là,
Tu n'avais qu'à les laiſſer faire.

Je ne ſais ce que deviendra la religion de *Jéſus*, mais ſa *compagnie* eſt dans de mauvais draps. Ce que *Paſcal*, *Nicole* et *Arnaud* n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques abſurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait ſi peu au dehors; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ſes colonies, et chaſſé les jéſuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec ſi peu de force apparente, produiſe d'auſſi grands effets.

Il s'en faut beaucoup, j'en conviens, que les fanatiques d'un certain rang tiennent, entre les fanatiques de *Loyola* et les fanatiques de Saint-Médard, *la balance* auſſi égale qu'un certain philoſophe de vos amis; mais laiſſons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raiſon n'aura plus que les pandoures à combattre, elle en aura bon marché.

A propos des pandoures, ſavez-vous qu'ils ne laiſſent pas de faire encore quelques incurſions par-ci, par-là ſur nos terres? Un curé de Saint-Herblan, de Rouen, nommé *le Roi* (ce n'eſt pas le roi des orateurs), qui prêche à Saint-Euſtache, vous a honoré, il y a environ quinze jours, d'une ſortie apoſtolique, dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec *Bayle* N'oubliez pas cet honnête homme, à la première bonne digeſtion que vous aurez; ſon ſermon mérite qu'il ſoit recommandé au prône. 1762.

En voilà aſſez ſur les ſots et les ſottiſes. Tout cela ne ſerait rien, ſi nous n'avions pas perdu la Martinique, et ſi tout, juſqu'aux Ruſſes, ne ſe moquait pas de nous. Eh bien, que dites-vous de votre ancien diſciple? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous *Eliſabeth Petrowna*. Par ma foi, il avait beſoin de cette mort, et il en a bien promptement tiré parti. Je me ſouviens de ce que vous me diſiez, il y a ſix ans. *Il a plus d'eſprit qu'eux tous.* Dieu veuille que nous profitions de l'exemple ou du prétexte que les Ruſſes nous donnent pour nous débarraſſer de cette alliance autrichienne, qui nous coûtera plus que l'Eſpagne n'a coûté à *Louis XIV*.

Laiſſons les rois s'égorger, ainſi que les parlemens et les jéſuites, et parlons un peu de votre tragédie. Je ſuis charmé des corrections que vous y faites; *il faut qu'Olimpie et Caſſandre intéreſſent*, et c'eſt-là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait *Antigone* au premier acte, pendant la béné-

diction nuptiale de *Caſſandre* et d'*Olimpie*, je ne
1762. prétends point du tout qu'*Antigone* doive troubler cette bénédiction. Je ſuis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne, dans l'égliſe, des coups de pied dans le cu à un prêtre qui fait ſes fonctions; mais, pour s'épargner cette incartade, quand on n'eſt pas sûr de ſoi, il faut faire comme vous, mon cher maître, il faut ne point aller à l'égliſe: et pourquoi *Antigone* y reſte-t-il pour y faire une ſi ſotte figure? que ne ſe tient-il chez lui pendant ce temps-là? Il me paraît que ſa préſence et ſon ſilence le rendent, en cette occaſion, un perſonnage de comédie. Tout cela ſoit dit, mon cher maître, ſauf votre meilleur avis, comme de raiſon; je ſuis auſſi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions.

Où en eſt l'édition de *Corneille*? Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu, ſoyez ſur vos gardes; ayez raiſon autant qu'il vous plaira, mais ſoyez poli; c'eſt où vos ennemis vous attendent; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitiez *Corneille*; et quand vous n'y ſerez plus, il ne leur en coûtera rien pour dire que vous aviez raiſon: ne ſerez-vous pas bien avancé?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de *la Chalotais*. C'eſt, à mon avis, un terrible livre contre les jéſuites, d'autant plus qu'il eſt fait avec modération. C'eſt le ſeul ouvrage philoſophique qui ait été fait juſqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien que cet eſprit de philoſophie règne

dans

dans les parlemens. Vous ſavez, ſans doute, ce que le parlement de Toulouſe vient de faire, en condamnant à la corde un pauvre miniſtre, dont tout le crime était d'avoir fait, au *déſert*, des baptêmes et des mariages; et en feſant rouer vif un pauvre vieillard proteſtant de ſoixante et dix ans, accuſé fauſſement d'avoir pendu ſon fils. Tous les inquiſiteurs ne ſont pas à Lisbonne. 1762.

Adieu, mon cher philoſophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes poſſibles! encore s'il n'était que ridicule ſans être atroce, il n'y aurait que demi-mal; les impertinences jéſuitiques et médardiques, feraient les menus plaiſirs de la philoſophie; mais peut-on avoir le courage de rire, quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les ſottiſes des prêtres et pour celles des rois? Tâchons, mon cher maître, de ne nous laiſſer égorger ni par perſonne ni pour perſonne. Je ne ſais, mais cette année 1762 me paraît *groſſe* de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de quoi parler, les fanatiques de quoi crier, et les philoſophes de quoi réfléchir. Adieu; je ſuis charmé que mademoiſelle *Corneille* croiſſe, comme *Jéſus-Chriſt*, *en ſageſſe et en grâce* devant DIEU et devant les hommes.

LETTRE C.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

1762. OUI, mon cher et illustre maître, j'ai lu ou plutôt parcouru, en bâillant, l'impertinente diatribe de ce petit socinien honteux, qui mériterait bien d'être catholique, et qui m'a fait l'honneur de m'associer avec vous pour être l'objet de sa plate satire. Il me serait bien aisé de le couvrir de ridicules, mais c'est un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occasion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaissance : ces variations plaisantes sur la *révélation*, dont il a d'abord fait valoir la *nécessité*, qu'il a bornée à de l'*utilité* dans une édition suivante, et qu'apparemment il assurera dans la troisième être une chose tout-à-fait *commode*, et, comme on dit, *bien gracieuse*; ces sottises et d'autres donneraient beau jeu à la plaisanterie: mais l'auteur et le sujet sont trop plats pour qu'on soit tenté d'en plaisanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites, d'avoir trop fait d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raisonnables ; ce sera, si vous voulez, une fable morale que je voulais faire servir d'instruction à nos prêtres fanatiques : mais si vos

Génevois sont offensés du bien que j'ai dit d'eux, —— ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour aussi 1762. sots qu'ils veulent l'être. Nos jésuites de Paris se défendent, à tort ou à droit, d'être des assassins, des voleurs, des fourbes, etc. et encore cela en vaut-il la peine. Vos jésuites presbytériens se défendent de toutes leurs forces d'avoir le sens commun; ils sont bien plus avancés que les nôtres.

Est-ce que les Génevois osent aller à vos comédies? on m'avait pourtant assuré que la sérénissime ou obscurissime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui serait atteint et convaincu d'avoir assisté à cette œuvre du démon, ne pourrait jamais devenir *magistrat*. Vous n'avez que votre théâtre dans la tête, et vous ne vous souciez guère, à ce que je vois, que les Etats de ce monde soient bien gouvernés.

Quant à nous, malheureuse et drôle de nation, les Anglais nous font jouer la tragédie au dehors, et les jésuites la comédie au dedans. L'évacuation du collége de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi, ceci est très sérieux, et les *classes* du parlement n'y vont pas de main morte. Ils croient servir la religion, mais ils servent la raison sans s'en douter; ce sont des exécuteurs de la haute justice, pour la philosophie, dont ils prennent les ordres sans le savoir; et les jésuites pourraient dire à St *Ignace* : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Ce qui me paraît singulier, c'est que la destruction

1762. de ces fantômes, qu'on croyait si redoutables, se fasse avec aussi peu de bruit. La prise du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la prise des biens des jésuites à nosseigneurs du parlement. On se contente, à l'ordinaire, d'en plaisanter. On dit que *Jésus-Christ* est un pauvre capitaine réformé, qui a perdu sa *compagnie.* Il n'y a pas jusqu'aux sulpiciens qui ne s'avisent aussi d'être plaisans. Le curé de Saint-Sulpice, qui n'est pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'ose demander pour son petit séminaire la maison du noviciat des jésuites, parce qu'il a peur des *revenans.* Quant au père de *la Tour*, il se croit pour le moins *Caton* et *Socrate* : *Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qui plaira à* DIEU, *je n'en serai pas moins l'être le plus vertueux qui existe.* Cela me fait souvenir de l'abbé de *Dangeau* qui disait, dans le temps de nos malheurs à Hochstet et à Ramillies : *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans*, en montrant son bureau, *trois mille verbes bien conjugués.*

Votre parlement de Toulouse, qui ne se presse pas de chasser les jésuites, comme il ne s'en pressa pas du temps de l'assassinat d'*Henri IV*, et qui en attendant, fait rouer des innocens, ressemble, s'il est permis de rire en matière si triste, à ce capitaine suisse qui fesait enterrer les blessés pour morts, et qui s'écriait sur leurs plaintes : *Bon, bon, si on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort.*

Ecrasez l'inf..., me répétez-vous sans cesse : eh, mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même ; elle

y court plus vîte que vous ne penſez. Savez-vous ce que dit *Aſtruc? Ce ne ſont point les janſéniſtes qui tuent les jéſuites, c'eſt l'Encyclopédie, mordieu, c'eſt l'Encyclopédie.* Il pourrait bien en être quelque choſe, et ce marouſle d'*Aſtruc* eſt comme *Paſquin*, *il parle quelquefois d'aſſez bon ſens.* Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de roſe, je vois d'ici les janſéniſtes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après avoir fait périr, cette année-ci, les jéſuites de mort violente, la tolérance s'établir, les proteſtans rappelés, les prêtres mariés, la confeſſion abolie, et le fanatiſme écraſé ſans qu'on s'en aperçoive. 1762.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien diſciple qui doit offrir une ſi belle chandelle à DIEU, et dire un ſi beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de ſa poſition actuelle? je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar; aſſurément la choſe en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma proſe, en vous embraſſant mille fois.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de juillet.

Le nom de *Zoïle* me pique, mon cher philoſophe, il eſt très-injuſte. Je vais au-delà des bornes quand je loue *Corneille*, et en-deçà quand je le cri-

tique. Je crois d'ailleurs faire un ouvrage très-utile,
1762. et que la comparaiſon des pièces de *Shakeſpeare* et de *Calderòn* avec *Corneille*, ſur des ſujets à peu-près ſemblables, eſt un grand éloge de *Pierre*, et un ſervice à la littérature. Je ne me relâcherai en rien, parce je ſuis sûr que j'ai raiſon : j'en ſuis sûr, parce que j'ai cinquante ans d'expérience, parce que je me connais au théâtre, parce que je conſulte toujours des gens qui s'y connaiſſent, et qui ſont entièrement de mon avis. Eſt-ce à vous à vouloir des ménagemens, et à conſeiller la faibleſſe ? que m'importe que le préjugé crie, quand j'ai pour moi la raiſon ? je ne ſonge qu'au vrai et à l'utile. La Bérénice de *Corneille* eſt déteſtable ; je fais imprimer à côté celle de *Racine* avec des remarques.

Attila eſt au-deſſous des pièces de *Danchet*. Je m'en tiens au *holà* de *Boileau*. Je le loue de l'avoir dit, et je ne l'approuve pas de l'avoir imprimé, parce que cela n'en valait pas la peine. Mon cher philoſophe, prenez le parti de la vérité, et point de faibleſſe humaine.

Sans doute, il faut ſe réjouir que *Jean-Jacques* ait oſé dire ce que tous les honnêtes gens penſent, et ce qu'ils devraienr dire tous les jours ; mais ce miſérable n'en eſt que plus coupable d'avoir inſulté ſes amis, ſes bienfaiteurs. Sa conduite fait honte à la philoſophie. Ce petit monſtre n'écrivit contre vous et contre les ſpectacles que pour plaire aux prédicans de Genève ; et voilà ces prédicans qui obtiennent qu'on brûle ſon livre, et qu'on décrète l'auteur de priſe de corps. Vous m'avouerez que le

magot s'eſt conduit comme un fou. Il s'eſt borné à dire que les hommes ont pu nous tromper ; et les fripons répandent toujours que DIEU a parlé par la bouche de ces hommes ; et les ſots croiront les fripons. Il me paraît que le teſtament de *Jean Meslier* fait un plus grand effet : tous ceux qui le liſent demeurent convaincus : cet homme diſcute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs diſent vrai, voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean Meslier* doit convertir la terre. Pourquoi ſon évangile eſt-il en ſi peu de mains ? Que vous êtes tièdes à Paris ! vous laiſſez la lumière ſous le boiſſeau.

1762.

Je ne veux point croire que *Paliſſot* ait vingt mille livres de rente, mais il en a certainement trop ; de pareils exemples découragent. Il m'a envoyé ſa comédie, elle eſt curieuſe par la préface et par les notes.

Je ſuis actuellement occupé d'une tragédie plus importante, d'un pendu, d'un roué, d'une famille ruinée et diſperſée, le tout pour la ſainte religion. Vous êtes, ſans doute, inſtruit de l'horrible aventure des *Calas*, à Toulouſe. Je vous conjure de crier et de faire crier. Voyez-vous madame *du Deffant* et madame de *Luxembourg* ? pouvez-vous les animer ? Adieu, mon grand philoſophe.

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 31 de juillet.

1762. COMMENT avez-vous pu imaginer, mon cher et illuftre maître, que j'aye eu intention de vous comparer à *Zoïle?* je ne fuis ni injufte ni fot à ce point-là; j'ai feulement cru devoir vous repréfenter que vos ennemis, qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et auffi peu méritées, ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification, pour peu que vous laiffiez fubfifter dans vos Remarques fur *Corneille* ce ton févère qui fe montre fur-tout dans celles fur Rodogune, et qui a paru bleffer quelques-uns de nos confrères. Il pourrait nuire même à vos critiques les plus juftes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup, en mon particulier, que je trouve Rodogune une bonne pièce, foit pour le fond, foit pour le ftyle; mais fi j'avais des coups de bâton à lui donner, ce ferait comme *Alcidas* à *Sganarelle*, dans le Mariage forcé, avec de grandes proteftations de refpect et de défefpoir d'y être obligé. *On me fait haïr*, dit *Montagne*, *les chofes les plus évidentes, quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui adouciffent la témérité de nos propofitions : il me femble, par aventure, il pourrait être*, etc.

Vous

Vous trouvez si mauvais, dans votre critique de Polyeucte, qu'il aille briser à grands coups les autels et les idoles; ne faites donc pas comme lui; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole, qu'i croyait d'or pur, est farcie d'alliage; vous serez pour lors très-utile, sans vous nuire à vous-même. Les adoucissemens que je vous propose sont d'ailleurs d'autant plus nécessaires qu'en matière de pièces de théâtre (vous le savez mieux que moi), l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui sera trouvée excellente dans une pièce médiocre, trouvera des contradicteurs dans une pièce consacrée (à tort ou à droit) par l'estime publique. Et que ne justifie-t-on pas quand on le veut? combien y a-t-il dans *Homère* d'absurdités qui ne sont encore des absurdités que pour très-peu de gens? Je suis convaincu que la plupart des pièces de *Corneille* n'auraient aujourd'hui qu'un médiocre succès; qu'elles sont froides, boursouflées, peu théâtrales et mal écrites; mais je me garderai bien de le dire, et encore moins de l'imprimer, à moins que je ne veuille être banni à perpétuité du royaume, comme les prêtres de paroisse qui refusent les sacremens aux jansénistes. Le public est un animal à longues oreilles qui se rassasie de chardons, qui s'en dégoûte peu à peu, mais qui brait quand on veut les lui ôter de force; ses opinions moutonnières, et le respect qu'il veut qu'on leur porte, me paraissent dire aux auteurs: *Il se peut faire que je ne sois qu'un sot, mais je ne veux pas qu'on me le dise.*

1762.

—— Voyez un peu ce pauvre diable de *Jean-Jacques*;
1762. le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux, les prêtres, les rois et les auteurs. On dit qu'il eſt actuellement dans les Etats du roi de Pruſſe, près de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y reſtât; car le roi de Pruſſe, tout roi de Pruſſe qu'il eſt, n'eſt pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin; et les vénérables paſteurs de ce pays-là n'entendent point raillerie ſur l'affaire de la religion: c'eſt une vieille...... pour laquelle ils ont d'autant plus d'égards qu'ils s'en ſoucient moins.

On dit que ſon livre cauſe de la rumeur parmi le peuple à Genève, que ce peuple trouve la religion de *Jean-Jacques* meilleure que celle qu'on lui prêche, et qu'il le dit aſſez haut pour embarraſſer ſes dignes paſteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le miniſtre *Vernet* trouve à la révélation, eſt pourtant bien agréable. Il ferait fâcheux d'être obligé de renoncer ainſi aux commodités de ce monde. On prétend que *Rouſſeau* fait actuellement trois partis dans la ſéréniſſime république: les miniſtres pour l'auteur et contre le livre, le conſeil pour le livre et contre l'auteur, et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez, ſans doute, un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur; et j'avoue que ce parti-là peut avoir auſſi ſes raiſons; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut, ſur-tout à Paris, car *Jean-Jacques* y eſt un peu le roi des halles.

Vous nous reprochez de la tiédeur; mais, je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots eſt très-

rafraîchiffante. Vous voudriez que nous fiffions imprimer le *Teftament de Jean Meslier*, et que nous 1762.
en diftribuaffions quatre ou cinq mille exemplaires; le fanatifme infame, puifqu'*infame* y a, n'y perdrait rien ou peu de chofe, et nous ferions traités de fous par ceux-mêmes que nous aurions convertis. Le genre-humain n'eft aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le foleil fe montrait tout-à-coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux; l'excès de lumière ne ferait bon qu'à les aveugler fans reffource. Ce que vous favez doit être attaqué comme *Pierre Corneille*, avec ménagement.

Ce qui n'en mérite point, c'eft le parlement de Touloufe, fi en effet, comme il y a toute apparence, les *Calas* font innocens. Il eft très-important que tout le public foit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné affez d'exemplaires des *pièces juftificatives* : à peine les connaît-on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écouteront; jéfuites, janféniftes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereufe. Enfin le fix du mois prochain, nous ferons délivrés de la canaille jéfuitique; mais la raifon en fera-t-elle mieux, et l'*inf*... plus mal?

Madame *du Deffant* me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, fi elle ne

1762. les yeux; la préſomption eſt pour vous à tous égards; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi : mais comme l'anglais et le français ſont deux langues vivantes, et dans leſquelles, par conſéquent, on connaît parfaitement ce qui eſt bas ou noble, propre ou impropre, ſérieux ou familier, il eſt très-important que dans votre traduction, vous ayez conſervé par-tout le caractère de l'original dans chaque phraſe, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expreſſions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu auſſi dans l'imprimé la fin des notes ſur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuſcrites. Vous pouvez tout dire, et vous ferez même très-bien; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie françaiſe, le jour de la Saint-Louis, un morceau ſur la poéſie, et principalement ſur l'ode : les partiſans de *Rouſſeau* (qui n'en a plus guère) ne ſeront pas trop contens de moi, car j'ai oſé dire que ce poëte penſait peu, et que chez lui la partie du ſentiment eſt nulle. Comme rien n'eſt plus vrai, les clameurs que cette déciſion pourra exciter ne m'inquiétent guère, d'autant que *Rouſſeau* n'a pas encore, comme *Corneille*, les honneurs de l'apothéoſe. J'ai trouvé occaſion, dans le même écrit, de vous rendre la juſtice que vous méritez, à l'occaſion de l'uſage de la philoſophie dans la

vous l'avez très-bien penſé, à aſſurer la gloire de *Corneille*. 1762.

Après m'être acquitté des ordres de l'académie, voici maintenant pour mon compte. Quelque abſurde que me paraiſſe la pièce de *Shakeſpeare*, quelque groſſiers que ſoient réellement les perſonnages, quelque fidélité que je penſe que vous ayez miſe dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original ſoit auſſi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes*; il y a apparence que l'anglais porte *gentleman*, ou peut-être *worthy gentleman*, expreſſion qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui eſt attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous ſavez d'ailleurs mieux que moi que *gentleman* en anglais ne ſignifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'aſſaſſinat de *Céſar*, *l'ambition vient de payer ſes dettes* : cela eſt ridicule en français, et je ne doute point que cela ne ſoit fidellemeut traduit; mais cette façon de parler eſt-elle ridicule en anglais? je m'en rapporte à vous pour le ſavoir. Si je diſais de quelqu'un qui eſt mort : *Il a payé ſes dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement; cependant la phraſe latine correſpondante, *naturæ ſolvit debitum*, n'aurait rien de répréhenſible. Vous ſentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous propoſer mes doutes; je ſais très-médiocrement l'anglais; je n'ai point l'original ſous

1762. les yeux; la préfomption eft pour vous à tous égards; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi : mais comme l'anglais et le français font deux langues vivantes, et dans lefquelles, par conféquent, on connaît parfaitement ce qui eft bas ou noble, propre ou impropre, férieux ou familier, il eft très-important que dans votre traduction, vous ayez confervé par-tout le caractère de l'original dans chaque phrafe, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expreffions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu auffi dans l'imprimé la fin des notes fur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manufcrites. Vous pouvez tout dire, et vous ferez même très-bien ; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie françaife, le jour de la Saint-Louis, un morceau fur la poéfie, et principalement fur l'ode : les partifans de *Rouffeau* (qui n'en a plus guère) ne feront pas trop contens de moi, car j'ai ofé dire que ce poëte penfait peu, et que chez lui la partie du fentiment eft nulle. Comme rien n'eft plus vrai, les clameurs que cette décifion pourra exciter ne m'inquiétent guère, d'autant que *Rouffeau* n'a pas encore, comme *Corneille*, les honneurs de l'apothéofe. J'ai trouvé occafion, dans le même écrit, de vous rendre la juftice que vous méritez, à l'occafion de l'ufage de la philofophie dans la

poésie, genre de mérite rare et précieux que vous seul avez eu parmi nous. 1762.

Qu'est-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une satire sous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? Quoique je pense absolument comme l'auteur de cette brochure sur le mérite de *Crébillon*, je suis très-fâché qu'on ait choisi le moment de sa mort pour jeter des pierres sur son cadavre; il fallait le laisser pourrir de lui-même, et cela n'eût pas été long.

Les amis de *Rousseau* (non plus de *Rousseau* le poëte, mais de *Rousseau* de Genève) répandent ici que vous le persécutez, que vous l'avez fait chasser de Berne, et que vous travaillez à le faire chasser de Neuchâtel. Je suis persuadé qu'il n'en est rien, et que, malgré les torts que *Rousseau* peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraser à terre. Je me souviens d'un beau vers de Sémiramis:

> La pitié dont la voix,
> Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Souvenez-vous d'ailleurs que si *Rousseau* est persécuté, c'est d'avoir jeté des pierres, et d'assez bonnes pierres, à cet infame fanatisme que vous voudriez voir écrasé, et qui fait le refrain de toutes vos lettres, comme la *destruction de Carthage* était le refrain de tous les discours de *Caton* au sénat. *Rousseau* ressemble à cet homme des *Fables* d'*Esope*, qui donnait des soufflets aux passans, et à qui on conseilla, pour son malheur, d'aller souffleter aussi un sot accrédité qui se trouva sur son chemin, et

1762. qui lui fit payer les soufflets pour lui et pour les autres passans. Mais il ne faut pas que la philosophie, tout insultée qu'elle est par lui, puisse être accusée d'avoir contribué ou même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient de faire contre lui un grand diable de mandement, qui donnera envie de lire sa *Profession de foi* à ceux qui ne la connaissent pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité ; cela s'appelle sortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de *prêcher : c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux.* Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événemennt. A peine en a-t-on parlé deux jours, et ces jésuites si orgueilleux périssent comme des capucins, sans faire de sensation.

Savez-vous que frère *Berthier* a pensé être instituteur des enfans de France ? heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu ; voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hommes ! si on le faisait balayeur de la bibliothéque du roi, je le trouverais mieux placé.

Que dites-vous de la révolution de Russie, et de votre ancien disciple dont vous vous obstinez à ne me point parler ? Vous avez toujours cru qu'il périrait ; il s'en tirera pourtant, si je ne me trompe, grâce à son activité et à son courage. Je me flatte qu'après la paix qu'on nous fait espérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; vous me négligez un peu; je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin à loin, et je trouve cela très-mauvais. 1762.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, par Genève, 15 de ſeptembre.

MON très-aimable et très-grand philoſophe, je ſuis emmitouflé. Je viſe à être ſourd et aveugle. Si je n'étais qu'aveugle, je reviendrais voir madame *du Deffant*; mais étant ſourd il n'y a pas moyen.

Je vous prie de dire à l'académie que je la régalerai inceſſamment de l'Héraclius de *Calderon*, qui pourra réjouir autant que le Céſar de *Shakeſpeare*. Soyez très-perſuadé que j'ai traduit *Gilles Shakeſpeare*, ſelon l'eſprit et ſelon la lettre. *L'ambition qui paye ſes dettes* eſt tout auſſi familier en anglais qu'en français, et le *dimitte nobis debita noſtra* n'en eſt pas plus noble pour être dans le *Pater*.

On a bien de la peine avec les *Calas*; on n'a été inſtruit que petit à petit, et ce n'eſt qu'avec des difficultés extrêmes qu'on a fait venir les enfans à Genève, l'un après l'autre, et la mère à Paris. Les mémoires ont été faits ſucceſſivement, à meſure qu'on a été inſtruit. Ces mémoires ne ſont faits que pour préparer les eſprits, pour acquérir des protecteurs, et pour avoir le plaiſir de rendre un

1762. parlement et des péninens blancs, exécrables et ridicules.

Comment peut-on imaginer que j'aye persécuté *Jean-Jacques*? voilà une étrange idée; cela est absurde. Je me suis moqué de son *Emile*, qui est assurément un plat personnage: son livre m'a ennuyé; mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en marroquin; en vérité, ai-je le nez tourné à la persécution? croit-on que j'aye un grand crédit auprès des prêtres de Berne? Je vous assure que la prêtraille de Genève aurait fait retomber sur moi, si elle avait pu, la petite correction qu'on a faite à *Jean-Jacques*, et que j'aurais pu dire, *jam proximus ardet Eucalegon*, si je n'avais pas des terres en France, avec un peu de protection. Quelques cuistres de calvinistes ont été fort ébahis et fort scandalisés que l'illustre république me permît d'avoir une maison dans son territoire, dans le temps qu'on brûle et qu'on décrète de prise de corps *Jean-Jacques* le citoyen; mais comme je suis fort insolent, j'en impose un peu, et cela contient les sots. Il y a d'ailleurs plus de *Jean Meslier* et de *Sermon des cinquante*, dans l'enceinte de nos montagnes, qu'il n'y en a à Paris. Ma mission va bien, et la moisson est assez abondante. Tâchez de votre côté d'éclairer la jeunesse autant que vous le pourrez.

J'ai envoyé à frère *Damilaville* un long détail d'une bêtise imprimée dans les journaux d'Angleterre: c'est une lettre qu'on prétend que je vous

ai écrite : vous auriez un bien plat correſpondant, ſi je vous avais en effet écrit de ce ſtyle. 1762.

Le factum de l'archevêque de Paris contre *Jean-Jacques* me paraît plus plat que l'éducation d'*Emile* ; mais il n'approche pas de certains réquiſitoires. Je ſuis très-sûr qu'on a propoſé *Berthier* pour la place de maître *Editue*. Il faut avouer qu'il y a certaines familles où l'on élève bien les enfans ; mais, Dieu merci, nous n'avons eu qu'une fauſſe alarme.

Je vous parle rarement de *Luc*, parce que je ne penſe plus à lui : cependant, s'il était capable de vivre tranquille et en philoſophe, et de mettre à écraſer l'*inf*... la centième partie de ce qu'il lui en a coûté pour faire égorger du monde, je ſens que je pourrais lui pardonner.

Vous avez vu, ſans doute, la belle lettre que *Jean-Jacques* a écrite à ſon paſteur, pour être reçu à la ſainte Table : je l'ai envoyée à frère *Damilaville*. Vous voyez bien que ce pauvre homme eſt fou : pour peu qu'il eût eu un reſte de ſens commun, il ſerait venu au château de Tourney que je lui offrais ; c'eſt une terre entièrement libre. Il y eût bravé également et les prêtres ariens, et tous les fanatiques ; mais ſon orgueil ne lui a pas permis d'accepter les bienfaits d'un homme qu'il avait outragé.

Criez par-tout, je vous en prie, pour les *Calas* et contre le fanatiſme, car c'eſt-là l'*infame* qui a fait leur malheur. Vous devriez bien venir un jour à Ferney avec quelque bon cacouac. Je voudrais vous embraſſer avant que de mourir, cela me ferait grand plaiſir.

LETTRE CV.

DE Mᴿ D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de ſeptembre.

1762. CE que vous me mandez de votre ſanté, mon cher et illuſtre maître, m'inquiéte et m'afflige. Votre converſation et la lecture de vos ouvrages m'ont tant fait remercier DIEU de n'être ni ſourd ni aveugle, que je le trouverais bien injuſte, s'il vous puniſſait par deux ſens que vous avez rendus ſi précieux à tous ceux qui ſavent penſer. J'eſpère que vous conſerverez vos yeux en les ménageant, et c'eſt de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles, je n'y ſais point d'autre remède que d'entendre le moins de ſottiſes que vous pourrez; par malheur ce remède n'eſt pas d'une obſervation facile.

J'ai annoncé à l'académie l'Héraclius de *Calderon;* et je ne doute point qu'elle ne le liſe avec plaiſir, comme elle a lu l'arlequinade de *Gilles Shakeſpeare.* Ce que je vous marquais ſur votre traduction n'était qu'un doute; et je ſuis convaincu, puiſque vous m'en aſſurez, que vous avez conſervé dans cette traduction le génie des deux langues; perſonne n'eſt plus à portée de cela que vous.

Grâce à vous, j'eſpère que les *Calas* viendront à bout de prouver leur innocence; mais ſavez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs

mémoires? c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer, 1762.
je ne dis pas que des magiſtrats, mais que des hommes qui ne marchent pas à quatre pattes, aient condamné ſur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il eſt abſolument néceſſaire (et je le leur ai dit) qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection, en demandant que les pièces du procès ſoient miſes ſous les yeux du public. Cela eſt d'autant plus important, qu'il y a ici des émiſſaires du parlement de Toulouſe, qui répandent que *Calas* le père a été juſtement condamné, que toute la ville de Toulouſe en eſt convaincue, et que c'eſt par commiſération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient auſſi. La juſtification eſt bien ridicule, puiſque de façon ou d'autre, il s'enſuivrait que les juges auraient prévariqué; mais n'importe, il y a des ſots qui ſe payent de pareilles raiſons, et ces ſots-là en entraînent d'autres, et de ſots en ſots l'innocence et la vérité reſtent opprimées.

Je ne ſuis pas plus édifié que vous de la *Profeſſion de foi* de *Jean-Jacques*, d'autant que je ne crois pas cette momerie fort neceſſaire pour dîner et ſouper tranquillement, et dormir de même, dans les Etats de votre ancien diſciple, où *Jean-Jacques* s'eſt réfugié après avoir dit aſſez de mal du maître. Je plains le malheur que ſa bile et ſes perſécuteurs lui cauſent; mais s'il a beſoin pour être heureux d'*approcher de la ſainte Table*, et d'appeler *ſainte*, comme il le fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au

1762. reste, je ne suis surpris ni que vous lui ayez offert un asile, ni qu'il l'ait refusé; il eût été trop inconséquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de son pays*, car c'est ainsi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a travaillé sans le vouloir, et beaucoup mieux qu'il ne pensait, pour la *vigne du Seigneur*, et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne sais ce que c'est que cette bêtise qu'on a imprimée, sous votre nom et sous le mien, dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir, je suis prêt à donner tous les désaveux que vous jugerez nécessaires.

Frère *Berthier* avait envie, à ce qu'il disait, d'aller à la trape, et il a fini par vouloir être à Versailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-sept ou dix-huit *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les *classes* du parlement les appellent; ils se sont réfugiés là; jamais il n'y en a tant eu, et ils ont dit, en quittant Paris, à frère *Berthier*, comme *Strabon* au paysan son pourvoyeur:

Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

On dit qu'il se mêlera de l'éducation sans avoir de titre; il se contentera d'être *appelé* sans être *élu*.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous? que les jésuites commençaient à vous faire pitié, et que vous seriez presque tenté d'écrire en leur faveur, s'il était possible de rendre intéressans des gens que vous avez rendus si ridicules. Croyez-moi, point

de faiblesse humaine; laissez la canaille janséniste nous défaire tranquillement de la canaille jésuitique, et n'empêchez point ces araignées de se dévorer les unes les autres. 1762.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philosophie, de voir votre ancien disciple remonté sur sa bête. Il m'a envoyé, il y a un mois, trois pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le siége de Schweidnitz; ce serait trop d'avoir à la fois la maison d'Autriche et la géométrie sur les bras.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; conservez votre santé, vos yeux, vos oreilles, votre gaieté, et sur-tout votre amitié pour moi. Mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à frère *Thiriot*. S'il plaît aux rois de faire la paix, je ne désespère pas d'avoir encore le plaisir de vous embrasser.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de septembre.

Avez-vous répondu, mon cher philosophe, à M. de *Schouvalof* (*)? Vous voilà entre *Frédéric* et *Catherine*. Voyez de laquelle de ces deux pla-

(*) M le comte de *Schouvalof* avait proposé à M d'*Alembert*, de la part de l'impératrice de Russie, d'être l'instituteur du grand duc son fils.

—— nètes vous voulez grêler ſur le perſil d'*Omer?* Vous
1762. reſterez en France; mais il eſt bon de faire connaître que, ſi la ſuperſtition et la ſottiſe contriſtent la face de votre beau pays, les Vandales et les Scythes ſe diputent l'honneur de venger les *Socrates* des *Anitus*.

Ces miſérables doivent être bien humiliés, et moi bien joyeux. Voulez-vous m'adreſſer votre réponſe à M. de *Schouvalof*, et la donner à notre frère *Damilaville*.

LETTRE CVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 d'octobre.

OUI mon cher et illuſtre maître, j'ai reçu l'invitation de M. de *Schouvalof*, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

> Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
> Remercia les dieux, et quitta les Romains;
> Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme;
> Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela eſt bien honnête à moi; que je n'en ai pas trop de ſujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remercîmens; *il n'y a pas de quoi*. Je mettrais bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, ſi jamais nous la finiſſons:

Faites

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée. 1762.

Vous mettriez peut-être ces *sots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raison.

L'air doux qu'on respire en France me fait supporter l'air du fanatisme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du physique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peste, prendre les précautions raisonnables, et ensuite aller son chemin, et s'abandonner à la Providence, si Providence y a. Voilà, mon cher et grand philosophe, mes dispositions; je ne désire, même dans mon propre pays, ni places, ni honneurs; jugez si j'en irai chercher à huit cents lieues; mais je suis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire servir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la superstition et de la sottise; il faut que toute l'Europe sache que la vérité persécutée par les bourgeois de Paris, trouve un asile chez des souverains qui auraient dû l'y venir chercher; et que la lumière, chassée par le vent du midi, est prête à se réfugier dans le nord de l'Europe, pour venir ensuite refluer de-là contre ses persécuteurs, soit en les éclairant, soit en les écrasant.

Avouez pourtant, mon cher philosophe, malgré vos plaintes continuelles, que vous ne devez pas être trop mécontent de votre mission; vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les trônes. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle, la reine de Suède a continué, *Catherine* les imite tous deux,

1762. et fera peut-être mieux encore; quelques autres, à ce qu'on dit, *branlent au manche*, et je rirais bien de voir *le chapelet se défiler* de mon vivant.

Il n'y a point ici de sottises nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adressée à *Jean-Jacques* sur son *Emile*; je ne l'ai point encore lue; j'entends dire qu'elle est gaie et de bon goût, à l'exception de la réfutation du savoyard, qui est plate et ennuyeuse. Si la czarine avait proposé à *Jean-Jacques* l'éducation de son fils, j'imagine que sa première question aurait été: *Madame, quel métier voulez-vous que je lui fasse apprendre?* Il y a aussi une grosse et longue réfutation de *Rousseau* par quelque prêtre de paroisse; on pourrait l'intituler: *Réfutation du vicaire savoyard par un décrotteur.*

Un homme d'esprit, qui par malheur a besoin d'être théologien ou de le contrefaire, vient de donner en deux gros volumes in-12 un *Dictionnaire des hérésies*, qui mérite d'être parcouru; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponses de l'autre, et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas son compte avec la *bonne foi*. Par ma foi, c'est un terrible livre, à mon avis, contre l'*inf*... que vous haïssez tant. Ce que l'auteur dit entre autres choses pour expliquer la transsubstantiation (voilà un cruel mot à concevoir et à prononcer) est tout-à-fait comique; il prétend qu'au moyen d'une *vîtesse infinie* un corps peut être en plusieurs lieux à la fois, et que moyennant un million de fois

plus d'agilité qu'un lévrier, le corps de *Jésus-Christ* peut se trouver à la fois dans les pains de Paris et dans ceux de Goa. 1762.

Avouez que tous les matins ce pauvre corps-là ne sait à qui entendre, et qu'il doit avoir besoin de repos l'après midi. Pauvre espèce humaine! je serais tenté de dire à l'auteur :

> C'est trop peu si c'est raillerie;
> C'en est trop si c'est tout de bon.

Adieu, mon très-cher et très-illustre maître. Comment vont les oreilles et les yeux?

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 d'octobre.

Mon cher confrère, mon cher et vrai philosophe, je vous ai envoyé la traduction de cette infame lettre anglaise insérée dans les papiers de Londres, du mois de juin. C'est la même que M. le duc de *Choiseul* a eu la bonté de me faire parvenir. Si je vous avais écrit une pareille lettre, il faudrait me pendre à la porte des petites-maisons : et il serait très-triste pour vous d'être en correspondance avec un mal-honnête homme si insensé.

Après y avoir bien rêvé, je crois que vous n'avez autre chose à faire qu'à m'envoyer, sous l'enveloppe de M. le duc de *Choiseul*, la lettre que

—— je vous écrivis au mois de mai ou d'avril, sur
1762. laquelle on a mis cette abominable broderie. Je crois que c'était un billet en petit papier, que ce billet était ouvert, et que je l'avais adressé chez M. d'*Argental*, ou chez M. *Damilaville*, ou chez M. *Thiriot*. Je me souviens que je vous instruisais de l'affaire des *Calas*, et que je vous disais très-librement mon avis sur les huit juges de Toulouse qui, malgré les remontrances des cinq autres, ont fait un service solennel à un jeune protestant comme à un martyr, et ont roué un père innocent comme un parricide. J'ai pu vous dire ce que je pensais de ces juges, ainsi que quinze avocats de Paris et un avocat du conseil l'ont dit et imprimé dans leurs mémoires. J'ai pris, comme je le devais, le parti d'un vieillard que je connaissais, et dont les enfans sont chez moi. J'ai pu vous parler avec peu de respect pour les juges, comme je leur parlerais à eux-mêmes : mais il me paraît essentiel que M. de *Choiseul* voye si le roi et les ministres sont mêlés si indignement et si mal à propos dans ma lettre, et si j'ai écrit les bêtises, les absurdités et les horreurs qu'on a si charitablement ajoutées à mon billet. Cherchez-le, je vous en conjure; vous devez à vous et à moi la preuve de la vérité qu'on demande : c'est la seule manière de confondre une telle imposture, et il est bon que le ministre voye combien on calomnie les gens de lettres. Il y a soixante ans que j'y suis accoutumé, mais je n'y suis pas encore entièrement fait. Tâchez, encore une fois de retrouver mon

billet; envoyez, je vous en ſupplie, l'original de ma main à M. le duc de *Choiſeul*, et à moi copie. 1762.
S'il y a quelque choſe de trop fort dans ce billet, je veux bien en porter la peine: je n'ai point d'ailleurs fait ſerment de fidélité aux juges de Toulouſe; je l'ai fait au roi; je me crois un de ſes plus fidelles ſujets, et je penſe que quiconque a écrit ce qui ſe trouve dans la lettre angläiſe mérite une punition exemplaire.

Pour une cour de judicature, c'eſt autre choſe: je ne lui dois rien que des épices quand j'ai des procès. En un mot, je vous ſupplie de chercher ce billet, et de l'envoyer à M. le duc de *Choiſeul*, à mes riſques, périls et fortunes.

Il y a un *Méhégan*, place Sainte-Geneviève, anglais ou irlandais d'origine, travaillant au *Journal Encylopédique*; on dit qu'il y eſt maltraité, et qu'il doit connaître ſes ennemis. Je le récompenſerai bien, s'il en vient à bout. Joignez-vous à moi, je vous en ſupplie; vous en voyez l'importance.

Je ne vous écris pas de ma main; je ſuis malade, j'ai peur d'être aſſez ſot pour être malade de chagrin; mais que mes ennemis ne le ſachent pas.

LETTRE CIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 26 d'octobre.

1762. Je crois, mon cher et illustre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraissez désirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite le 29 de mars, et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de *Choiseul*; vous êtes à portée de le lui faire parvenir, si vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'est rien revenu de sa part sur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai supposé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite; je me suis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi si légérement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir aussi peu de lumières que de goût, et se connaître aussi mal en style qu'en homme, pour vous croire capable d'écrire une aussi plate et aussi indigne lettre, et moi de la faire courir, de quelque part que je l'eusse reçue; pour imaginer que vous donniez des éloges à un aussi mauvais poëme que celui de *Balai*; que vous vous déchaîniez indignement contre la Majesté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le respect qui lui est dû, et que vous vouliez

manquer grossiérement et bêtement à des ministres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous est trop facile, mon cher et illustre maître de confondre la calomnie, pour être aussi affecté que vous me le paraissez de l'impression qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme *Horace*, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de personne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire.

1762.

Nous sommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécille et impudent faussaire ait conservé quelques phrases de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produisant l'original, de mettre l'imposture à découvert. Il est certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé *Trublet.* On les vendait manuscrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuilleries où il avait acheté la sienne. De vous dire comment ces copies ont couru, c'est ce que j'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai donné ni laissé prendre à personne; mais d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à cela, puisqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous met à portée de vous justifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité messieurs de Toulouse comme le méritent des pénitens blancs, je n'imagine pas que Versailles puisse vous en faire un crime; la canaille fanatique, tant jésuitique que convulsionnaire, est

ici-bas pour le menu plaisir des sages; il faut s'en
1761. amuser comme de chiens qui se battent.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'au fabricateur de la lettre en question: on pourrait savoir de l'auteur du Journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'est l'ouvrage de quelque maraud de français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation française odieuses à toute l'Europe. Je lui abandonne l'une de tout mon cœur, et même une grande partie de l'autre, comme qui dirait la faction janséniste et jésuitique, aussi méprisables l'une que l'autre; mais je respecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir prouvé aux dépens de ma fortune. La Prusse et la Russie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un faussaire obscur, sans esprit et sans pudeur.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, si une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuser le travail et le changement de saison que la bêtise et l'imposture. Je me garderai vraiment bien de convenir qu'une pareille cause ait pu altérer votre santé; ce serait bien le cas de dire:

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

Adieu; le ciel vous tienne en paix et en joie!

Quand

Quand aurons-nous *Corneille*, la suite du czar, Olimpie? etc. etc. Voilà ce qui mérite de vous occuper, et non pas des atrocités absurdes. —— 1762.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, premier de Novembre.

MON très-digne philosophe, n'est-ce pas *Mécène* qui disait: *non omnibus dormio*? et moi chétif je vous dis, *non omnibus ægroto*. J'étais du moins fort aise que M. le duc de *Choiseul* sût à quel point il m'avait chagriné: il avait pu me soupçonner d'être ingrat. Je lui ai les plus grandes obligations; c'est à lui seul que je dois les priviléges de ma terre. Toutes les grâces que je lui ai demandées pour mes amis, il me les a accordées sur le champ; je suis d'ailleurs attaché depuis vingt ans à M. le comte de *Choiseul*. Il faudrait que je fusse un monstre pour parler mal du ministère dans de telles circonstances. Vous avez parfaitement senti combien cette infame accusation retombait sur vous. On voulait nous faire regarder, nous et nos amis, comme de mauvais citoyens, et rendre notre correspondance criminelle; cette abominable manœuvre a dû m'être infiniment sensible. Mon cœur en a été d'autant plus pénétré que, dans le temps même que M. le duc de *Choiseul* me fesait des reproches, il daignait accorder, à ma recommandation, le grade de lieutenant colonel à un de

——— mes amis : c'était *Auguste* qui comblait *Cinna* de
1762. faveurs. J'en ai le cœur percé, et je ne lui pardonne pas encore de nous avoir pris pour des conjurés. Je ne conçois pas comment il a pu imaginer un moment que cette infame et sotte lettre fût de moi. Je lui ai envoyé la véritable avec votre petit billet. Il verra à qui il a affaire, et que nous sommes dignes de son estime et de ses bontés.

Je persiste à croire que le parlement de Toulouse doit réparation à la famille des *Calas*, qu'*Omer* doit faire amende honorable à la philosophie, et que ce n'est pas assez d'abolir les jésuites, quand on a tant d'autres moines.

Nous sommes au sixième tome de *Corneille* le sublime et le rabâcheur. Sa nièce joue la comédie très joliment, et me fait plus de plaisir que son oncle. Nous avons à Ferney des spectacles toutes les semaines, et en vérité d'excellens acteurs. Il y a beaucoup à travailler à l'Olimpie, l'ouvrage des six jours était fait pour que l'auteur se repentît. Il m'a fallu mettre un an à polir ce qu'une semaine avait ébauché. Les difficultés ont été grandes; nous verrons si j'en serai venu à bout. Au bout du compte, il est assez plaisant de faire les pièces, le théâtre, les acteurs, les spectateurs. Les déserts du pays de Gex sont fort étonnés. La superstition commence à y être fort bafouée. Rendez-lui toujours le petit service de la montrer dans tout son ridicule et dans sa laideur. Le curé d'Etrepigni fait de merveilleux effets en Allemagne. J'ai lu le *Dictionnaire des hérésies*; je connais quelque chose d'un peu plus fort. Dieu nous aidera.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXL

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 17 de novembre.

VOUS auriez eu très-grand tort, mon cher et illuſtre maître, de faire une ſatire contre un miniſtre à qui vous avez, dites-vous, de ſi grandes obligations; vous auriez même eu tort de l'outrager, quand vous euſſiez été intéreſſé dans la comédie des *Philoſophes*, dont il a procuré et favoriſé la repréſentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que ſoi. D'ailleurs, c'eſt peine perdue que l'éloge ou la ſatire d'un homme en place, parce que toutes ſes actions étant, pour ainſi dire, au ſoleil, il n'y personne qui ne ſache par ſoi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juſte, et ſait bien mettre à leur place les auteurs ou les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi, qui par bonheur ou par malheur (comme il vous plaira) n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui, et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal, j'ai pris pour deviſe à leur égard ce beau paſſage de *Tacite*: *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuria cogniti; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, et ſine odio dicendus eſt.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût ſoupçonné d'être le 1762.

bureau d'adreſſe des ſatires qu'on s'aviſe de faire
1762. contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, ſi j'en étais perſécuté, que par une conduite qui fît rougir les perſécuteurs. Mais de quoi je ſuis bien étonné, c'eſt qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapſodie où il n'y a ni goût, ni ſtyle, ni fineſſe, et où on a même eu l'eſprit de défigurer le peu qu'on a conſervé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de *Choiſeul* doit voir à préſent que nous ſommes dignes de ſon *eſtime;* à l'égard de ſes *bontés*, je vous en ſouhaite la continuation. Vous devriez l'engager, puiſqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouſe. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter ſon mémoire; ce ſpectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas ſe plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'eſt à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'eſt tout ce que je puis faire: mais s'ils ſont innocens, comme j'en ſuis perſuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouſe à leur faire réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire: *Dans quel pays ſommes-nous!*

Pour la philoſophie, je ne crois pas qu'*Omer* et *Paliſſot* lui faſſent réparation ſitôt; mais, en attendant, on fait juſtice de ſes ennemis. Cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jéſuites retirés à Verſailles; ce ſont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypſe*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et ſe propoſe,

dit-on, dès qu'il sera rentré, d'enfumer le terrier où se sont accroupis ces renards, ou plutôt ces 1762. vieux lapins, car ils ne sont plus guère renards. L'abbé de *Chauvelin* sera dans cette chasse le basset à jambes torses.

Eh bien, que dites-vous de la paix? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien disciple s'en tire? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince *Clément*; ce sera une maison crossée et mitrée. A propos de ceux qui la crossent, avez-vous des nouvelles de la czarine? On a mis dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire; les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal à propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie: je crois bien être cher à quelques français qui me le sont aussi; mais, *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être.

Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le *Corneille*. N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime*; et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire: vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blesserez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez; je ne

doute point, ſur ce que vous m'en dites, de la bonté
1762. de vos acteurs; je crois pourtant que vous aimeriez bien autant *Clairon* et *Préville*, ſi vous les aviez. On vient de m'apporter le billet d'enterrement du pauvre *Sarrazin*, que vous m'avez entendu ſi bien contrefaire. Vous pourriez me dire comme *Phèdre*:

Seigneur, il n'eſt point mort, puiſqu'il reſpire en vous.

A l'égard du fanatiſme; ſi les dégoûts qu'on lui donne continuent, il ne ſera pas néceſſaire de lui arracher le maſque, il tombera de lui-même; en tout cas, je crois trop dangereux de l'arracher, mais très-bien fait de le décoller peu à peu. *Plus fait douceur que violence.*

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; portez-vous bien, moquez-vous de tout, et même des méchancetés qu'on veut vous faire, et aimez-moi comme je vous aime. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Je ſerai bien content de voir Olimpie régénérée, je crois qu'elle en avait beſoin: il n'y a que *Candide* au monde qui puiſſe trouver *que tout ſoit bien* dans l'ouvrage des ſix jours. J'ai bien entendu parler de ce *Dictionnaire des héréſies* dont vous ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie de le voir; la mine eſt précieuſe et abondante.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de novembre.

MON cher confrère, mon grand philosophe, vous ne me paraissez pas trop compter sur l'amitié des grands ; n'avez-vous jamais éprouvé que les petits n'aiment guère mieux ? Pour moi, qui ai le bonheur d'être petit, je vous avertis que je vous aime de tout mon cœur. A l'égard du duc de *Choiseul*, convenez que je lui ai une très-grande obligation, puisque je lui dois d'être libre chez moi, et de ne pas dépendre d'un intendant. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un intendant de province. Le frère d'*Omer* me manda un jour qu'il n'était en place que pour faire du mal ; aussi voulut-il m'en faire, et j'eus les franchises de ma terre malgré lui. C'est à M. le duc de *Choiseul* que je dois tout cela. S'il a eu le malheur de croire, sur une lecture rapide, que j'avais écrit une sotte lettre, il a bien réparé son erreur ; il a noblement avoué son tort : autrefois les ministres ne fesaient jamais de tels aveux. 1762.

Pour *Luc*, quoique je doive être fâché contre lui, je vous avoue qu'en qualité d'être pensant et de français, je suis fort aise qu'une très-dévote maison n'ait pas englouti l'Allemagne, et que les jésuites ne confessent pas à Berlin. La superstition est bien puissante vers le Danube. Vous me dites qu'elle perd son crédit

1762. vers la Seine, je le souhaite; mais songez qu'il y a trois cents mille hommes gagés pour soutenir ce colosse affreux, c'est-à-dire, plus de combattans pour la superstition que la France n'a de soldats. Tout ce que peuvent faire les honnêtes gens, c'est de gémir entre eux, quand cette superstition est persécutante, et de rire quand elle n'est qu'absurde; d'éclairer le plus d'esprits bien nés qu'on peut, et de former insensiblement, dans l'esprit des hommes destinés aux places, une barrière contre ce fléau abominable. Ils doivent savoir que, sans les disputes sur la transsubstantiation et sur la bulle, *Henri III*, *Henri IV*, et *Louis XV* n'auraient pas été assassinés. C'est un bon arbre, disent les scélérats dévots, qui a produit de mauvais fruits; mais, puisqu'il en a tant produit, ne mérite-t-il pas qu'on le jette au feu? Chauffez-vous-en donc, tant que vous pourrez, vous et vos amis.

Courage, mes frères; prêchez avec force, et écrivez avec adresse, DIEU vous bénira.

Protégez, mon frère, tant que vous pourrez, la veuve *Calas*; c'est une huguenotte imbécille, mais son mari a été la victime des pénitens blancs. Il importe au genre-humain que les fanatiques de Toulouse soient confondus. Un autre fanatique de *Patouillet*, aidé de *Caveirac*, a écrit deux volumes contre l'*Histoire générale*: tant mieux; si on lit leur livre, cela fera naître des éclaircissemens. J'avais levé un coin du voile dans la première édition, je le déchire un peu dans la seconde. Vous y trouverez de quoi vous édifier. En attendant, j'enverrai

à l'académie l'Héraclius de *Calderon* : il fera connaître le génie espagnol. En vérité ils sont dignes d'avoir chez eux l'inquisition. Que faites-vous à présent ? travaillez-vous en géométrie, en histoire, en littérature ?

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de janvier.

Il est vrai, mon cher et illustre maître, que je n'aime *les grands* que quand ils le sont comme vous, 1763.
c'est-à-dire, par eux-mêmes, et qu'on peut vraiment se tenir pour honoré de leur amitié et de leur estime ; pour les autres, je les salue de loin, je les respecte comme je dois, et je les estime comme je peux. Je ne dis pas cependant que, si j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendans, je ne fusse très-reconnaissant envers le ministre qui me délivrerait de l'intendant, et qui affranchirait mes terres ;

Mais pour moi, Dieu merci, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

dit *Despréaux*. J'ajoute, et je ne dis ni bien ni mal des gens en place, pourvu que je conserve la mienne, qui est trop petite pour incommoder personne, et pour faire envie aux intendans.

S'il est vrai que le duc de *Choiseul* ait protégé

la comédie des *Philoſophes*, et qu'en même temps
1763. il rende à la philoſophie (peut-être ſans le vouloir) le bon ſervice de la délivrer des jéſuites, la philoſophie pourra dire de lui ce que *Corneille* diſait du cardinal de *Richelieu* :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Au ſurplus, ſi vous voulez ſavoir mon tarif, je trouve qu'un philoſophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un miniſtre, un miniſtre qu'un intendant, un intendant qu'un conſeiller, un conſeiller qu'un jéſuite, et un jéſuite qu'un janſéniſte; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris enſemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Verſailles de juger enfin, à force de diſcernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre inſolente et abſurde: il eſt vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les ſottiſes qui ſe font, *c'eſt la philoſophie*, comme *Criſpin* dit, *c'eſt votre léthargie*. Savez-vous que c'eſt à la philoſophie que ces meſſieurs imputent nos diſgrâces? Il eſt vrai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Pruſſe ne ſont pas philoſophes.

A propos de ce roi de Pruſſe, le voilà pourtant qui ſurnage; et je penſe bien comme vous, en qualité de français et d'être penſant, que c'eſt un grand bonheur pour la France et pour la philoſophie. Ces Autrichiens ſont des capucins inſolens qui nous haïſſent et nous mépriſent, et que je voudrais voir anéantis avec la ſuperſtition qu'ils protégent: je parle comme vous, de la ſuperſtition et non pas

de la religion chrétienne, que j'honore comme les sociniens honteux de Genève honorent son divin fondateur. Voilà encore le socinien *Vernet* qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et contre moi; il ne m'a pas été possible de les achever : cela est d'un style et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on pas pourtant donner sur les oreilles à ce prestolet? mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au sujet de son catéchisme; et puis il faudrait avoir du temps de reste pour lire toutes ces rapsodies, et pour en écrire d'autres sur celle-là; et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

1763.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique, intitulée *la Renommée littéraire*, où on dit que vous êtes assez maltraité? que de chenilles qui rongent la littérature! Par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une saison. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai pas eu le temps ni le courage de lire, est un certain *le Brun* à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remercîment sur une mauvaise ode qu'il vous avait adressée. Je me souviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finissait par *les lauriers touffus* : une femme avec qui je lisais cette ode trouva l'épithète singulière : *Je la trouve comme vous*, lui dis je; *je ne crois pourtant pas que ce soit une faute d'impression.* Les lauriers de M. *le Brun* se contentent de rimer à touffus, mais ne le sont pas.

Laissons-là toutes ces vilenies, et dites-moi où vous en êtes de *Corneille*, du czar et d'Olimpie. A

propos, on dit que vous ferez obligé de changer
1763. le titre de cette dernière pièce, à caufe de l'équivoque, *ô l'impie* ! et puis dites que nous ne fommes pas plaifans.

Il paraît que l'affaire des *Calas* prend une tournure affez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Touloufe que les abfous font coupables, mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi, je fuis perfuadé, comme vous, que cette malheureufe famille a été la victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un confeiller au parlement difait, il y a quelques jours, à un des avocats de la veuve *Calas*, que fa requête ne ferait point admife, parce qu'il y avait en France plus de magiftrats que de *Calas* ? Voilà où en font ces *pères de la patrie*.

En attendant que vous répondiez à *Caveirac* qui n'en vaut pas la peine, le châtelet vient de décréter ce *Caveirac* de prife de corps, pour avoir fait l'*Appel à la raifon* en faveur des jéfuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raifon; mais la raifon fait pour eux comme la mort:

La cruelle qu'elle eft fe bouche les oreilles,
Et les laiffe crier.

On dit que frère *Grifet* pourrait bien fe trouver impliqué dans l'affaire de *Caveirac*, qui très-fagement a pris la fuite. Notez que ledit *Caveirac* eft l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que fon nom; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jéfuites*. Au furplus

pourvu qu'il ſoit pendu, n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour 1763. quelques mauvais propos ; cela affriande ces meſſieurs, et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu, mon cher et illuſtre maître.

Nous n'avons point encore reçu à l'académie l'Héraclius de *Calderon* ; je le crois ſans peine digne d'être placé à côté du Céſar de *Shackeſpeare*. A propos de *Calderon* et de *Shackeſpeare*, que dites-vous du mauſolée qu'on fait élever à *Crébillon* ? Je crois que vous pouvez être tranquille ; ce mauſolée-là ſera bien ſon tombeau, et ne ſera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le miniſtère élève aux lettres ; il me ſemble qu'on aurait pu commencer plutôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philoſophe ; je ſuis actuellement abſorbé dans la géométrie ; on m'a reproché, que je n'en feſais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an paſſé, et j'en vais encore donner deux. *Damilaville* m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans *l'Hiſtoire générale* ; vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement ; vous avez pourtant toute raiſon, mais ces meſſieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

1763. MON cher philofophe, fi vous faites de la géométrie pour votre plaifir, vous faites bien; s'il s'agit de vérités utiles, encore mieux; mais s'il ne s'agit que de difficultés furmontées, je vous plains un peu de prendre tant de peine. J'aimerais bien mieux, pour ma fatisfaction, que vous donnaffiez de nouveaux mémoires de littérature, qui amufent et qui inftruifent tout le monde; mais l'efprit fouffle où veut.

Dès qu'il ne fera plus fi froid, j'enverrai à monfieur le fecrétaire l'Héraclius efpagnol, et j'efpère qu'il vous fera rire.

Nous ne connaiffons point du tout ici les deux lettres de ce pauvre *Vernet.* Vous favez que le père du cardinal *Mazarin* étant mort à Rome, on mit dans la Gazette de Rome : *Nous apprenons de Paris que le feigneur Pierre Mazarin, père du cardinal, eft mort ici*; de même nous apprenons de Paris qu'il y a à Genève un nommé *Vernet* qui a écrit deux lettres.

La philofophie a fait de fi merveilleux progrès, depuis cinq ou fix ans, dans ce pays-ci, qu'on ignore parfaitement tout ce que font ces cuiftres-là. Cette philofophie n'a pourtant pas empêché qu'on ait incendié le livre de *Jean-Jacques*; mais ça été une affaire

de parti dans la petitiſſime république. *Jean-Jacques* fait des lacets dans ſon village avec les montagnards ; 1763.
il faut eſpèrer qu'il ne ſe ſervira pas de ces lacets pour ſe pendre. C'eſt un étrange original, et il eſt triſte qu'il y ait de pareils fous parmi les philoſophes. Les jéſuites ne ſont pas encore détruits ; ils ſont conſervés en Alſace ; ils prêchent à Dijon, à Grenoble, à Beſançon ; il y en a onze à Verſailles, et un autre qui me dit la meſſe.

Je ſuis vraiment très-édifié du diſcours ſage et meſuré de votre conſeiller au parlement, qui s'adreſſe à l'avocat des *Calas* pour lui dire qu'ils n'obtiendront point juſtice, parce qu'ils plaident contre *meſſieurs*, et qu'il y a plus de *meſſieurs* que de roués. Je crois pourtant que nous avons affaire à des juges intégres qui ont une autre juriſprudence.

O l'impie ! n'eſt pas juſte, car rien n'eſt plus pie que cette pièce ; et j'ai grand'peur qu'elle ne ſoit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes, le jour de la fête de l'abbeſſe.

Comment donc, ce *le Brun*, *ſous les lauriers touffus*, me pique de ſes épines ! lui qui m'a fait une ſi belle ode pour m'engager à prendre la nièce à *Pierre* ! On ne ſait plus à qui ſe fier dans le monde.

Il eſt difficile de plaindre l'abbé *Caveirac*, quoique perſécuté. Cet aumônier de la Saint-Barthelemi eſt, dit-on, un des plus grands fripons du royaume, et employé par pluſieurs évêques pour ſoutenir la bonne cauſe.

Pour l'autre prêtre qu'on a pendu pour avoir parlé ; il me ſemble qu'il a l'honneur d'être unique

en ſon genre; c'eſt, je crois, le premier, depuis la
1763. fondation de la monarchie, qu'on ſe ſoit aviſé d'étrangler pour avoir dit ſon mot; mais auſſi on prétend qu'à ſouper, chez les Mathurins, il s'était un peu lâché ſur l'abbé de *Chauvelin*; cela rend le cas plus grave; et il eſt bon que *meſſieurs* apprennent aux gens à parler.

Depuis quelque temps, les folies de Paris ne ſont pas trop gaies; il n'y a que l'opéra comique qui ſoutienne l'honneur de la nation. Nos laquais pourtant le ſoutiennent ici, car ils ont donné un bal avec un feu d'artifice, en l'honneur de la paix, avec les laquais anglais. Un ſcélérat de génevois a dit qu'il n'y avait que les laquais qui puſſent ſe réjouir de cette paix; il ſe trompe, tous les honnêtes gens s'en réjouiſſent. J'eſpère que l'auguſte maiſon d'Autriche fera auſſi la ſienne, et que les révérends frères jéſuites de Prague et de Vienne ne ſeront pas deſpotiques dans le ſaint empire romain.

Mon cher philoſophe, je dicte, parce que je perds les yeux au milieu des neiges. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous ſerai attaché tant que je végéterai et que je ſouffrirai ſur notre globule terraqué.

N. B. On a lu le *Sermon des cinquante* publiquement pendant la meſſe de minuit, dans une province de ce royaume, à plus de cent lieues de Genève; la raiſon va grand train.

LETTRE

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

MON cher et illuftre confrère, il femble que fi quelques pédans ont attaqué en France la philofophie, ils ne s'en font pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puiffances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Ruffie vous venge bien : elle reffemble à la lettre que *Philippe* écrivit à *Ariftote* le jour de la naiffance d'*Alexandre*. 1763.

Je me fouviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Mofcou à un académicien de Paris. Je fuis du temps de la création, et voilà quatre femmes de fuite qui ont perfectionné en Ruffie ce qu'un grand-homme y avait commencé. Votre galanterie françaife doit quelques complimens au fexe féminin fur cette fingularité dont l'hiftoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de *Catherine* ! Ni Ste *Catherine* de Sienne, ni Ste *Catherine* de Bologne, ni Ste *Catherine* d'Alexandrie, n'en auraient jamais écrit de pareilles. Si les princeffes fe mettent ainfi à cultiver leur efprit, la loi falique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands exemples et les grandes leçons nous viennent du Nord ? Les *Newton*, les *Locke*, les *Guftave*, les *Pierre le grand* et gens de cette efpèce ne furent point élevés à Rome dans le collége de la propagande.

1763. J'ai parcouru ces jours derniers une grosse apologie des jésuites, pleine d'*ithos* et de *pathos*. On y fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siècle; ils sont tous jésuites; c'est dit l'auteur, un *Perusseau*, un *Neuville*, un *Griset*, un *Chapelain*, un *Bodandi*, un *Buffier*, un *Desbillons*, un *Castel*, un *la Borde*, un *Briet*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Huth*, et enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. *Chicaneau*, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère *Berthier* que je croyais mort sur le chemin de Versailles; mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands-hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi ces sublimes génies un M. *le Roi* prédicateur de Saint-Eustache, qui prêche contre les philosophes avec l'éloquence du révérend père *Garasse* (*).

A vous parler sérieusement, je trouve que, si quelque chose fait honneur à notre siécle, ce sont les trois factums de MM. *Mariette*, *Elie de Baumont* et *Loyseau*, en faveur de la famille infortunée des *Calas*.

Employer ainsi son temps, sa peine, son éloquence, son crédit; et loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés: c'est-là ce qui est véritablement grand, et ce qui ressemble plus au temps des *Cicéron* et des *Hortensius*, qu'à celui de

(*) Jésuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, en style burlesque contre les incrédules.

Briet, de *Huth* et de frère *Berthier*. Je m'embarraſſe fort peu du jugement qu'on rendra ; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de différens pays ; qui penſent de même et compoſent, ſans le ſavoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit de corps. 1763.

Je ne ſais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de *Crébillon*. Je ne connais ni cet examen ni ces injures ; j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. *Pierre le grand* et le grand *Corneille* m'occupent aſſez : j'en ſuis malheureuſement à Pertharite, et je marie ſa nièce pour me conſoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle eſt couſine germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît pour ſes parens ni *Grimoald* ni *Unulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition ſoit achevée. Beaucoup de grands ſeigneurs ont ſouſcrit très-généreuſement ; les graveurs diſent que leurs noms ne ſont pas des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'Héraclius eſpagnol que j'ai traduit de *Calderon*, et qui eſt imprimé avec l'Héraclius français. Vous jugerez quel eſt l'original de *Calderon* ou de *Corneille* ; vous pâmerez de rire. Cependant vous verrez qu'il y a, de temps en temps, dans le *Calderon*, de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez auſſi bientôt une certaine Hiſtoire générale. Le genre-humain y eſt peint cette fois des trois quarts ; il ne l'était que de

1763. profil aux autres éditions. Quoique je sois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connaître.

Adieu, mon illustre philosophe; je suis obligé de dicter, je deviens aveugle comme *la Mothe*; quand l'abbé *Trublet* le saura, il trouvera mes vers meilleurs.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 12 de février.

Je commence à croire, mon cher et illustre maître, que le fanatisme pourrait bien avoir le même sort que l'Empire romain, d'être détruit par les Tartares. Les souverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées; et *Fontenelle* eût dit à *Catherine* qu'elle est destinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi, de la manière dont les choses sont arrangées dans ce meilleur des mondes possibles; au Midi, la philosophie persécutée, vilipendée sur le théâtre; au fond du Nord, une princesse qui la protége et qui la cultive:

> C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
> Au conseil de celui que prêche ton curé:
> Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que *Catherine* d'Alexandrie, qui confondit, *comme vous savez*, les philosophes avec

tant de succès, ne voye de fort mauvais œil, l'accueil que leur fait *Catherine* de Russie, et ne se récuse pour sa patrone. Il faut espérer que la cour de Pétersbourg sera plus fidelle au traité qu'elle fait avec la philosophie, qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de *Bernis*. Il est vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes, et que la philosophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne sais pourtant si jusqu'ici elle doit se réjouir ou s'affliger, tant ses succès sont équivoques, du moins sur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philosophie ne peut se résoudre à quitter ces bords, malgré les dégoûts qu'elle y éprouve, et le peu de prosélytes qu'elle y fait. Les philosophes sont comme la femme du Médecin malgré lui, qui veut que son mari la batte. Il est vrai que, pour se dédommager, ils viennent de faire donner aux jésuites quelques coups de bâton, et qu'ils se flattent même d'être au moment d'en faire maison nette; il faudra voir ce que cela produira.

1763.

Je n'ai point lu l'apologie des jésuites dont vous me parlez; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut espèrer que le collége de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter, par-dessus le marché, ce prédicateur *le Roi*, qui vraisemblablement n'est pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans son quartier, a eu le bonheur de parvenir jusqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. *le Roi* prêche à Paris.

1763. Je voudrais que les avocats de la famille infortunée des *Calas* eussent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur désintéressement font un véritable honneur à notre siècle; tant de vertu me fait désirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiselle *Corneille*, si elle n'avait pour dot que les souscriptions des gens de Versailles. Tout le mercure est infecté d'épitaphes de *Crébillon*, qui sont ignorées comme ses vers; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaissance, à condition qu'elle ne servirait de long-temps: *Il fut l'auteur de la Henriade....., etc. etc. et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épitaphe-là on peut se passer d'un mausolée fait par *le Moine*, et même d'être loué après sa mort dans le mercure; mais en attendant les petits cousins que vous allez donner à Cinna, puissiez-vous, mon cher maître, donner encore longtemps des frères à Tancrède! J'attends l'Héraclius de *Calderon*, mais je suis bien plus curieux de l'Histoire générale. Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre-humain tout-à-fait de face; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits; je crains même qu'il ne se trouve trop hideux étant montré de trois quarts, et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau, et de crier au feu contre le peintre qui heureusement se trouvera à cent lieues des *Omer* et des *Berthier*. Adieu, mon cher et illustre philosophe; conservez bien vos yeux, sans quoi les fanatiques

diraient que vous reſſemblez à *Tiréſie* que les dieux aveuglèrent pour avoir révélé leur ſecret aux hommes. Vivez, voyez et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres, pour le progrès de la raiſon, et pour le bien de l'humanité; et ſouvenez-vous quelquefois qu'il y a ſur les bords de la Seine un homme qui vous aime, vous honore et vous admire, et qui vous eût conſervé les mêmes ſentimens ſur les bords de la Sprée et ſur ceux de la Neva. 1763.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

MON cher et grand philoſophe, je ſuis aveugle quand il neige, et je commence à voir quand la terre a pris ſa robe verte. Vous me demandez ce que je fais; je vois, et je voudrais bien vous voir: comptez que c'eſt un très-grand plaiſir d'avoir les yeux crevés pendant quatre mois, cela rend les huit autres délicieux. Je ſouhaite que madame *du Deffant* puiſſe avoir mon ſecret. Quand je ſerai aveugle tout-à-fait, je lui écrirai régulièrement; mais je ne ſuis pas encore digne d'elle.

J'ai lu la *Poétique* dont vous me parlez: on voit que c'eſt un philoſophe-poëte qui a fait cela. Si vous ne le faites pas *intrare in noſtro digno corpore* à la première occaſion, en vérité, Meſſieurs, vous aurez grand tort. Il faut qu'il entre, et qu'enſuite

1763. Diderot entre, et si *Jean-Jacques* avait été sage, *Jean Jaques* aurait entré ou serait entré ; mais c'est le plus grand petit fou qui soit au monde. Il y a des choses charmantes dans sa lettre à *Christophe* : il lui prouve que le tout est plus petit que la partie chez les papistes. Il prétend qu'il est très-vraisemblable que *Christ*, en instituant la divine Eucharistie, mangea de son pain béni, et qu'alors il est visible qu'il mit sa tête dans sa bouche ; mais nous répondrons à cela que la tête dans le pain n'était pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Au reste, *Jean-Jacques* parle un peu trop de lui dans sa lettre ; il assure que tous les Etats policés lui doivent une statue ; il jure qu'il est chrétien, et donne à notre sainte religion tous les ridicules imaginables. Il y a un petit mot sur *Omer F*   ; il soupçonne *Omer* d'être un sot, mais ce n'est q   en passant : *Christophe* et *Christ* sont ses grands objets. *Luc* lui donne un habit par an, du bois et du blé, et il vit dans son tonneau assez fièrement à Motier-Travers, entre deux montagnes.

Pour *Simon le Franc*, apprenez qu'on se moque de lui à Montauban comme à Paris : on y chante sa chanson, et il fait de nouveaux cantiques hébraïques dans sa belle bibliothéque. Depuis *Montmor*, l'abbé *Malotru* et M. *Chiantpot-la-perruque*, personne n'a plus égayé sa nation.

Si vous allez voir *Luc*, passez par chez nous : vous trouverez que Génève a fait de grands progrès, et qu'il y a plus de philosophes que de sociniens. *Luc* est l'ami de votre impératrice ; rien ne vous empê-

chera

chera d'aller voir votre *Catherine*. Vous ſerez plus fêté, plus honoré que tous nos ambaſſadeurs ; mais repaſſez par chez nous en revenant. Je vous avertis que toute la cour de *Catherine* joue des pièces françaiſes. Bientôt on parlera français chez les Calmoucs. Ce n'eſt pourtant ni à meſſieurs du parlement, ni à meſſieurs des convulſions, ni à nos généraux, ni à nos premiers commis qu'on doit cette petite diſtinction. Une douzaine d'êtres penſans, à la tête deſquels vous êtes, empêche que la France ne ſoit la dernière des nations. Continuez, mon cher philoſophe, à lui faire honneur ; jouiſſez de votre conſidération perſonnelle et de votre noble indépendance. C'eſt à vous qu'il appartient de rire de tout, car vous vous portez bien, et je ne ſuis qu'un vieux malade.

1763.

N. B. Voici un jeune anglais digne de vous voir et qui veut vous voir, c'eſt M. *Macartney*, ſavant pour ſon âge, philoſophe, et qui brillera comme un autre et mieux qu'un autre en *parlement*. Je prends la liberté de recommander *liberum hominem homini libero*.

LETTRE CXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

DEPUIS ſix ſemaines, mon cher confrère, que je ſuis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire ſans en pouvoir trouver le moment ; différentes occupa-

1763. tions et des distractions de toute espèce m'en ont empêché; cependant je ne veux pas retourner en France sans vous donner signe de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés possibles. Je puis vous assurer que ce prince est supérieur à la gloire même qu'il vient d'acquérir, par la justice qu'il rend à ses ennemis, et par la modestie bien sincère avec laquelle il parle de ses succès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raison, que la destruction de sa puissance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philosophie. Les gazettes ont dit, mais sans fondement, que j'étais président de l'académie; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le désire, et j'ose vous dire que l'académie même m'a paru le souhaiter beaucoup; mais mille raisons dont aucune n'est relative au roi, et dont la plupart sont relatives à moi seul, ne me permettent pas de fixer mon séjour en ce pays. Le roi me parle souvent de vous. Il sait vos ouvrages par cœur, il les lit et les relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'Histoire générale. Je puis vous assurer qu'il vous rend bien toute la justice que vous pouvez désirer. Le marquis d'*Argens* me charge de vous faire mille complimens de sa part; il vous regrette beaucoup, et me le dit souvent; il n'en fait pas de même de *Maupertuis* qui, ce me semble, n'a pas laissé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en sais point; et vous savez combien elles

font ftériles dans ce pays où perfonne, excepté le
roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt 1763.
du parlement de Paris pour confulter la *faculté de théologie* fur l'inoculation, cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de facrement? Cette nouvelle fottife françaife nous rend la fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne démentons notre gloire fur rien.

Adieu, mon cher et illuftre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France, adreffez-moi votre réponfe à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie, et vous embraffer en allant ou en revenant.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de feptembre.

J'APPRENDS que *Platon* eft revenu de chez *Denis* de Syracufe; ce n'eft pas que je ne vous croye au-deffus de *Platon*, et l'autre au-deffus de *Denys*, mais les vieux noms font un merveilleux effet. Vous avez par-devers vous deux traits de philofophie dont nul grec n'a approché; vous avez refufé une préfidence et un grand gouvernement. Tous les gens de lettres doivent vous montrer au doigt, comme un homme qui leur apprend à vivre. Pour moi, mon illuftre et incomparable voyageur, je ne vous pardonnerai jamais de n'être pas revenu par

1763. Genève. Vous dédaignez les petits triomphes ; vous auriez été bien content de voir l'accompliſſement de vos prédictions. Il n'y a plus dans la ville de *Calvin* que quelques gredins qui croient au conſubſtantiel. On penſe ouvertement comme à Londres ; ce que vous ſavez eſt baſoué. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre miniſtre de village, prêchant devant quelques citoyens qui ont des maiſons de campagne, un de ces meſſieurs le fit taire. Vous m'ennuyez, lui dit-il, allons dîner ; il fit ſortir de l'égliſe toute l'honorable compagnie. *Jean-Jacques*, il eſt vrai, a été condamné, mais c'eſt parce que dans un petit livre intitulé *Contrat ſocial*, il avait trop pris le parti du peuple contre le magiſtrat : auſſi le peuple, très-reconnaiſſant, a pris à ſon tour le parti de *Jean-Jacques*. Sept cents citoyens ſont allés deux à deux en proceſſion proteſter contre les juges ; ils ont fait quatre remontrances. Ils ſoutiennent que *Jean-Jacques* était en droit de dire tout ce qu'il voulait contre la religion chrétienne, qu'il fallait conférer amicalement avec lui, et non pas le condamner. Vous aurez, dans quelques mois, le plaiſir d'apprendre qu'on aura deſtitué quatre ſyndics pour avoir jugé *Jean Jacques*. Quand deſtituera-t-on *Omer* ? Les Français arrivent tard à tout.

Il m'eſt revenu qu'on vend dans votre ville de Paris une petite brochure fort dévote, intitulée *le Catéchiſme de l'honnête homme*. Je crois que frère *Damilaville* en a un exemplaire : je vous exhorte à vous en procurer quelques-uns ; c'eſt un ouvrage,

dit-on, qui fait beaucoup de bien. Il faut que ce soit le curé du vicaire savoyard qui en soit l'auteur. J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélé. Vous enfouissez vos talens; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraser en quatre pages, en ayant la modestie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre main? C'est à *Méléagre* à tuer le sanglier. Lancez la flèche sans montrer la main. Faites-moi quelque jour ce petit plaisir. Consolez-moi dans ma vieillesse. 1763.

Savez-vous bien que j'ai chez moi un jésuite pour aumônier? Je vous prie de le dire à frère *Berthier*, quand vous irez à Versailles. Il est vrai que je ne l'ai pris qu'après m'être bien assuré de sa foi.

Je vous embrasse très-tendrement, mon cher philosophe.

LETTRE CXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 d'octobre.

Je ne me pique, mon cher et illustre maître, d'être ni aussi sublime que *Platon*, s'il est vrai qu'il soit aussi sublime qu'on le prétend, ni aussi obscur qu'il me paraît l'être; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez *Denys* de Syracuse, et que vous

1763. avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à se faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les ministres feraient bien de se mettre en pension chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le soutien de la philosophie ne soit pas bien avec tous les philosophes; que ne donnerais-je point pour que cela fût? Il m'a écrit, peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laissera la présidence vacante jusqu'à ce qu'il me plaise de venir l'occuper. Il m'a donné son portrait, m'a très-bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma satisfaction eût été parfaite si j'avais pu me trouver à Potsdam avec vous.... Mais... que je suis fâché de ce qui s'est passé! Ce que je puis vous assurer, c'est que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'*Argens* à la tête, qui est assurément bien votre serviteur et votre ami. Il ne dit pas la même chose, ni les autres non plus, du défunt président, à qui DIEU fasse paix.

Je n'ai point repassé par chez vous, parce que je comptais vous voir en allant en Italie; mais des raisons de santé et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'est que partie remise; croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne suis point étonné que ce que vous savez soit bafoué à Genève, comme à Paris, par les gens raisonnables. Je ne serais pas fâché non plus que *Jean-Jacques*, tout fou qu'il est, fût réha-

bilité pour l'honneur de la bonne caufe qui a fervi — 1763.
de prétexte à la perfécution qu'il a éprouvée. Nous
avons lu à Sans-fouci le *Catéchifme de l'honnête homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raifon; je fuis bien peu zélé, et je me le reproche; mais fongez donc que le bon fens eft emprifonné dans le pays que j'habite :

En quoi peut un pauvre *reclus*,
Vous affifter? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

Savez-vous que *Jean-George le Franc*, frère de *Jean-Simon le Franc* vient de faire une groffe *Inftruction paftorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer; je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur, en deux mots, que sûrement c'était une méprife, et que ce préfent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponfe, de lui faire une chanfon fur l'air : *M. l'abbé, où allez-vous, vous allez vous caffer le cou, vous allez fans chandelle*, etc. Achevez le refte, mon cher maître; il me femble que *vous allez fans chandelle* eft affez heureux. Adieu, mon cher et illuftre philofophe; celui que je viens de quitter l'eft plus que jamais en tout fens, et me l'a rendu auffi en tout fens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penfer, comme l'Ecclefiafte, qu'à me moquer de tout en liberté; ce n'eft pas que *Jean-George le Franc* n'affure que vous n'avez

—— pas entendu l'Ecclésiaste ; mais j'en crois plutôt
1763. vos commentaires que les siens. Adieu ; je vous embrasse mille et mille fois.

LETTRE CXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de décembre.

J'AI, mon cher et illustre maître, des remercîmens et des reproches tout à la fois à vous faire ; les remercîmens seront de grand cœur, et les reproches sans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la Lettre du quakre que vous m'avez envoyée : c'est apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là ; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à *Jean-George*. Je ne sais, si je vous ai dit que ce *Jean-George* (qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était *George* son patron) a fait une réponse impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très-poliment qu'il était un sot et un menteur ; et *Jean-George*, tout *Jean-George* qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quakre, le chapeau sur la tête, mais le chapeau sous le bras, en lui donnant, à la

vérité, de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire essuyer quelque petite humiliation publique, de lui donner en cinq ou six pages quelques petits dégoûts sur sa charmante *Instruction.* Il y donne assurément beau jeu, et ne s'attend pas aux questions que je lui ferais; mais celles que lui fait notre ami le quakre me paraissent suffisantes pour l'occuper.

1763.

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes additions à l'Histoire générale, non-seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de *César* aux Chinois, et l'arrivée du brame philosophe parmi nous, sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'*Esope*, se vendent ici assez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de *Malesherbes.* Il est vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leurs haines, et l'élévation de leurs sentimens; mais enfin il me semble que personne n'aura à se plaindre, si la presse, la religion, et la *coucherie* sont également libres en France.

Venons à présent aux reproches. J'ai entendu parler d'un Traité sur la tolérance, qui est aussi

d'un de vos amis, à ce qu'on m'assure, et qui ne
1763. vient pas de Philadelphie; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois, comme *Iphigénie* demande *Achille*, et je ne puis parvenir à l'avoir; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi, et qui sans me vanter, ne sont pas aussi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites, je vous prie, à votre ami qu'il n'est pas trop équitable dans ses préférences. Je pourrais faire là-dessus un long commentaire, mais les commentaires ne sont pas faits pour l'ami dont je parle; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin *Marmontel* de l'académie. J'en suis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui fesait au sujet de M. d'*Aumont* n'était qu'un prétexte pour ceux qui désiraient de l'exclure. La véritable raison était sa liaison avec des gens qu'on a pris fort en haine, je ne sais pas pourquoi, à quatre lieues d'ici; en un mot avec les philosophes qui font aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le sont pas. L'affaire de *Marmontel* était comme celle des jésuites; il y avait une raison apparente qu'on mettait en avant, et une raison vraie que l'on cachait. Heureusement pour la philosophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas pensé de même. M. le prince *Louis de Rohan*, tout coadjuteur qu'il est de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette ocasion être le coadjuteur de la philosophie, et lui a rendu, sans manquer à son état, tous les services imagi-

nables : c'est par lui que vous avez aujourd'hui ——
dans l'académie françoise un partisan et un admi- 1763.
rateur de plus. M. le prince *Louis* mérite en vérité la reconnoissance de tous les gens de lettres, par la manière dont il sait les défendre et les servir dans l'occasion; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami sur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remercîmens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous serve la bonne cause suivant ses petits moyens. Vous la servez de votre plume, et moi, à qui on n'en laisserait pas une sur le dos, si j'en fesais autant, je tâche de lui gagner des partisans dans le pays ennemi; et ces partisans ne seront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être, mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils devraient recevoir de vous le tribut de reconnaissance que tous les êtres pensans leur doivent. A propos de la bonne cause, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuses tracasseries au sujet de mon voyage de Prusse; on m'a prêté des discours que je n'ai jamais tenus, et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Prusse lui-même, et ce Prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis s'ils méritaient que je la leur fisse lire. Vous savez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui, en attendant le paradis de *Mahomet*, est venu voir votre ancien disciple de

—— la part du ſultan *Mouſtapha.* J'écrivais l'autre jour
1763. en ce pays-là que, ſi le roi voulait ſeulement dire un mot, ce feroit une belle occaſion pour engager le ſultan à faire rebâtir le temple de Jéruſalem. Cela nous vaudrait vraiſemblablement une nouvelle inſtruction paſtorale de *Jean-George*, où il nous prouverait que, quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment, le *Chriſt* n'en aurait pas moins dit la vérité. Que penſez-vous de ce projet? il me ſemble que l'exécution en ferait fort divertiſſante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore penſé; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon cher et illuſtre maître; aimez-moi, je vous prie, toujours. Il me ſemble que vous me négligez un peu; vous m'écrivez de petits billets, et vous ne m'envoyez preſque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu, je vous embraſſe mille fois.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui ſe paſſe ici au ſujet des déclarations, des édits, des impôts. Je laiſſe meſſieurs du parlement ſe mêler de tout cela ſans y rien entendre. Il y a deux de ces meſſieurs qui ſont à Berlin; ils ont déſiré de voir le roi de Pruſſe, et le roi n'y a conſenti qu'après qu'ils ont aſſuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de conſulter la ſorbonne ſur l'inoculation, et de s'oppoſer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la ſorbonne n'ont point de reproches à ſe faire mutuellement.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de décembre.

MON très-aimable et très-grand philosophe, ne faites point de reproches à votre pauvre ami presque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quakre qui a voulu absolument écrire un mot d'amitié à *Jean-George*, ce rêveur qui a envoyé une ambassade de *César* à la Chine, et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides, cet autre fou qui trouve mauvais que les hommes se détestent, s'emprisonnent pour des paragraphes, quelques autres insensés de cette espèce, ont pris tout mon temps.

1763.

Vous ne savez pas d'ailleurs combien il est difficile de faire parvenir de gros paquets par la poste. Trouvez-moi un contre-signeur qui puisse vous servir de couverture, et vous serez inondé de rogatons.

Je hasarde, par cet ordinaire, une Tolérance que j'envoie pour vous à M. *Damilaville*, qui a ses ports francs, mais dont on saisit quelquefois les paquets, quand ils sont d'une grosseur un peu suspecte. Les pauvres philosophes sont obligés de faire mille tours de passe-passe, pour faire parvenir à leurs frères leurs épîtres canoniques.

Que ces petites épreuves, mon cher frère, ne

nous découragent point ; n'en soyons que plus
1763. fermes dans la foi, et plus zélés pour la bonne cause. DIEU bénira tôt ou tard nos bonnes intentions ; mais vous serez très-coupable d'avoir enfoui votre talent, si vous ne faites pas à *Jean-George* une correction fraternelle à laquelle tous nos frères répandus dans différentes églises se sont attendus.

Les deux frères, *Simon le Franc* et *Jean-George*, sont des victimes dévouées au ridicule, et c'est à vous de les immoler.

Je ne suis pas étonné qu'à votre retour de Berlin on vous ait fait tenir des discours dans lesquels vous vous moquez de Paris ; cela prouve que les frondeurs veulent s'appuyer de votre nom, et que les frondés le craignent. On ambitionne votre suffrage, et il me semble que vous jouez un assez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs qui fesaient la destinée des hommes avec des paroles.

Je ne crois pas que *Moustapha* s'avise de faire rebâtir le temple des juifs ; mais quand vous voudrez, vous détruirez le temple de l'erreur à moins de frais. On m'a envoyé l'ouvrage de *du Marsais* attribué à *Saint-Evremond* ; c'est un excellent ouvrage très-mal imprimé. Je vous exhorte, mon très-cher frère, à déterminer quelqu'un de vos amés et féaux à faire réimprimer ce petit livre, qui peut faire un bien infini. Nous touchons au temps où les hommes vont commencer à devenir raisonnables : quand je dis les hommes, je ne dis

pas la populace, la grand'chambre et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou 1763. qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. *Despréaux*, *Racine* et *La Fontaine* étaient de grands-hommes dans leur genre ; mais en fait de raison, ils étaient au-dessous de madame *Dacier*.

Je suis enchanté que M. *Marmontel* soit notre confrère, c'est une bien bonne recrue ; j'espère qu'il sera du bien à la bonne cause. Dieu bénisse M. le prince *Louis de Rohan* ! j'envoie une Tolérance à M. le prince de *Soubise*, le ministre d'Etat, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très-peu d'exemplaires ; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ses ballots, une route si détournée et si longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année : c'est un contretemps dont Dieu nous afflige, résignons-nous. Conservez-moi votre amitié ; défendez la bonne cause, *pugnis*, *unguibus et rostro* ; animez les frères, continuez à larder de bons mots les sots et les fripons.

P. S. Vous remarquerez que, si vous n'avez pas de Tolérance, c'est la faute de votre ami *Bourgelat* qui, dans son hippomanie, a rué contre les *Cramer*. Ces *Cramer*, éditeurs de l'ouvrage du saint prêtre auteur de la Tolérance, n'ont pu obtenir de lui qu'il laissât passer les ballots par Lyon. Vous pensez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres *Cramer* ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe, pour arriver à Paris. Le grand écuyer

—— *Bourgelàt* s'eſt en cela conduit comme un fiacre.
1763. S'il eſt un de nos frères, vous devez lui laver la tête, et l'exhorter à réſipiſcence. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

MON très-aimable philoſophe, c'eſt pour vous dire que l'ouvrage du ſaint prêtre ſur la tolérance ayant été très-toléré des miniſtres et des perſonnes plus que miniſtres, et ayant même été jugé fort édifiant, quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient ſe ſcandaliſer, il a ſemblé bon au Saint-Eſprit et à nous, mon cher frère, de vous ſupplier de donner une ſaccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre la Tolérance, et qui l'a empêché d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot eſt actuellement ſur l'avare mer, expoſé à être pris par les Numides avec qui nous ſommes en guerre. Si votre ami M. *Bourgelat* avait un mors de votre façon, ſon allure deviendrait plus aiſée. Les frères *Cramer* feraient au plus vîte une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon, en guiſe d'un ballot de ſoie, et les fidelles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils ſont privés. Dieu ſait quand vous recevrez votre exemplaire.

Je vous demande en grâce de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré *Jean-George.*

Vous

Vous ſavez qu'on a imprimé un examen de notre ſainte religion, attribué à *Saint-Evremond*, et qui eſt de *du Marſais*. Je ne l'ai point vu; mais, comme je ſais que *du Marſais* était un très-bon chrétien, je ſouhaite paſſionnément que cet ouvrage ſoit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien; liſons bien *la Sainte-Ecriture*, et *écr. l'inf.*

1763.

LETTRE CXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 de décembre.

Je vous prends au mot, mon cher et illuſtre maître, comme *Fontenelle* prenait la nature ſur le fait. M. de *la Reynière*, fermier des poſtes, veut bien me ſervir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques; faites-moi donc le plaiſir de lui adreſſer dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire ſur la Tolérance que vous m'annoncez. Tous les corſaires ne ſont pas à Tetuan et ſur la Méditerranée; cependant frère *Damilaville* me donne encore quelque eſpérance.

Dieu conduiſe la barque, et la mène à bon port! J'ai écrit à frère *Hyppolyte Bourgelat*. J'ai bien de la peine à croire qu'il ſoit coupable; car c'eſt un des meilleurs tireurs de la voiture philoſophique, et aſſurément des mieux dreſſés, et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage: mais il ignorait ſans doute

1763. ce que ce ballot contenait ; il se trouvait dans la circonstance critique du changement de ministre de la librairie ; il n'a osé rien hasarder, il a craint d'être mis en fourrière, et assurément la voiture aurait perdu beaucoup : mais aussi pourquoi MM. *Cramer* n'ont-ils pas attendu huit jours ? Puisque vous dites que l'ouvrage du saint prêtre sur la tolérance a été toléré des ministres et des personnes plus que ministres, un petit mot dit de leur part à *Hippolyte Bourgelat*, qui ne se pique pas d'être plus intolérant qu'un ministre, aurait levé toute difficulté, et le ballot seroit présentement à Paris, au lieu qu'il est peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc, qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corsaires que de celle des religions, et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux esclaves chrétiens, pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre Mathurin ou pere de la Merci dans les prisons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il se passerait bien de cette aubaine que MM. *Cramer* lui auront valu.

Je vous envoie de mémoire (car je n'en ai point gardé de copie) mon petit commerce avec *Jean-George* (*) ; vous verrez qu'il n'est pas long. *Jean-*

(*) *Lettre de M. d'Alembert à M. l'évêque du Puy.*

MONSEIGNEUR,

On vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je suis personnellement insulté. Je ne puis croire que votre

George n'a pas répondu à la réplique qui, en effet, était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on prouve géométriquement qu'il 1763.

intention ait été de me faire un pareil présent : c'est sans doute une méprise de votre libraire à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être, etc.

Réponse de l'évêque.

Ce n'est point par mon ordre, Monsieur, que mon *Instruction pastorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers; et je suis fâché de cette méprise, puisqu'elle vous a déplu. Je le suis aussi de ce que vous vous regardez comme personnellement insulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus sincères, etc.

Réplique.

Vous m'avez mis expressément, Monseigneur, dans votre *Instruction pastorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les passages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation si publique et si injuste, faite par un évêque, était une insulte personnelle, sans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en soit, je vois par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puisqu'il m'a expressément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'académie française. Vous voyez bien, Monseigneur, qu'il était nécessaire de vous avertir de cette petite méprise, dont je ne suis d'ailleurs nullement blessé, non plus que de l'insulte. J'espère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre, etc.

—— n'eſt pas autre choſe. Sa réponſe ſera apparemment
1763. pour la prochaine inſtruction paſtorale. Vous m'accuſez d'enfouir mes talens, parce que je n'ai pas donné les étrivières, comme je le pouvais, à ce fanatique *Aaron*; prenez-vous en au peu de ſenſation que ſa rapſodie à fait à Paris. C'était lui donner une exiſtence que de l'attaquer ſérieuſement; car, dans la poſition où je ſuis, je ne pouvais l'attaquer que de la ſorte, et des plaiſanteries auraient mal réuſſi, ſur-tout après les vôtres. Au reſte, ne m'accuſez point, mon reſpectable patriarche, de ne pas ſervir la bonne cauſe; perſonne peut-être ne lui rend de plus grands ſervices que moi. Savez-vous à quoi je travaille actuellement? à faire chaſſer de Siléſie la canaille jéſuitique, dont votre ancien diſciple n'a que trop d'envie de ſe débarraſſer, attendu les trahiſons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne diſe que les philoſophes de France ſont étonnés que le roi des philoſophes, le protecteur déclaré de la philoſophie, tarde ſi long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres ſont lues au roi qui eſt très-ſenſible, comme vous le ſavez, à ce que les vrais croyans penſent de lui; et cette ſemence produira ſans doute un bon effet, moyennant la grâce de Dieu, qui, comme dit très-bien l'*Ecriture*, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinſſions à faire rebâtir le temple des Juifs, ſi votre ancien diſciple

ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions. 1763.

Marmontel, dans ſon diſcours à l'académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en penſons tous. Je me flatte comme vous, que c'eſt une acquiſition pour la bonne cauſe. Petit à petit l'Egliſe de DIEU ſe fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de *du Marſais*, dont vous me parlez. S'il eſt en effet auſſi utile que vous le dites, je prie DIEU de donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchiſſement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très-ſainte meſſe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait très-grand plaiſir, ce ſont deux jolis contes qui courent le monde, et qui ſeront, à ce qu'on m'aſſure, ſuivis de beaucoup d'autres. Que le Seigneur béniſſe et conſerve l'aveugle très-clair-voyant à qui nous devons de ſi jolies veillées! puiſſe-t-il faire long-temps de pareils contes, et ſe moquer long-temps de ceux dont on nous berce! Il y aurait encore bien d'autres choſes dont il pourrait ſe moquer, s'il le voulait; mais il a, car je ſuis en train de citer l'*Evangile*, la *prudence du ſerpent*, et peut-être auſſi la *ſimplicité de la colombe*, en croyant de ſes amis des gens qui n'en ſont guère. Après tout, il eſt bon que la philoſophie faſſe flèche de tout bois, et que tout concoure à la ſervir, même les parlemens qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui

la détestent ; mais qui, tout en la détestant, lui
1763. font utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir !

Adieu, mon cher maître ; je vous ambrasse.

LETTRE CXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

MON cher philosophe, vous ne me dites point si vous avez reçu la Tolérance. Je ne sais plus où j'en suis. On a arrêté à la poste consécutivement deux exemplaires de cet ouvrage, que les *Cramer* envoyaient à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de *Pompadour* et plus d'un ministre d'Etat ont donnée à ce petit livret qui est si honnête ? Deux paquets adressés à M. *Damilaville* sont restés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie, puisque je n'ai aucune nouvelle de vous : tout cela m'embarrasse. Je vois qu'on ne tolère ni la Tolérance ni les tolérans. On a beau se contraindre dans des matières si délicates, jusqu'au point d'être sage, les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi ; et peut-être dans ce moment-ci, où les finances mettent tous les esprits en fer-

mentation, on ne veut pas qu'ils s'échauffent ſur d'autres objets. 1763.

On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait, dit-on, ſupprimer amicalement; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelque côté que vous vous tourniez à Paris, vous avez de quoi exercer votre philoſophie. Vous vous contentez de rire des ſottiſes des hommes; ils ne méritent pas que vous les éclairiez : cependant, il eſt toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, duſſent-elles renaître. Ce monſtre, en ſe ſouvenant du couteau, en eſt moins hardi et moins inſolent; il voit que vous tenez la maſſue prête à l'écraſer, et il tremble.

J'ai été ſi dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choſes ſérieuſes, que je me ſuis mis à faire des contes de ma *Mère-l'Oie*. J'en ſuis un peu honteux, à mon âge; mais ce qui convient à tous les âges, c'eſt de vous aimer et de vous admirer.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de janvier.

Enfin je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette Tolérance non tolérée, à 1764. peu-près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très-cher philoſophe, de faire adreſſer un exemplaire à M. de

← *la Reynière*; on lui saisirait son exemplaire tout
1764. comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poste à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous me direz qu'à la poste M. de *la Reynière* est bien plus grand seigneur que M. de *Trudaine*; désabusez-vous, s'il vous plaît; un exemplaire adressé à M. *Bouret*, le puissant *Bouret*, l'intendant des postes *Bouret*, l'officieux *Bouret*, a été saisi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juste que les prêtres et les cagots l'ont emporté, dans cette affaire, sur les ministres d'Etat les mieux intentionnés, et sur les personnes les plus puissantes. Vous conclurez qu'il y a tant de querelles en France sur les finances, qu'on n'entend point, que le ministère craint de nouvelles tracasseries sur la religion qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureusement le Traité sur la tolérance, effarouche les consciences timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête; et vous, qui citez si bien et si à propos la *Sainte-Ecriture*, vous en trouverez les passages les plus édifians fidellement recueillis.

Je vous suis très obligé de votre petit commerce épistolique avec *Jean-George*: voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de *Monseigneur*; aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de *Pompignan*. Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification,

cation, qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en *monseigneur* le titre de *révérendissime père en* DIEU, qu'ils avaient porté douze cents ans. 1764.

Pour *Jean-George*, il n'est assurément que ridiculissime. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre *Simon le Franc de Pompignan*, frère aîné de *Jean-George*. Vous direz comme *Marot* :

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux, tous deux comme de cire.

L'ouvrage qui est en partie de *du Marsais*, et qu'on attribue à *Saint-Evremond*, se débite dans Paris, et je suis étonné qu'il ne soit point parvenu jusqu'à vous. Il est écrit, à la vérité, trop simplement; mais il est plein de raison. C'est bien dommage que cette raison funeste, qui nous égare si souvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'est que trop capable d'affermir les incrédules, et d'ébranler la foi des plus croyans.

Vous voulez donc, mon grand philosophe, vous abaisser jusqu'à chasser les jésuites de Silésie. Je n'ai pas de peine à croire que vous ne réussissiez dans cette digne entreprise; mais vous n'aurez pas le plaisir de chasser des jésuites français; il y a long-temps que *Luc* s'est défait d'eux. Il n'y a plus en Silésie que de gros vilains jésuites allemands, ivrognes, fripons et fanatiques, qui ne

1764. (*) : la pluralité l'a emporté, et je penſe qu'attendu le ſot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats diſcours, et que vous ferez mieux de ſuivre l'uſage; mais à l'égard de votre nom, il me paraît indiſpenſable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marſais* dont je n'ai aucune connaiſſance; c'était un grand ſerviteur de DIEU. Je me ſouviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les ſacremens, et qui venait de l'exhorter : *Monſieur, je vous remercie; cela eſt fort bien; il n'y a point là-dedans d'alibiforains*. Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre ſecrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la liſant *Simon le Franc* ne s'écrie :

Quid domini facient, audent cum talia fures?

Je vous remercie auſſi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à préſent recevoir de la première main; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende juſqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philoſophie, dont ils ont tant de peur, ne s'aviſe de ſe comparer aux oies du capitole, à qui les Gaulois ſe repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jéſuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont ſéparé. Il a fait, pour

(*) Dans la dédicace des *Commentaires ſur Corneille*.

contre moi tous les monſeigneurs et les *monſignori* de l'Europe ; mais un évêque s'appelle *monſeigneur* 1764. comme un chien *citron.* Le point eſſentiel, c'eſt d'avoir prouvé à monſeigneur qu'il eſt un ſot et un menteur ; c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en ſoit, je vous promets, s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père, et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne déſeſpère pas de lui en dire quelque choſe un jour plus ſolennellement que je n'ai fait, au riſque d'être excommunié au Puy en Velay.

Tandis que j'écris des *lettres obſcures* à ce plat monſeigneur, il en eſt un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre oſtenſible, pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il ſe conduit avec les gens de lettres : c'eſt M. le prince *Louis de Rohan*, qui ſerait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'eſtime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaiſon avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. *Simon* et *George le Franc*), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les ſentimens que vous pouvez déſirer, et qu'il n'eſt pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poſte.

A propos d'académie, ne croyez pas que moi et quelques autres de vos amis exigions la plate ſouſcription de *très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.*

1764. (*) : la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de suivre l'usage; mais à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marsais* dont je n'ai aucune connaissance; c'était un grand serviteur de DIEU. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacremens, et qui venait de l'exhorter : *Monsieur, je vous remercie; cela est fort bien; il n'y a point là-dedans d'alibiforains*. Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre secrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la lisant *Simon le Franc* ne s'écrie :

Quid domini facient, audent cum talia fures?

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne s'avise de se comparer aux oies du capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont séparé. Il a fait, pour

(*) Dans la dédicace des *Commentaires sur Corneille*.

leur défense, un grand diable de mandement qui va, dit-on, être dénoncé, et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. de *Fitz-James*; ils prétendent que cela sera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement comme M. de *Pourceaugnac* : *il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.* — 1764.

Que dites-vous du nouveau controleur général? auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissent en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'Etat, et empêcher les Anglois de nous donner une autre fois des coups de bûche. Et du cardinal de *Bernis*, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poëme des *Quatre saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclaircissement*, comme dit la comédie, *nous éclaircira*; et moi j'attends tout en patience, sûr de me moquer de quelqu'un et de quelque chose, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu, depuis quelque temps, de nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoye les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui.

Adieu, mon cher maître; envoyez moi tout ce que vous ferez, car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre santé, et continuez à rire aux dépens des sots et

1764. des fanatiques. *Marmontel* engraisse à vue d'œil, depuis qu'il est de l'académie; ce n'est pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de janvier.

MON illustre philosophe m'a envoyé la lettre d'*Hippias-B.* Cette lettre de *B.* prouve qu'il y a des *T*, et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de *Malesherbes* l'avait tirée. Ce demi-savant et demi-citoyen d'*Aguesseau* était un *T*: il voulait empêcher la nation de penser. Je voudrais que vous eussiez vu un animal nommé *Maboul*; c'était un bien sot *T*, chargé de la douane des idées sous le *T* d'*Aguesseau.* Ensuite viennent les sous-*T* qui sont une demie-douzaine de gredins dont l'emploi est d'ôter, pour quatre cents francs par an, tout ce qu'il y a de bon dans les livres. Les derniers *T* sont les polissons de la chambre syndicale; ainsi je ne suis pas étonné qu'un pauvre homme, qui a le privilége des fiacres à Lyon, ne veuille pas s'exposer à la colère de tant de *T* et de sous-*T.* J'avoue qu'il ne doit pas risquer ses fiacres pour faire aller *Gabriel Cramer* en carrosse.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, mon cher philosophe, que l'auteur de la Tolérance est un bon prêtre, un brave théologien, et qu'il y aurait

une injustice manifeste à m'attribuer cet ouvrage. ——
Je conseille à l'auteur de ne le pas publier sitôt; 1764.
il n'est pas juste que la raison s'avise de paraître au milieu de tant de remontrances, de mandemens, d'opéra comiques qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliste fait actuellement l'histoire des singes. Si cet auteur est à Paris, il doit avoir d'excellens mémoires.

Je ne sais encore si le *carnifex* de *messieurs* à brûlé la pastorale de monseigneur. Que vous êtes heureux ! vous devez rire du matin au soir de tout ce que vous voyez. Vous avez assurément l'esprit en joie; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre saisons* ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèse. Il a la rage d'être archevêque; j'en suis bien fâché. Je lui dirais volontiers :

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraser l'*inf*....; notre principale occupation dans cette vie doit être de combatre ce monstre. Je ne vous demande que cinq ou six bons mots par jour, cela suffit; il n'en relèvera pas. Riez, *Démocrite*; faites rire, et les sages triompheront. Si vous voyez frère *Damilaville*, il peut vous faire avoir le livre de *du Marsais*, attribué à *Saint-Evremond*.

Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi; vos lettres me prolongeront la vie : je les relis vingt fois, et mon cœur se dilate. Une lettre de

1764. vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans.

Je vous aime comme je vous estime.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

GARDEZ-vous bien, mon très-cher philosophe, d'alarmer la foi des fidelles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parce que je sais que les philosophes sont têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raisonnemens au bien de la bonne cause. Le bon homme, auteur de la Tolérance, n'a travaillé qu'avec les conseils de deux très-savans hommes. Vous vous doutez bien que ce n'est pas de son chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens sont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que ce peuple abominable, qui égorgeait, dit-on, vingt-trois mille hommes pour un veau, et vingt-quatre mille pour une femme, etc.; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance; il souffre dans son sein une secte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette secte. Trouvez-moi sur le reste de la terre une plus forte preuve de tolérantisme dans un gouvernement. Oui, les Juifs ont été aussi indulgens que barbares; il y en a cent exemples frappans : c'est cette énorme contradiction qu'il

fallait développer, et elle ne l'a jamais été que dans ce livre. 1764.

On a très-long-temps examiné, en composant l'ouvrage, s'il fallait s'en tenir à prêcher simplement l'indulgence et la charité, ou si l'on devait ne pas craindre d'inspirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choses qui menaient, malgré l'auteur, à cette indifférence fatale, parce qu'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils soient indulgens dans le fanatisme, et qu'il faut leur apprendre à mépriser, à regarder même avec horreur les opinions pour lesquelles ils combattent.

On ne peut cesser d'être persécuteur sans avoir cessé auparavant d'être absurde. Je peux vous assurer que le livre a fait une très-forte impression sur tous ceux qui l'ont lu, et en a converti quelques-uns. Je sais bien qu'on dit que les philosophes demandent la tolérance pour eux; mais il est bien fou et bien sot de dire, *que quand ils y seront parvenus, ils ne toléreront plus d'autre religion que la leur*; comme si les philosophes pouvaient jamais persécuter, ou être à portée de persécuter. Ils ne détruiront certainement pas la religion chrétienne, mais le christianisme ne les détruira pas, leur nombre augmentera toujours; les jeunes gens destinés aux grandes places s'éclaireront avec eux, la religion deviendra moins barbare et la société plus douce. Ils empêcheront les prêtres de corrompre la raison et les mœurs. Ils rendront les fanatiques abominables, et les superstitieux ridicules. Les

1764. philoſophes, en un mot, ne peuvent qu'être utiles aux rois, aux loix et aux citoyens. Mon cher *Paul* de la philoſophie, votre converſation ſeule peut faire plus de bien dans Paris que le janſéniſme et le moliniſme n'y ont jamais fait de mal; ils tiennent le haut du pavé chez les bourgeois, et vous dans la bonne compagnie. Enfin, telle eſt notre ſituation, que nous ſommes l'exécration du genre-humain, ſi nous n'avons pas pour nous les honnêtes gens; il faut donc les avoir à quelque prix que ce ſoit; travaillez donc à la vigne, écraſez l'*inf*... Que ne pouvez-vous point ſans vous compromettre? ne laiſſez pas une ſi belle chandelle ſous le boiſſeau. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne fût effarouché de la Tolérance; on ne l'eſt point, tout ira bien. Je me recommande à vos ſaintes prières et à celles des frères.

Le petit livret de la Tolérance a déjà fait au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre diable des galères, et un autre de priſon. Leur crime était d'avoir entendu en plein champ la parole de DIEU, prêchée par un miniſtre huguenot. Ils ont bien promis de n'entendre de ſermon de leur vie. On a dû vous donner Macare et Thélème; je crois d'ailleurs que *Macare* eſt votre meilleur ami, et vous le méritez bien.

N. B. M. *Galatin* était chargé pour vous de deux exemplaires cachetés. *Ecr. l'inf*..., vous dis-je.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de février.

Tu dors, Brutus, et Crévier veille!

SOUFFRIREZ-VOUS, mon cher et intrépide philosophe, que ce cuistre de *Crévier* attaque si insolemment *Montesquieu* dans les seules choses où l'auteur de l'*Esprit* sur *les lois* a raison? n'est-ce pas vous attaquer vous-même, après le bel éloge que vous avez fait du philosophe de Bordeaux? Le malheureux *Crévier* vous désigne assez visiblement dans sa sortie contre les philosophes, à la fin de son ouvrage. Vous devez le remercier, car il vous fournit le sujet d'un ouvrage excellent; et vous pouvez, en le réfutant avec le mépris qu'il mérite, dire des choses très-utiles que votre style rendra très-intéressantes. C'est à vous de venger la raison outragée. 1764.

On dit que le parlement de Toulouse refuse d'enregistrer la déclaration du roi qui ordonne le silence; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'instruction des honnêtes gens et pour la confusion des sots. Je vous embrasse très-tendrement, et je me recommande à vos prières.

LETTRE CXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de février.

1764. Je crains, mon cher et illustre maître, que votre frère et disciple *Protagoras* ne vous ait contristé par ce que vous appelez ses *cruelles critiques*. Quoique vous m'assuriez que mes lettres vous divertissent, je suis encore plus pressé de vous consoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendraient, et sur-tout d'être persuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaisent. Permettez-moi cependant, toujours sous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaises, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenses temporelles, les seules qui leur fussent promises : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une simple opinion d'école, sur laquelle leurs docteurs étaient libres de se partager, comme nos vénérables théologiens se partagent en scotistes, thomistes, mallebranchistes, descartistes et autres rêveurs et bavards en *istes*. Direz-vous

pour cela que ces messieurs sont tolérans, eux qui jetteraient si volontiers dans le même feu calvinistes, anabaptistes, piétistes, spinosistes, et sur-tout philosophes, comme les Juifs auraient jeté philistins, jébuséens, amorrhéens, cananéens, etc. dans un beau feu que les pharisiens auraient allumé d'un côté, et les saducéens de l'autre ? Juifs et chrétiens, rabbins et sorbonistes, tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que DIEU est habillé de rouge, mais ils disputent entre eux si les bas sont de la couleur de l'habit. 1764.

J'ai bien peur, ainsi que vous, mon cher et illustre confrère, qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance, sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner tranquillement son cher frère ? mais d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot *d'indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce sont des enfans méchans et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire : *Mes chers amis, ce n'est pas le tout que d'être absurde, il faut encore n'être pas atroce.* La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance (parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres et quelques évêques qui ne les en

désavouent pas) sont *véhémentement suspectés* (comme
1764. disent nosseigneurs du parlement) et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si raisonnable et si pernicieuse. Mon avis serait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politesses, de leur dire qu'ils ont raison, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent est clair comme le jour, qu'il est impossible que tout le monde ne finisse par penser comme eux; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il est bon de permettre à chacun de penser ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaisir de voir tout le monde de leur avis; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques-uns en chemin jusqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette conviction et réunion universelle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentula mea*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin *Helvétius* et le chevalier de *Jaucourt*. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le fesaient désirer, et la chose a été faite sur le champ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je sais par cœur Macare et Thélème;

cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On vous dira comme M. 1764. *Thibaudois : Conte-moi un peu, conte ; et je veux que tu me contes*, etc. C'est bien dommage que vous vous soyez avisé si tard de ce genre dans lequel vous réussissez à ravir, comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que je n'aye entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage, à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles, excepté sur les feuilles de *Fréron*. Ce sont pourtant des gens que vous louez (*), que vous croyez de vos amis, à qui vous écrivez, et même en prose et en vers : je vous les laisse à deviner ; mais si vous devinez juste, ne me trahissez pas, et faites-en seulement votre profit.

A propos de lettres, vous en avez écrit une charmante au prince *Louis* qui en est ravi ; il la montre à tout le monde ; et en vérité il mérite ce que vous lui dites, par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long, et sur-tout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles, et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami *Caveirac*, auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il*

(*) La marquise du *Deffant*.

1764. *est temps de parler*; je crois qu'on y répondra par : *il est temps de partir*. Notez que ce *Caveirac*, qui écrit pour de l'argent, a autrefois fait des factums contre le père *Girard* en faveur de *La Cadière* : ainsi sont faits ces marauds-là.

Adieu, mon cher maître. Vous me conseillez de rire, j'y fais de mon mieux, et je vous assure que j'ai de quoi. Je ne sais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre saisons*; mais si son ambition se borne à faire le saint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois, je vous embrasse et vous révère. Vous prétendez que mes lettres vous amusent; je vous répondrai comme le feu médecin *Dumoulin*, grand fesse-mathieu de son métier : *Mes enfans*, disait-il à ses héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse, que j'en ai eu à l'amasser*.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mars.

Je dois vous dire, mon très-cher philosophe, que si j'avais des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a par-tout, même

même au jeu qui est un commerce de fripons, même chez les voleurs; 1764.

Hanno lor leggi malandrini ancora.

C'est ainsi que le bon prêtre, auteur de la Tolérance, a dit aux *Velches*, nommés francs et français: Mes amis, soyez tolérans, car *César* qui vous donna sur les oreilles, et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne, était tolérant. Les Anglais, qui vous ont toujours battus, reconnaissent depuis cent ans la nécessité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'absurde, parce qu'elle est fondée, je ne sais comment, sur la religion du petit peuple juif, le plus absurde et le plus barbare de tous les peuples; mais je vous prouve, mes chers Velches, que tout abominable qu'était ce peuple, tout atroce, tout sot qu'il était, il a cependant donné cent exemples de la tolérance la plus grande. Or, si les tigres et les loups de la Palestine se sont adoucis quelquefois, je propose aux singes, mes compatriotes, de ne pas toujours mordre et de se contenter de danser.

Voilà, mon cher philosophe, tout le système de ce bon prêtre. Il voulait dans son texte inspirer de l'indulgence, et à rendre dans ses notes les Juifs exécrables. Il voulait forcer ses lecteurs à respecter l'humanité, et à détester le fanatisme. Six personnes des plus considérables de votre royaume ont approuvé ces maximes, et c'est beaucoup.

On n'aurait pas, il y a soixante ans, trouvé un

1764. ſeul homme d'Etat, à commencer par le chancelier d'*Agueſſeau*, qui n'eût fait brûler le livre et l'auteur. Aujourd'hui on eſt très-diſpoſé à permettre que ce livre perce dans le public avec quelque diſcrétion, et je voudrais que frère *Damilaville* vous en fît avoir une demi-douzaine d'exemplaires, que vous donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient lire à d'autres gens honnêtes; ces ſages miſſionnaires diſpoſeraient les eſprits, et la vigne du Seigneur ſerait cultivée.

Je ſais bien, mon cher maître, qu'on pouvait s'y prendre d'une autre façon pour prêcher la tolérance; eh bien, que ne le faites-vous? qui peut mieux que vous faire entendre raiſon aux hommes? qui les connaît mieux que vous? qui écrit comme vous d'un ſtyle mâle et nerveux? qui ſait mieux orner la raiſon? mais venons au fait. Cette tolérance eſt une affaire d'Etat, et il eſt certain que ceux qui ſont à la tête du royaume ſont plus tolérans qu'on ne l'a jamais été; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatiſme en horreur. Les premières places ſeront un jour occupées par des philoſophes; le règne de la raiſon ſe prépare; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours, et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de *Crévier*; feſſez cet âne qui brait et qui rue.

Vraiment je ſais très-bien à quoi m'en tenir depuis long-temps ſur la perſonne dont vous me parlez; mais entre quinze-vingts, il faut ſe par-

donner bien des choses. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi ; vous savez d'ailleurs que dans la société on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien, je suis indulgent pour les pécheurs et les pécheresses. Je ne connais rien de sérieux que la culture de la vigne, je vous la recommande ; provignez, mon cher philosophe, provignez. 1764.

Je suis bien aise que les contes de feu *Guillaume Vadé* vous amusent. Mademoiselle *Catherine Vadé*, sa cousine, en a beaucoup de cette espèce, mais elle n'ose les donner au public. Son cousin *Vadé* les fesait pour amuser sa famille pendant l'hiver, au coin du feu ; mais le public est plus difficile que sa famille. Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt comparable au chapitre des torche-cus de *Gargantua*. Ce sont de petits amusemens qu'il faut permettre aux sages ; on ne peut pas toujours lire les pères de l'Eglise, il faut se délasser. Riez, mon cher philosophe, et instruisez les hommes. Conservez-moi votre amitié. *Ecr. l'inf...*

LETTRE CXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de mars.

Je n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illustre maître, cet ouvrage ou rapsodie de *Crévier*, dont vous me

——— parlez; et j'en ignorerais l'exiſtence, ſi vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève qu'un cuiſtre, dans ſon galetas, barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on diſe à un homme qui, parlant dans ſon *Hiſtoire romaine* d'un cordonnier devenu conſul, dit, à ce qu'on m'a aſſuré, que cet homme *paſſa du tranchet aux faiſceaux?* Il faut l'envoyer écrire chez ſon compère le ſavetier les ſottiſes qu'il *ſe chauſſe* dans la tête; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieuſement ce livre eſt ſi parfaitement ignoré que ce ſerait lui donner l'exiſtence qu'il n'a pas que d'en faire mention; et je vous dirai comme le valet du joueur:

1764.

Laiſſez-le aller;
Que feriez-vous, Monſieur, du nez d'un marguillier?

Il eſt vrai que cette canaille janſéniſte, dont *Crévier* fait gloire d'être membre, devient un peu inſolente depuis ſes petits ou grands ſuccès contre les jéſuites; mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enſeignent ſont trop abſurdes pour étonner. La doctrine des ci-devant jéſuites était bien plus faite pour réuſſir; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été perſécuteurs et inſolens. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de ſigner; cela eſt attendriſſant. Les janſéniſtes ſont un peu déroutés de leur voir tant de *conſcience*,

dont ils ne les soupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amusant quelques réflexions fort simples sur l'embarras où les jésuites se trouvent entre leur souverain et leur général. Le but de ces réflexions est de prouver qu'ils font une grande sottise de se laisser chasser, et qu'ils peuvent en *conscience* (puisque *conscience* y a) signer le serment qu'on leur demande : mais je suis si aise de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir ; et je si je fais imprimer mes réflexions, ce sera quand je les saurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux ; car vous savez qu'il n'y a de bon que de se moquer de tout. Une autre raison me fait désirer beaucoup de voir, comme on dit, leurs talons ; c'est que le dernier jésuite qui sortira du royaume emmènera avec lui le dernier janséniste dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant soi-disant jansénistes*, comme nosseigneurs du parlement disent aujourd'hui les *ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait, quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme et de l'intolérance ; les autres ne sont que des cosaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jésuites absolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la persécution qu'on leur fait souffrir, et sur la précipitation avec laquelle on les expulse. Je leur ai répondu que le parlement ressemblait à ce capitaine suisse qui fesait enterrer sur le champ de bataille des blessés

1764

encore vivans ; et qui, sur les représentations qu'on
1764. lui fesait, répondait que, si on voulait s'amuser à les écouter, il n'y en aurait pas un seul qui se crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas.

A propos de suisse, savez-vous que frère *Berthier* se retire dans votre voisinage ? les uns disent à Fribourg, les autres chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puisqu'on l'accuse de les vouloir assassiner ; mais l'évêque de Bâle est roi aussi dans son petit village ; et à sa place je ne me croirais pas en sureté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que frère *Berthier*, si scrupuleux sur son vœu d'*obéissance*, ne l'est pas tant sur son vœu de pauvreté, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il s'en aille avec quatre mille livres de pension pour la bonne nourriture qu'il a administrée aux enfans de France. Par ma foi, mon cher maître, si cet homme est si près de chez vous, vous devriez quelque jour le prier à dîner, et m'avertir d'avance, je m'y rendrais ; nous nous embrasserions ; nous conviendrions réciproquement, nous, que nous ne sommes pas chargés de foi, lui, qu'il est ennuyeux ; et tout serait fini, et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le *Corneille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens), et que vous ne soyez réduit à dire comme *George-Dandin* : *J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.* Après tout, l'essentiel est pourtant d'avoir raison ; cela est de précepte, et la politesse n'est

que de conseil. En attendant, riez, ainsi que moi, —— de toutes les espèces de fanatiques, loyolistes, 1764. médardistes, homéristes, cornélistes, racinistes, etc.; ayez soin de vos yeux et de votre santé; aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire; mais sur-tout laissez ce *Crévier* en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme *Jean-George* et *Simon* son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

LETTRE CXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

Je vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoiqu'en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que *Palissot* vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs *Mécènes*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur, pour avoir représenté, dans sa pièce des *Philosophes*, de très-honnêtes

gens comme des cartouchiens, a été loué à la
1764. cour, protégé, récompensé. Il s'avise, dans sa *Dunciade*, de dire que *Crévier* est un âne; *Crévier*, vieux janséniste, se plaint au parlement; le parlement veut mettre *Palissot* au pilori; et les protecteurs de *Palissot* le font exiler, pour le soustraire au parlement; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi, j'en suis fort content; et si je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou si j'avois le malheur d'en faire une, ce ne serait ni M. *Blin*, ni M. *du Rosoi*, ni M. *Sabatier*, ni M. *Rochon*, ni même M. *Fréron* que j'y mettrais, ce serait des noms plus illustres.

Laissons toutes ces infamies, et parlons d'Olimpie. Je vous félicite de son grand succès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de *Statira* et celui de l'hiérophante sont beaux, celui de *Cassandre* a des momens de chaleur qui intéressent, celui d'*Antigone* et d'*Olimpie* m'ont paru faibles; mais mademoiselle *Clairon* y est admirable au dernier acte. Quand elle ferait un mandement d'évêque ou l'*Encyclopédie*, elle ne se jetterait pas au feu de meilleure grâce. *Voiture* lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le spectacle est d'ailleurs grand et auguste, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée: la représentation m'a fait très-grand plaisir, et la

lecture

lecture que j'en ai refaite depuis, a ajouté au plaisir de la représentation. 1764.

J'ai lu aussi depuis peu, par une espèce de fraude, un certain conte intitulé, *l'Education d'un prince*; cela me paraît bien fort pour feu *Vadé*; croyez-vous qu'il ait fait cela? Pour moi, sans faire tort à la manière de *Vadé*, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une personne, qui se dit de vos amies dénigre Macare; le fruit de cet avertissement (après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette personne et de ses jugemens) est une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des Trois manières, en la priant de vouloir bien lui être favorable; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. Encore passe si vous n'en offriez qu'à des diables de cette espèce, qui, après tout, ne sont que des diablotins; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *sacrifiez sur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le savez, est une *abomination devant le Seigneur*, du moins, si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous souvenez mieux que moi.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites; et ce qui m'étonne, c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire, et que le soleil ne s'obscurcit pas. La dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. L'univers ne

1764. sent pas la perte qu'il va faire (voilà un beau vers de tragédie).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple; il me mande que, depuis qu'il a fait la paix, il n'est en guerre ni avec les cagots, ni avec les jésuites, et qu'il laisse à une nation belliqueuse, comme la française, le soin de ferailler envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de *Crévier?* je m'en garderai bien; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah! M. *Crévier*, que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites!

Cette Tolérance n'est point encore tolérée, et je ne sais quand elle pourra parvenir à l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le *Corneille*; il est entre les mains d'un cuistre nommé *Marin*, qui doit décider si le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainsi que de tout le reste. Adieu, mon cher confrère.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 d'avril.

Mon cher philosophe, auriez-vous jamais lu un chant de la Pucelle, dans lequel tout le monde est devenu fou, et où chacun donne et reçoit sur les oreilles à tort et à travers? Voilà précisément le cas de vos chers compatriotes les Français,

Parlemens, évêques, gens de lettres, financiers, anti-financiers, tous donnent et reçoivent des soufflets à tour de bras; et vous avez bien raison de rire; mais vous ne rirez pas long-temps, et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuistre de *Crévier* fait déjà voir qu'il n'est pas permis de dire d'un janséniste qu'il est un plat auteur. Vous serez les esclaves de l'université avant qu'il soit deux ans. Les jésuites étaient nécessaires, ils fesaient diversion; on se moquait d'eux, et on va être écrasé par des pédans qui n'inspireront que l'indignation. Ce que vous écrit un certain goguenard couronné doit bien faire rougir votre nation belliqueuse.

1764

Répandez ce bon mot tant que vous pourrez, car il faut que vos gens sachent le cas qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi, je gémis sérieusement sur la persécution que les philosophes et la philosophie vont infailliblement essuyer. N'avez-vous pas un souverain mépris pour votre France, quand vous lisez l'Histoire grecque et romaine? trouvez-vous un seul homme persécuté à Rome, depuis *Romulus* jusqu'à *Constantin*, pour sa manière de penser? le sénat aurait-il jamais arrêté l'*Encyclopedie*? y a-t-il jamais eu un fanatisme aussi stupide et aussi désespérant que celui de vos pédans?

Vraiment oui, j'ai donné une chandelle au diable; mais vous auriez pu vous apercevoir que cette chandelle devait lui brûler les griffes, et que je lui fesais sentir tout doucement qu'il ne fallait pas manquer à ses anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me parlez,
1764. fachez que ceux qui habitent ces hauts lieux font philofophes, font tolérans, et déteftent les intolérans avec lefquels ils font obligés de vivre.

Je ne fais fi le *Corneille* entrera en France, et fi on permettra au roi d'avoir fes exemplaires. Ce dont je fuis bien sûr, c'eft que tous ceux qui s'ennuient à Sertorius et à Sophonisbe, etc. trouveront fort mauvais que je m'y ennuye auffi; mais je fuis en poffeffion depuis long-temps de dire hardiment ce que je penfe, et je mépriferai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puiffe être. Ce qui me déplaît dans prefque tous les livres de votre nation, c'eft que perfonne n'ofe mettre fon ame fur le papier, c'eft que les auteurs feignent de refpecter ce qu'ils méprifent; vos hiftoriens fur-tout font de plates gens. Adieu, mon cher philofophe; fi vous pouvez écrafer l'*inf*... écrafez-la; et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de mai.

Les uns me difent, mon cher philofophe, qu'il y aura un lit de juftice, les autres qu'il n'y en aura point, et cela m'eft fort égal. Quelques-uns ajoutent qu'on fera paffer en loi fondamentale du

royaume l'expulsion des jésuites, et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics, et je ne prêterai pas un sou; mais je vous parlerai de vous et de *Corneille*. On me trouve un peu insolent, et je pense que vous me trouvez bien discret; car, entre nous, je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes: il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile; si j'en avais dit davantage, j'aurais passé pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit, j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers; *Scaliger* et *Saumaise* n'en ont pas tant fait.

1764.

Avez-vous regretté madame de *Pompadour*? oui, sans doute, car dans le fond de son cœur elle était des nôtres; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait: voilà un beau rêve de fini. On dit qu'elle est morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les paysannes meurent ainsi; mais à la cour la chose est plus rare, on y regrette plus la vie, et je ne sais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquisition sur la littérature; on s'est aperçu que les ailes commençaient à venir aux Français, et on les leur coupe. Il n'est pas bon qu'une nation s'avise de penser; c'est un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais. J'ai peur que certains hommes d'Etat ne fassent comme madame de *Bouillon*, qui disait: *Comment édifierons-nous le public le vendredi saint? fesons jeûner nos gens*. Ils diront, quel bien ferons-nous à l'Etat? persécutons les philosophes. Comptez que madame de *Pompadour* n'aurait

1764. jamais perfécuté perfonne. Je fuis très-affligé de fa mort.

S'il y a quelque chofe de nouveau, je vous demande en grâce de m'en informer. Vos lettres m'inftruifent, me confolent et m'amufent, vous le favez bien ; je ne peux vous le rendre, car que peut-on dire du pied des Alpes et du mont Jura ?

Rencontrez-vous quelquefois frère *Thiriot* ? Je voudrais bien favoir pourquoi je ne peux pas tirer un mot de ce pareffeux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage ; fi vous y mettez votre nom, vous n'oferez pas dire la vérité : je voudrais que vous fuffiez un peu fripon. Tâchez, fi vous pouvez, d'affaiblir votre ftyle nerveux et concis, écrivez platement, perfonne affurément ne vous devinera ; on peut dire pefamment de très-bonnes chofes ; vous aurez le plaifir d'éclairer le monde fans vous compromettre ; ce ferait-là une belle action, ce ferait fe faire à tout pour la bonne caufe, et vous feriez apôtre fans être martyr. Ah ! mon Dieu, fi trois ou quatre perfonnes comme vous avaient voulu fe donner le mot, le monde ferait fage, et je mourrai peut-être avec la douleur de le laiffer auffi imbécille que je l'ai trouvé.

Avez-vous toujours le projet d'aller en Italie ? Plût à Dieu ! je me flatte qu'alors je vous verrais en chemin, et je bénirais le Seigneur. Je vous embraffe de trop loin, et j'en fuis bien fâché.

LETTRE CXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

30 de juin.

CETTE lettre, mon cher et illustre confrère, — 1764.
vous sera remise par M. *Desmarets*, homme de mérite et bon philosophe, qui désire vous rendre hommage en allant en Italie, où il se propose des observations d'histoire naturelle, qui pourraient bien donner le démenti à *Moïse*. Il n'en dira mot au maître du sacré palais; mais si par hasard il s'aperçoit que le monde est plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un secret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un savant plein de lumières, et qui est aussi digne qu'empressé de vous voir. Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. *Desmarets* le plaisir qu'il aura de se trouver avec vous.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de juillet.

SI vous aviez l'honneur, mon cher et illustre maître, d'être *Simon le Franc*, je vous dirais comme

—— défunt le *Christ* à défunt *Simon Pierre* : *Simon*, *dormis*?
1764. Il y a un ſiècle que je n'ai entendu parler de vous. Je ſais que vous êtes très-occupé, et même à une beſogne très-édifiante ; mais laiſſez-là le *Taumüd* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela je vous laiſſerai en liberté reprendre *Moïſe* et *Eſdras* au cu et aux chauſſes. Votre long ſilence m'a fait craindre un moment que vous ne fuſſiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis ſur le *Corneille*, comme vous me l'aviez demandé ; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous bléſſer, puiſqu'il ſe réduit à dire que vous n'avez pas fait aſſez de révérences, en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une aſſez bien conditionnée à maître *Aliboron* et à l'honnête homme qui, comme vous le dites très-plaiſamment, lui *fait ſa litière*. Il eſt vrai que vous l'aviez belle, et qu'on ne peut pas préſenter ſon nez de meilleure grâce. Cette croquignole était d'autant plus néceſſaire que maître *Aliboron*, à ce qu'on m'a aſſuré, répandait ſourdement que vous lui aviez fait faire des propoſitions de paix. J'ai prétendu que, ſi vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme *Sganarelle* en fait à ſa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître *Aliboron* eſt allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laiſſé ſes feuilles à fabriquer, pendant ſon abſence, à quelques ſous-marauds qui ſont à ſa ſolde ; on prétend même qu'il va les

quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Mannheim qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison. 1764.

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? Elle me dit ces propres paroles : *On devrait faire dans tout gouvernement éclairé une loi, qui défende aux citoyens de s'entre-persécuter, de quelque façon que ce soit..... Les guerres de plume, qui, en décourageant les talens, détruisent le repos des citoyens sous le misérable prétexte de quelques différences d'opinion, sont aussi détestables que minutieuses.....* *Vous me dites*, ajoute-t-elle, *que le Nord donne des leçons au Midi : mais d'où vient donc que vous autres peuples du Midi, passez pour si éclairés, si les règles les plus naturelles et les plus simples n'ont pas encore pris racine chez vous? ou est-ce qu'à force de raffinement elles vous ont échappé?* Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très-plaisamment : *Chez nous on respecte trop le spirituel pour le mêler au temporel, et celui-ci se prête à soulager l'autre des vanités qui lui sont étrangères.* Avouez, mon cher philosophe, que tous les princes et princesses,

1764. ſans en excepter le duc des Deux-Ponts, ne ſont pas auſſi avancés; mais, comme dit très-bien la *Sainte-Ecriture*, l'*eſprit ſouffle où il veut*. Je ne ſais de quel côté le vent va ſouffler pour la philoſophie. Voilà déjà des parlemens qui concluent à garder les jéſuites: j'ai bien peur que ce ne ſoit enterrer le feu ſous la cendre. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble, à en juger par bien de petites circonſtances, que depuis la mort d'une certaine dame (qui n'aimait pourtant pas les philoſophes), le parti jéſuitique commence à revirer tant ſoit peu de bord, à la vérité inſenſiblement, et comme le père *Canaye*, par un mouvement de feſſe imperceptible. Si ce mouvement de feſſe allait en s'accélérant comme la chûte des graves, la pauvre philoſophie ſe trouverait une ſeconde fois dans le margouillis dont DIEU et vous la vouliez préſerver. En attendant, il faut qu'elle ſe tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, ſans pourtant ſe refuſer le plaiſir de jeter de temps en temps quelques pétards aux paſſans qui lui déplairont, lorſqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièvreté* la faſſe mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à *Saint-Evremond*, et qu'on dit de *du Marſais*, dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela eſt bon, mais le teſtament de *Meslier*, par extrait, vaut encore mieux. On m'a parlé auſſi d'un Dictionnaire (*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement ſur les oreilles;

(*) Le Dictionnaire philoſophique.

je voudrais bien qu'il me fût possible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaissiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie sûre; il peut être persuadé que j'en ferai bon usage. Eh bien, voilà pourtant les *Calas* qui vraisemblablement gagneront tout-à fait leur procès, et tout cela grâce à vous. Messieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être si noirs. Adieu, mon cher philosophe; vous ne me parlez jamais de madame *Denis*; est-ce qu'elle m'a entièrement oublié? Je voudrais bien vous aller embrasser, mais j'ai un estomac qui me joue d'aussi mauvais tours que si je l'obligeais à digérer tout ce qui se fait et tout ce qui se dit en France.

1764.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON grand philosophe, et pour dire encore plus, mon aimable philosophe, vous ne pouvez me dire ni *Simon, dors-tu?* ni *tu dors, Brutus;* car assurément je ne me suis pas endormi, demandez-le plutôt à l'*inf*...

Comment avez-vous pu imaginer que je fusse fâché que vous soyez de mon avis? non, sans doute, je n'ai pas été assez sévère sur les vaines déclamations, sur les raisonnemens d'amour, sur le ton bourgeois qui avilit le ton sublime, sur la

1764. froideur des intrigues ; mais j'étais si ennuyé de tout cela, que je n'ai songé qu'à m'en débarrasser au plus vîte.

Il se pourrait très-bien faire que St *Crépin* prît à ses gages maître *Aliboron* ; il m'a su mauvais gré de ce que j'avais une fluxion sur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Russie est plus honnête ; elle vous écrit des lettres charmantes, quoique vous ne soyez point allé la voir. C'est bien dommage qu'on ne puisse imprimer sa lettre, elle servirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il reste des jésuites en France ; tant qu'il y en aura, les jansénistes et eux s'égorgeront ; les moutons, comme vous savez, respirent un peu quand les loups et les renards se déchirent. Le testament de *Meslier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre, plein de candeur, qui demande pardon à DIEU de s'être trompé, doit éclairer ceux qui se trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable Dictionnaire ; c'est un ouvrage de *Satan*. Il est tout fait pour vous, quoique vous n'en ayez que faire. Soyez sûr que, si je peux le déterrer, vous en aurez votre provision. Heureusement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage, j'en serais bien fâché ; je suis l'innocence même, et vous me rendez bien justice dans l'occasion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre écervelé de *Jean-Jacques* n'a fait qu'une bonne chose en sa vie,

c'eſt ſon *Vicaire ſavoyard*, et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le reſte de ſes jours. Le pauvre diable eſt pétri d'orgueil, d'envie, d'inconſéquences, de contradictions et de misère. Il imprime *que je ſuis le plus violent et le plus adroit de ſes perſécuteurs* : il faudrait que je fuſſe auſſi méchant qu'il eſt fou pour le perſécuter. Il me prend donc pour maître *Omer* ! il s'imagine que je me ſuis vengé, parce qu'il m'a offenſé. Vous ſavez qu'il m'écrivit, dans un de ſes accès de folie, que *je corrompais les mœurs de ſa chère république, en donnant quelquefois des ſpectacles* à Ferney qui eſt en France. Sa chère république donna depuis un décret de priſe de corps contre ſa perſonne ; mais, comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur général de la *parvuliſſime*, il me ſemble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur, phyſiquement parlant, pour ſa cervelle ; cela n'eſt pas trop à l'honneur de la philoſophie ; mais il y a tant de fous dans le parti contraire, qu'il faut bien qu'il y en ait chez nous. Voici une folie plus atroce. J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouſe, dans laquelle on ſoutient que tous les *Calas* étaient coupables, et qu'on ne peut ſe reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que s'ils me tenaient, ils pourraient bien me faire payer pour les *Calas*. J'ai eu bon nez de toutes façons de choiſir mon camp ſur la frontière ; mais il eſt triſte d'être éloigné de vous, je le ſens tous les jours ; madame *Denis* partage mes regrets. Si vous êtes amoureux, reſtez à Paris ; ſi vous ne l'êtes pas, ayez le cou-

1764.

rage de venir nous voir, ce ferait une action digne
1764. de vous. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons le plus tendrement du monde.

LETTRE CXL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'août, ou d'auguste, ou sextile, comme il vous plaira.

Vous recevrez, mon cher et illustre maître, presque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère *Damilaville*, un ouvrage intitulé *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poésie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'est un de mes amis, nommé *Chabanon*, de l'académie des belles lettres, qui est digne par ses talens et par son caractère, de vous intéresser. Je crois que vous serez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte assez sur votre amitié pour moi, pour espérer que vous voudrez bien l'étendre jusqu'à lui.

Parlons un peu à présent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce spéciale de la Providence, ce Dictionnaire de *Satan* dont vous me parlez. Si j'avais des connaissances à l'imprimerie de *Belzébuth*, je le prierais de m'en procurer un exemplaire; car cette lecture m'a fait un plaisir de tous les diables. Vous, mon cher philosophe, qui êtes assez bien

dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère *Berthier*, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit service ? Je vous avoue que je serais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aise ce que j'ai été obligé d'avaler gloutonnement, en mettant, comme on dit, les morceaux en double. Assurément si l'auteur va jamais dans les Etats de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal, il sera au moins son premier ministre; personne ne lui a rendu des services plus importans; et il est vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là, ni *tu dors*, *Brutus*, ni *tu dors*, *Brute*.

1764.

A propos de *Brute*, savez-vous que *Simon le Franç* est à Paris ? il est vrai que c'est bien incognito, et qu'il n'y tient pas de table de vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'*Argenson*, où il était comme *parent*, et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir, ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver, me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout son fanatisme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaisir d'aller aussi à mon enterrement, si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis, qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conseillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à peu-près comme ils m'auraient

conſeillé de voir un confeſſeur. Les remèdes que
1764. j'ai faits n'ont ſervi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis qne j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui eſt bien la plus ridicule choſe, à mon avis, que les hommes aient inventée; à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet eſt bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon eſtomac, je me ſuis preſcrit un régime dont je me trouve très-bien, et que je ſuivrai très-fidellement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé.

Je doute fort qu'il en ſoit de même pour les jéſuites, quoique pluſieurs parlemens aient jugé à propos de les conſerver ſous le maſque, et d'enfermer ainſi le loup dans la bergerie.

Noſſeigneurs de la claſſe de Paris ont prétendu être *eſſentiellement* et *uniquement* la cour des pairs. Noſſeigneurs des autres claſſes en ont mis leur bonnet de travers; et en conſéquence, parce qu'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de *Fitz-james*, frère d'un évêque janſéniſte, leur bon ami, ils laiſſent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoiſonneurs publics, aſſaſſins, cartouchiens, etc. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'eſprit conſéquent qui dirige toutes les démarches de ces meſſieurs, et de l'eſprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien diſciple, pleine d'une très-ſaine et très-utile philoſophie. C'eſt bien dommage que ce prince philoſophe

philosophe ne soit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous 1764.
les philosophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût !

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponse. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *restez à Paris*. A propos de quoi me supposez-vous l'amour en tête ? je n'ai pas ce bonheur ou ce malheur-là. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi ; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis amoureux, que si on vous mandait des faussetés plus atroces dont on est bien capable. On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions.

Mes amours prétendus me rappellent une chose charmante que j'ai lue sur l'amour-propre dans ce Dictionnaire du diable ; que l'amour-propre ressemble à l'instrument de la génération qui nous est nécessaire, qui nous fait plaisir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaison est aussi charmante que juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule différence entre l'instrument physique et le moral ; que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du second, et que dans l'autre c'est une maladie dont frère *Thiriot* aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il est bien guéri. Adieu, mon cher philosophe et mon illustre maître.

1764.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de ſeptembre.

MON cher philoſophe, vos lettres ſont comme vous, au-deſſus de notre ſiècle, et n'ont aſſurément rien de velche. Je voudrais pouvoir vous écrire ſouvent pour m'en attirer quelques-unes. C'eſt donc de votre eſtomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez ! Vos calomniateurs ſe ſont mépris. Il ſemble qu'on vous injurie, vous autres philoſophes, quand on vous ſoupçonne d'avoir des ſentimens. Il paraît que vous en avez en amitié, puiſque vous avez été fidelle à M. d'*Argenſon* après ſa diſgrâce et après ſa mort. Vous avez aſſiſté à ſon enterrement comme ſon confrère ; mais *Simon le Franc* qui n'eſt le confrère de perſonne a prétendu y être comme parent : il feſait par vanité ce que vous feſiez par reconnaiſſance.

Vous me parlez ſouvent d'un certain homme. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureuſement la main pour écraſer l'*inf*..., je pourrais lui pardonner ; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et je crois qu'il faut un peu modérer notre enthouſiaſme pour le Nord : il produit d'étranges philoſophes. Vous ſavez bien ce qui s'eſt paſſé, et vous avez fait vos réflexions ; Dieu merci, je ne connais plus que la retraite. Je laiſſe madame *Denis* donner des repas de vingt-ſix couverts, et jouer la comédie pour ducs et

présidens, intendans et passe-volans qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas, et je ferme ma porte. *Omnia fert ætas.* 1764.

Vraiment j'ai lu ce Dictionnaire diabolique, il m'a effrayé comme vous; mais le comble de mon affliction est qu'il y ait des chrétiens assez indignes de ce beau nom pour me soupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage aussi anti-chrétien. Hélas! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère *Damilaville* en a quatre, et qu'il y en a un pour vous. Je suis consolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en si bonnes mains. Qui est plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains sophismes? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raisonnemens et dans vos bons mots; et si vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cause, du moins vous écraserez la mauvaise, en disant ce que vous pensez. Votre conversation vaut au moins tous les écrits des saints pères. En vérité, le cœur saigne quand on voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philosophes, qui à peine se connaissent, vinrent ces jours passés souper chez moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie, dit : Messieurs, je crois que le *Christ* se trouvera mal de cette séance. Ils saisirent tous ce texte. Je les prenais pour des conseillers du prétoire de *Pilate*; et cette scène se passait devant un jésuite et à la porte de *Calvin*! Je vous avoue que les cheveux me dressaient à la

Ee 2

1764. tête. J'eus beau leur représenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raisons convaincantes d'*Augustin*, de l'abbé *Houteville* et du père *Garasse*, on me traita d'imbécille. Enfin la perversité est venue au point qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croye en *Christ*; et quand ils en voient passer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfans quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur serré en vous mandant ces horreurs, elles enflammeront peut-être votre zèle; mais vous aimez mieux rire que servir. Conservez-moi votre amitié, elle me servira à finir doucement ma carrière. Je me flatte que votre d'*Argenson*, mon contemporain, est mort avec componction et avec extrême-onction. C'est-là un des grands agrémens de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous; on ne leur épargne, Dieu merci, aucune des consolations qui rendent la mort si aimable. Toutes ces choses-là sont si sages, qu'on les croirait inventées par des Velches, s'ils avaient jamais inventé quelque chose. *Vale*. Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif*.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de septembre.

On dit, mon cher philosophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais

yeux vous béniront; mais moi qui perds la vue
dès qu'il fait froid, et qu'il y a un peu de neige 1764.
sur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre physique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique Dictionnaire, que je tremble que l'ouvrage et l'auteur ne soient brûlés par les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil est de plusieurs mains, comme vous vous en serez aisément aperçu. Je ne sais par quelle fureur on s'obstine à m'en croire l'auteur. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, est de bien assurer, sur votre part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer, qui d'ailleurs est très-mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre personnes qui crient que j'ai soutenu la bonne cause, que je combats dans l'arène jusqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me bénissent et me perdent. C'est trahir ses frères que de les louer en pareille occasion; il faut agir en conjurés et non pas en zélés. On ne sert assurément ni la vérité ni moi, en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédans à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront ce plaisir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout Dictionnaire jusqu'à celui de la *Bible* par dom *Calmet*. Je crois qu'il y a dans Paris très peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique, et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses; mais dès qu'il y aura le

1764. moindre danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Russies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince *Ivan* ou *Jean* a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'octobre.

PREMIÈREMENT, mon cher et grand philosophe, je vous conjure encore d'affirmer, sur votre part de paradis, que votre frère n'a nulle part au *Portatif*: car votre frère jure et ne parie pas que jamais il n'a composé cette infamie, et il faut l'en croire, et il ne faut pas que les frères soient persécutés. Ce n'est point le *mensonge officieux* que je propose à mon frère, c'est la clameur officieuse, le service essentiel de bien dire que ce livre renié par moi n'est point de moi; c'est de ne pas armer la langue de la calomnie et la main de la persécution. Ce livre est divin, à deux ou trois bêtises près qui s'y sont glissées, *quas aut* INCURIA *fudit aut humana parum cavit* NATURA; mais je jure par

Sabaoth et *Adonaï*, *quia non ſum auctor hujus libri.* — Il ne peut avoir été écrit que par un ſaint inſpiré 1764. du diable ; car il y a du moral et de l'infernal.

Mon ſecond point, c'eſt que je ſuis tombé aujourd'hui ſur l'article *Dictionnaire* en votre *Encyclopédie*. J'ai vu avec horreur ce que vous dites de *Bayle* : *Heureux s'il avait plus reſpecté la religion et les mœurs !* ou quelque choſe d'approchant. Ah ! que vous m'avez contriſté ! Il faut que le démon de *Jurieu* vous ait poſſédé dans ce moment-là. Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes. Qu'auriez-vous dit de plus de *Spinoſa* et de *la Fontaine* ? Que ces lignes ſoient baignées de vos larmes ! Ah, monſtres ! ah, tyrans des eſprits ! quel deſpotiſme affreux vous exercez, ſi vous avez contraint mon frère à parler ainſi de notre père !

Ut ut eſt, je vous demande en grâce, mon cher philoſophe, que je ne ſois jamais l'auteur de ce *Portatif* ; c'eſt une rapſodie, un recueil de pluſieurs morceaux détachés de pluſieurs auteurs. Je ſais à quel point on eſt irrité contre ce livre. Les *Fréron* et les *Pompignan* crient qu'il eſt de moi, et par conſéquent les gens de bien doivent crier qu'il n'en eſt pas. On ne peut ni vous eſtimer ni vous aimer plus que je fais.

N. B. J'apprends dans ce moment que les orages s'élèvent contre le *Portatif*. La choſe eſt très-ſérieuſe. L'ouvrage eſt d'un nommé *Dubut* propoſant, lequel n'a jamais exiſté ; mais pourquoi me l'imputer ?

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'octobre.

1764. VOUS ne voulez donc pas absolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand scandale des *Garasses* de notre siècle ? Vous avez assurément bien raison de ne vouloir pas être soupçonné de cette production d'enfer ; et je ne vois pas d'ailleurs sur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il est évident, comme vous dites, que l'ouvrage est de différentes mains ; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celles de *Belzébuth*, d'*Astaroth*, de *Lucifer* et d'*Asmodée* ; car le docteur angélique, dans son *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce sont quatre personnes différentes ; et qu'*Asmodée* n'est pas *consubstantiel* à *Belzébuth* et aux autres. Après tout, puisqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire *le Journal chrétien* (car ils sont tout autant à cette édifiante besogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un Dictionnaire diabolique. Il n'y a pas jusqu'à l'imprimeur qui ne soit aussi un *pauvre diable* ; car assurément il n'a su ce qu'il fesait, tant l'ouvrage est misérablement imprimé. Soyez donc tranquille, mon cher et illustre confrère, et surtout n'allez pas faire comme *Léonard de Pourceaugnac* qui crie : *Ce n'est pas moi*, avant qu'on songe

à

à l'accuser. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il soit, n'a rien à craindre ; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat sont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, passe de main en main sans bruit et sans scandale ; on le lit, on a du plaisir, et on fait le signe de la croix pour empêcher que le plaisir ne soit trop grand, et tout se passe fort en douceur. Il y a pourtant une femme (*) de par le monde qui, se trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est un chiffon posthume de *Fontenelle*, parce que l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec beaucoup de justesse selon moi) que c'est l'*étoffe de la nature que l'imagination a brodée.* Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien, quand même l'abbé *Trublet* serait de mon avis. Je ne vous nomme point cette femme ; mais vous la connaissez de reste, et vous êtes, après *Fréron*, la personne qu'elle estime le plus. Les lettres que vous avez la bonté de lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand plaisir à celles de l'*Année littéraire*, dont elle goûte fort les gentillesses qui, à la vérité, ne sont pas du *Fontenelle.* Ah, mon cher maître, que les lettres et la philosophie ont d'ennemis ! Les ennemis publics et découverts ne sont rien, ceux-là on les secoue et on les écrase ; ce sont les ennemis *cachés* et *puissans*, ce sont les faux amis qui sont à craindre. Je me pique de savoir démêler un

1764.

(*) La marquise *du Deffant.*

peu les uns et les autres, et assurément ils ne peu-
1764. vent pas se vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre contemporain d'*Argenson* est mort assez joliment; une heure avant que d'expirer, il disait à son curé qui lui parlait des sacremens : *Cela ne presse pas.* On dit pourtant qu'il a eu l'extrême-onction; grand bien lui fasse! C'est un homme que les gens de lettres doivent regretter, du moins il ne les haïssait pas.

Ma bonne amie de Russie vient de faire imprimer un grand manifeste sur l'aventure du prince *Ivan* qui était en effet, comme elle le dit, une espèce de bête féroce. *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable, que le diable nous tue.* Si les princes prenaient des devises comme autrefois, il me semble que celle-là devrait être la sienne. Cependant il est un peu fâcheux d'être obligé de se défaire de tant de gens, et d'imprimer ensuite qu'on en est bien fâché, mais que ce n'est pas sa faute. Il ne faut pas faire trop souvent de ces sortes d'*excuses* au public. Je conviens avec vous que la philosophie ne doit pas trop se vanter de pareils élèves; mais que voulez-vous? il faut aimer ses amis *avec leurs défauts*. Adieu, mon cher et illustre philosophe; c'est dommage que le papier me manque, car je suis en train de bien dire: aussi mon estomac va-t-il mieux; on cherche le siége de l'ame, c'est à l'estomac qu'il est.

LETTRE CXLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

VOUS me paraissez, mon illustre maître, bien alarmé pour peu de chose; j'ai déjà tâché de vous rassurer par ma lettre précédente, et je vous répète que je ne vois pas jusqu'ici de raison de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous soyez l'auteur de cette production diabolique? et quelle preuve peut-on en avoir? et sur quel fondement peut-on vous l'attribuer? Vous me mandez que c'est un petit ministre postulant, nommé *Dubut*, qui est l'auteur de cette abomination; au lieu du petit ministre *Dubut*, j'avois imaginé le *grand diable Belzébuth*: je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là, et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'est pas de vous, ne vous mettez pas en peine; *je vous réponds*, comme *Crispin*, *d'une bouche aussi large* qu'il est possible de le désirer. Il est évident, comme je vous l'ai dit, que cette production de ténèbres est l'ouvrage ou d'un diable en trois personnes, ou d'une personne en trois diables. A vous parler sérieusement, je ne m'apperçois pas, comme je vous l'ai dit, que cette abomination alphabétique cause autant de scandale que vous l'imaginez, et je ne vois personne tenté de s'arracher l'œil à cette occasion, comme l'Evangile le prescrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat, les seuls à craindre en cette circons- 1764

tance, ſont allés voir leurs confrères les dindons; 1764. et quand ils reviendront de leurs chaumières, le mal ſera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à *Saül*, que diantre voulez-vous qu'ils diſent à *Dubut*?

Vous me faites une querelle de ſuiſſe que vous êtes, au ſujet du *Dictionnaire de Bayle*; premièrement, je n'ai point dit: *Heureux s'il eût plus reſpecté la religion et les mœurs!* ma phraſe eſt beaucoup plus modeſte; mais d'ailleurs qui ne ſait que, dans le maudit pays où nous écrivons, ces ſortes de phraſes ſont *ſtyle de notaire*, et ne ſervent que de paſſe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs? Perſonne au monde n'y eſt trompé, et vous me cherchez-là une mauvaiſe chicane. Je trouverais, ſi je voulais, à peu-près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans pluſieurs ouvrages où aſſurément vous ne le déſapprouvez pas, et juſque dans le Dictionnaire même de *Dubut*, quelque infernal qu'il vous paraiſſe ainſi qu'à moi. Adieu, mon cher confrère; ſoyez tranquille; comptez que je vais braire comme un âne, mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale*.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'octobre.

Mon cher philoſophe, on ne peut pas toujours rire; il faut cette fois-ci que je vous écrive ſérieuſement. Il eſt très-certain que la perſécution s'ar-

merait de ses feux et de ses poignards, si le livre —
en question lui était déféré. On en a déjà parlé au 1764.
roi comme d'un livre dangereux, et le roi en a parlé sur ce ton au président *Hénault*. On me l'attribue, et on peut agir contre moi-même aussi-bien que contre le livre.

Il est très-vrai que cet ouvrage est de plusieurs mains. L'article *Apocalypse* est tout entier d'un M. *Abauzit* si vanté par *Jean-Jacques*; je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois aussi vous avoir mandé, ce que vous savez d'ailleurs, que ce M. *Abauzit* est le patriarche des ariens de Genève. Son *Traité sur l'apocalypse* court depuis long-temps en manuscrit chez tous les adeptes de l'arianisme. En un mot, il est public que l'article *Apocalypse* est de lui.

Messie est tout entier de M. *Polier*, premier pasteur de Lausanne. Il envoya ce morceau avec plusieurs autres à *Briasson*, qui doit avoir encore l'original; il était destiné à l'*Encyclopédie*.

Enfer est en partie de l'évêque de Glocester, *Warburton*.

Idolatrie doit encore être chez *Briasson* ou entre les mains de *Diderot*, et fut envoyé pour l'*Encyclopédie*.

Il y a des pages entières copiées presque mot pour mot des mélanges de littérature qu'on a imprimés sous mon nom.

Il est donc évident que le dictionnaire philosophique est de plusieurs mains. Quelques personnes ont rassemblé ces matériaux, et je puis y avoir eu quelque part; c'était uniquement dans la vue de tirer une famille nombreuse de la plus affreuse misère. Le père avait une mauvaise imprimerie; il

——— a imprimé déteſtablement : mais on en fait en Hol-
1764. lande une édition très-jolie qu'on dit fort augmentée, et qu'on eſpère qui ſera correcte. Si vous vouliez fournir un ou deux articles, vous embelliriez le recueil, vous le rendriez utile, et on vous garderait un profond ſecret.

Une main comme la vôtre doit ſervir à écraſer les monſtres de la ſuperſtition et du fanatiſme; et quand on peut rendre ce ſervice aux hommes ſans ſe compromettre, je crois qu'on y eſt obligé en conſcience. J'oſe vous demander ce petit travail comme une grande grâce, et je vous demande le reſte comme une juſtice. Rien n'eſt plus vrai que tout ce que je vous ai dit ſur le Dictionnaire philoſophique. Votre voix eſt écoutée; et quand vous direz que ce recueil eſt de pluſieurs mains différentes, non-ſeulement on vous croira, mais on verra que ce n'eſt pas un ſeul homme qui attaque l'hydre du fanatiſme; que des philoſophes de différens pays et de différentes ſectes ſe réuniſſent pour le combattre. Cette réflexion même ſera utile à la cauſe de la raiſon ſi indignement perſécutée par des fripons ignorans, ſi lâchement abandonnée par la plupart de ſes partiſans, mais qui à la fin doit triompher.

Dites-moi, je vous en prie, ſi ce n'eſt pas *Diderot* qui eſt l'auteur d'un livre ſingulier, intitulé *De la nature*? Adieu, mon cher philoſophe; défendez la cauſe de la vérité et celle de votre ami. Quelle plus belle et plus juſte pénitence pouvez-vous faire de ces deux cruelles lignes qui vous ſont échappées contre *Pierre Bayle*? et de qui attendrons-nous quelque conſolation, ſi ce n'eſt de nos frères, et d'un frère tel que vous?

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

NON, vous ne brairez point, mon cher et grand philosophe, mais vous frapperez rudement les Velches qui braient. Je vous défie d'être plus indigné que moi de la maligne insolence de ces malheureux qui, dans leurs lettres sur l'*Encyclopédie*, vous ont attaqué si mal à propos, si indignement et si mal. Je voudrais bien savoir le nom de ces ennemis du sens commun et de la probité. Ils sont assez lâches pour réimprimer, à la fin de leur livre, les arrêts du conseil contre l'*Encyclopédie*. Par-là ils invitent le parlement à donner de nouveaux arrêts; ils embouchent la trompette de la persécution; et, s'ils étaient les maîtres, il est sûr qu'ils verseraient le sang des philosophes sur les échafauds. — 1764.

Vous souvenez-vous en quels termes s'exprima *Omer* dans son réquisitoire? On l'aurait pris pour l'avocat général de *Dioclétien* et de *Galérius*: on n'a jamais joint tant de violence à tant de sottise. Il prétendait que, s'il n'y avait pas de venin dans certains articles de l'*Encyclopédie*, il y en aurait surement dans les articles qui n'étaient pas encore faits. Les renvois indiquaient visiblement les impiétés des derniers volumes; au mot *Arithmétique*, voyez *Fraction*; au mot *Astre*, voyez *Lune*; il était clair qu'aux mots *Lune* et *Fraction*, la religion chrétienne serait renversée: voilà la logique d'*Omer*.

Votre intérêt, celui de la vérité, celui de vos frè-

res, ne demande-t-il pas que vous mettiez dans tout
1764. leur jour ces turpitudes, et que vous fassiez rougir notre siècle en l'éclairant ?

Il vous serait bien aisé de faire quelque bon ouvrage sur des points de philosophie, intéressans par eux-mêmes, et qui n'auraient point l'air d'être une apologie ; car vous êtes au-dessus d'une apologie. Vous exposeriez au public l'infamie de ces persécuteurs ; vous ne mettriez point votre nom, mais ils sentiraient votre main, et ils ne s'en relèveraient pas. Permettez-moi de vous parler encore de ce Dictionnaire portatif ; je sais bien qu'il y en a peu d'exemplaires à Paris, et qu'ils ne sont guère qu'entre les mains des adeptes. J'ai empêché jusqu'ici qu'il n'en entrât davantage, et qu'on ne le réimprimât à Rouen ; mais je ne pourrai pas l'empêcher toujours. On le réimprime en Hollande. Vous me demandez pourquoi je m'inquiéte tant sur un livre auquel je n'ai nulle part, c'est qu'on me l'attribue ; c'est que, par ordre du roi, le procureur général prépare actuellement un réquisitoire ; c'est qu'à l'âge de soixante et onze ans, malade et presque aveugle, je suis prêt à essuyer la persécution la plus violente ; c'est qu'enfin je ne veux pas mourir martyr d'un livre que je n'ai pas fait. J'ai la preuve en main que M. *Polier*, premier pasteur de Lausanne, est l'auteur de l'article *Messie* ; ainsi c'est la pure vérité que ce livre est de plusieurs mains, et que c'est un recueil fait par un libraire ignorant.

Par quelle cruauté a-t-on fait courir sous mon nom, dans Paris, quelques lignes de cet ouvrage ? Enfin, mon cher maître, je vous remercie tendre-

mènt d'élever votre belle voix contre celle des méchans. Je vous avertis que je ferai très-fâché de mourir fans vous revoir. 1764.

N. B. Un abbé d'*Eſtrées*, jadis confrére de *Fréron*, a donné un *Portatif* au procureur général.

LETTRE CXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de novembre.

J'AI ſu par M. *Duclos*, mon cher et grand philoſophe, qu'il s'était dit un petit mot à l'académie touchant le *Portatif*. C'eſt vous, ſans doute, qui m'avez rendu juſtice, et qui avez certifié que cet ouvrage eſt de pluſieurs mains, recevez mes remercîmens. Il eſt plus difficile quelquefois de faire connaître la vérité au roi qu'aux académies; cependant je crois être parvenu à détromper un peu ſa Majeſté, et à lui faire au moins approuver ma conduite dans cette petite affaire. Je crois qu'il a lu une partie du livre. Il y a dans le monde des *gens* qui ont l'eſprit moins juſte et le cœur moins bienfeſant. Je ne ſais ſi je vous ai mandé qu'un de ces *gens* diſait qu'il ne ſerait point content, s'il ne voyait pendre quelques philoſophes. Je vois, par vos lettres, que vous n'avez nulle envie d'être pendu, et je ne crois pas les philoſophes ſi pendables. Il me ſemble qu'eux ſeuls ont un peu adouci les mœurs des hommes, et que ſans eux nous aurions deux ou trois Saint-Barthelemi de ſiècle en ſiècle. Eux ſeuls ont prêché la tolérance dans le temps que toutes les ſectes ſont intolérantes

autant qu'elles le peuvent. Les philosophes sont les médecins des ames dont les fanatiques sont les empoisonneurs.

1764.

En vérité, mon cher maître, vous devriez bien donner quelques aphorismes de médecine, en préférant le bonheur de servir les hommes à la gloire de vous faire connaître. En attendant, je vous prie de juger le procès sur le *Testament* prétendu *du cardinal de Richelieu*, qui n'est pas plus philosophique que les autres testamens.

Je vous prie de me dire votre avis qui me tiendra lieu de décision. Que dites-vous du nouveau roi de Pologne qui m'invite à l'aller voir, comme on va passer quinze jours à la campagne ? C'est un homme plein d'esprit et de goût.

Je ne sais qui est le plus philosophe, de lui, du roi de Prusse et de la czarine. On est étonné des progrès que la raison fait dans le nord, et il faut espérer qu'elle rendra les hommes très-heureux, puisque sa rivale les a rendus si misérables.

Je vous envoie un ouvrage honnête qui ne fera pendre personne.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

MON cher philosophe, à la réception de votre billet, j'écris à *Gabriel Cramer*, et je lui remontre son devoir. Il aurait dû commencer par envoyer des exemplaires à l'académie. Je ne me suis mêlé en aucune manière du temporel : j'ai eu beaucoup de

peine avec le ſpirituel, et je me repentirai toute ma vie d'avoir été trop indulgent. Je reſpecte fort *Pierre Corneille*; j'aime ſa nièce, mais je ſuis pour ſes tragédies ce que *La Couture* était pour les ſermons; il diſait qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raiſonner*. 1764.

J'attends certains papiers dont vous ne me parlez pas, et dont je vous rendrai bon compte quand ils me ſeront parvenus. On gardera le ſecret comme chez des initiés et des conjurés.

Je crois que les malins et les gens à réquiſitoires ſont trop occupés de finances pour brûler de la philoſophie : c'était, comme je vous l'avais dit, cet honnête abbé d'*Eſtrées* qui avait été le premier délateur. Vous ſavez qu'il eſt généalogiſte; c'eſt une belle ſcience, et dans laquelle on met ſouvent du génie. Il était à la campagne en qualité de généalogiſte et de poliſſon, chez M. de *la Roche-Aymon*, dont la terre touche à celle du procureur général.

C'eſt là qu'il fit ſa belle manœuvre. Il a un petit bénéfice auprès de Ferney; il vint ſe faire recevoir prieur, il y a un an, en grande pompe, monté ſur une haridelle; il ſe donna pour un deſcendant de *Gabrielle d'Eſtrées*. Je n'allai pas au-devant de lui, parce que je ne ſuis pas bon généalogiſte; il me ſut mauvais gré de mon peu de reſpect : ſi on me brûle, je lui en aurai l'obligation; mais, pourvu que j'évite les décrets éternels de DIEU et ceux du parlement, je bénirai ma deſtinée.

Je vous embraſſe, mon grand philoſophe, avec bien de la tendreſſe.

LETTRE CL.

1764

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

J'AI lu, mon cher philosophe, l'histoire de la *Destruction*, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite et avec un plaisir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des *Lettres provinciales*. Je vous demanderai, comme à *Pascal*, comment avez-vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un sujet si aride ? Je ne connais rien de plus sage et de plus fort ; vous êtes le prêtre de la raison qui enterrez le fanatisme. Ce monstre expire dans les mains de tous les honnêtes gens de l'Europe ; il ne végète plus, et ne fait entendre ses sifflemens que dans les galetas des auteurs du *Journal chrétien* et de la *Gazette ecclésiastique*. Dieu vous bénisse ! Dieu vous le rende ! Vous écrasez, en vous jouant, les molinistes, les jansénistes ; vous faites le bien de l'Etat en rendant également méprisables les deux partis qui l'ont troublé. On va se mettre dans deux jours à l'impression. *Cramer* vous enverra incessamment ce que vous savez. On a lapidé les jésuites avec les pierres des décombres du Port-royal ; vous lapidez les convulsionnaires avec les ruines du tombeau du diacre *Pâris*, et la fronde dont vous lancez vos cailloux va jusqu'à Rome frapper le nez du pape.

Cher défenseur de la raison, *macte animo*, et passez joyeusement votre vie à écraser de votre main les têtes de l'hydre, sans qu'elle puisse, en expirant, nommer celui qui l'assomme.

Fin du Tome premier.

